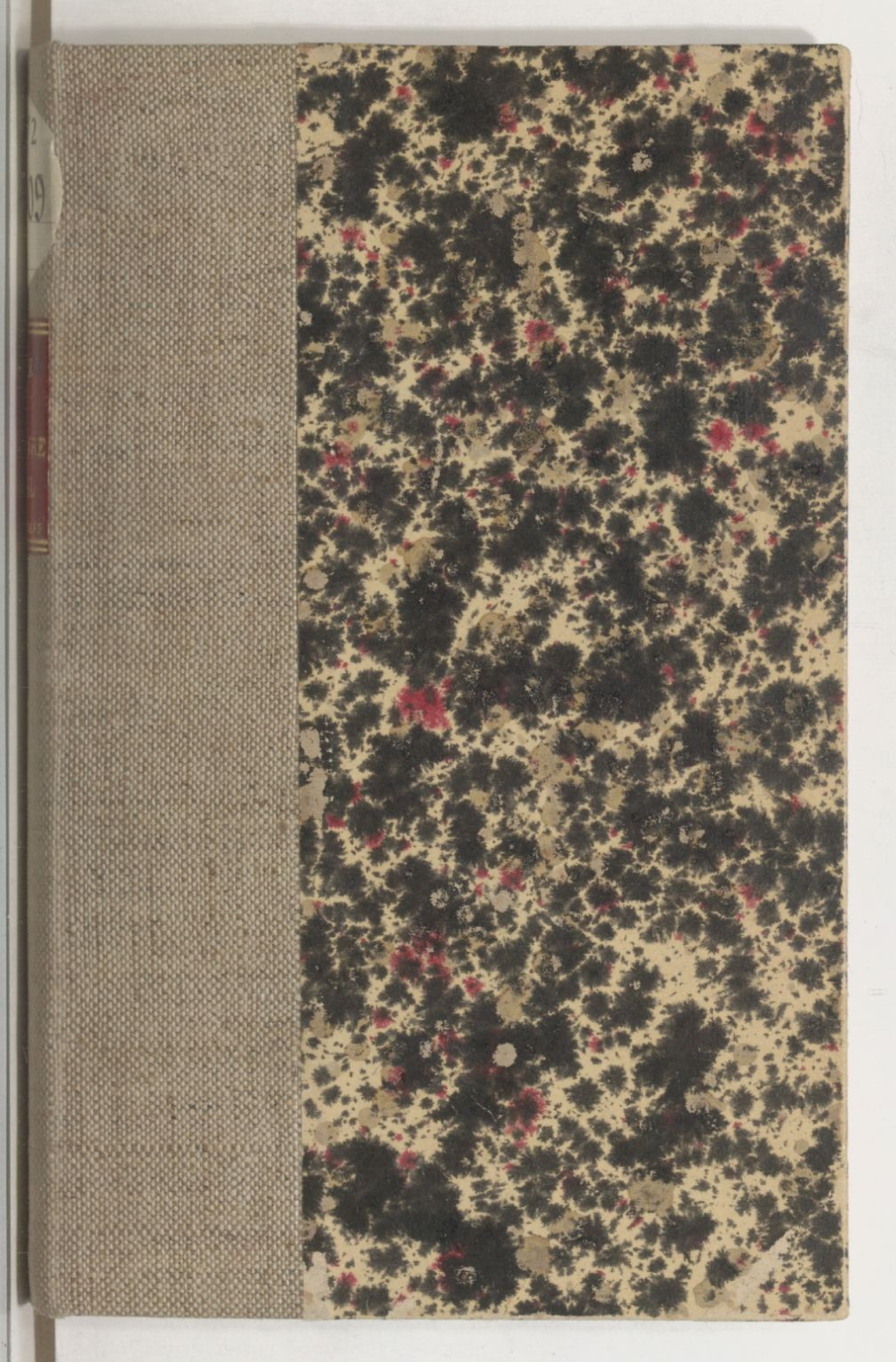
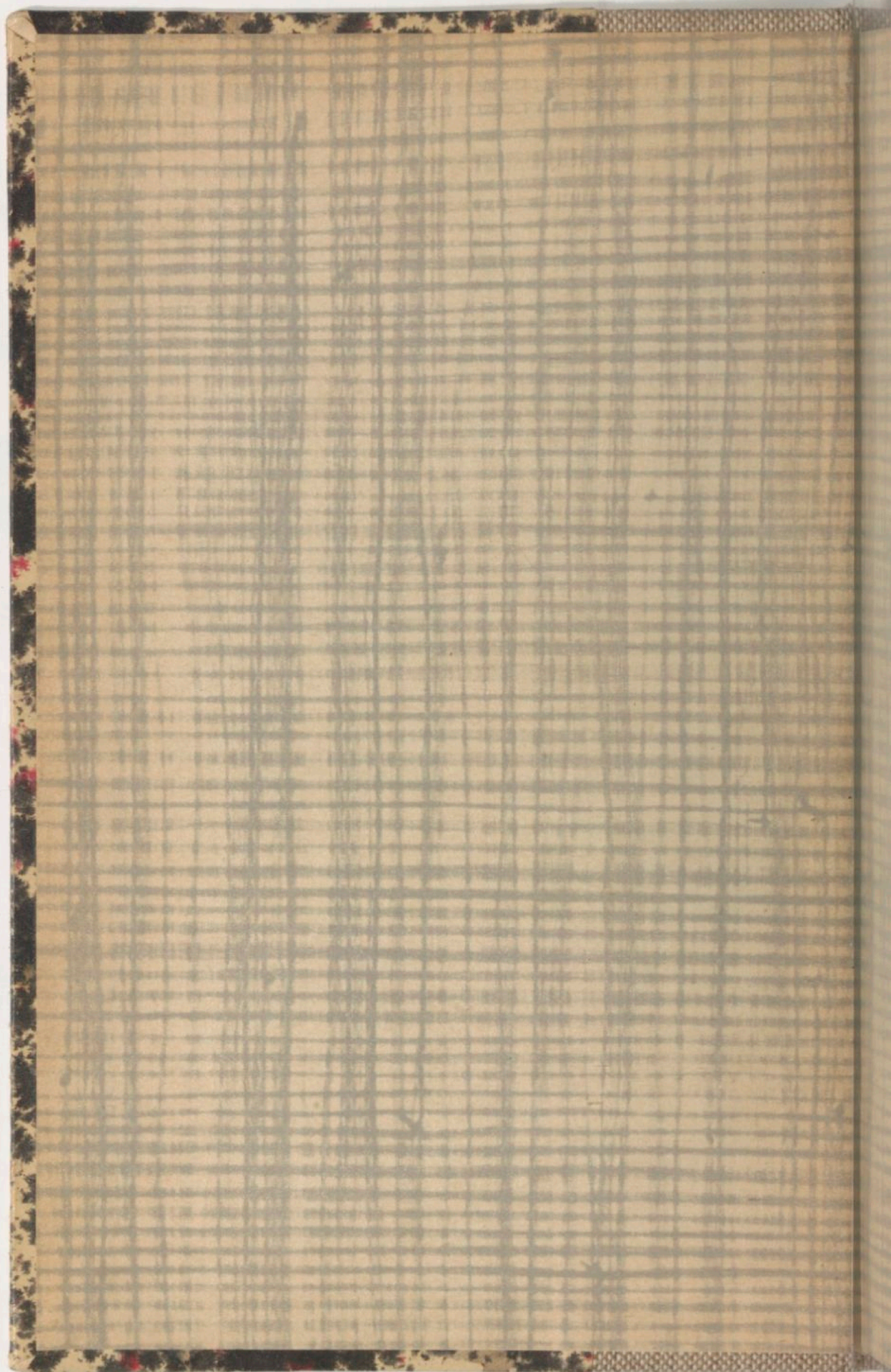
Les filles : le martyre d'Annil





MILLET

LES FILLES

LE
Martyre d'Annil

PAR

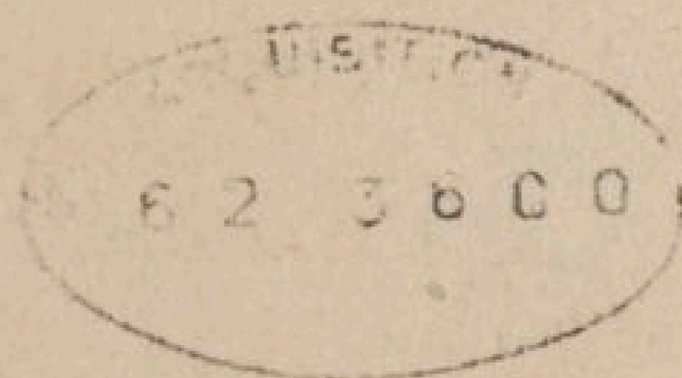
ROBERT CAZE

3me MILLE



A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, éditeur
65, rue des Palais, 65

LE MARTYRE D'ANNIL



DU MÊME AUTEUR

Les Filles. — **Le Martyre d'Annil** . .	1 volume
» — **Femme à Soldats** . . .	»
» — **Vicieuse**...	»

LES FILLES

LE

Martyre d'Annil

PAR

ROBERT CAZE

3me *MILLE*



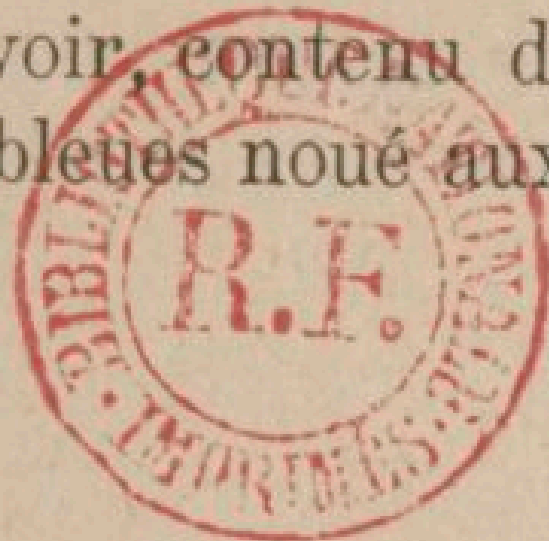
A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, *éditeur*,
65, rue des Palais, 65



Le Martyre d'Annil

I

Très lasse et incapable d'aller plus loin, Annil s'était assise sur la lisière du champ. Elle laissait pendre dans le fossé herbeux ses pieds nus, gris de poussière, de pauvres jolis pieds d'enfant qu'avaient écorchés les cailloux de la grand'route dont le ruban moiré s'étendait là, devant elle. Annil avait placé à côté d'elle tout son bagage de voyageuse sans avoir, contenu dans un madras à raies rouges et bleues noué aux quatre bouts.



Elle regardait les peupliers qui frissonnaient dans la prairie en face du champ où elle s'était laissée tomber. Les arbres étaient pleins de murmures sans fin qui rappelaient la chanson que disent les flots d'une mer lointaine. Aucun autre bruit dans la sérénité calme de ce beau soir d'automne. Là-bas, tout là-bas, sur une hauteur, des formes blanches se perdaient dans les ombres croissantes du crépuscule : bordes neuves, manoirs recrépis, clocher d'église dont la flèche semblait vouloir poignarder les nues. La vague senteur des soirs frais courait dans l'air. Il y avait comme une lassitude des choses fatiguées de leur fécondation. Et Annil pleura.

Le soir tombait, tombait lentement. Tout se noyait peu à peu dans ses ombres qui devenaient plus intenses. Annil, malgré ses larmes, avait toujours le regard fixé sur les peupliers. Ils lui parurent prendre une forme étrange. Les uns, les plus hauts, semblaient s'allonger à l'infini comme s'ils allaient s'effacer dans le vide; les autres, les petits, se tassaient au contraire dans un développement épais et massif. Puis l'imagination malade et surexcitée de la pauvre fille leur prêta bientôt un autre aspect. Elle crut voir leurs feuilles s'assembler par portions distinctes et former dans leur ensemble partiel des figures bizarres d'hommes et d'animaux qui s'étrei-

gnaient et s'empoignaient dans des luttes gigantesques. Annil ne pensait plus à ses douleurs, elle s'amusait étonnamment de ce spectacle. Enfin les peupliers disparurent peu à peu dans la nuit, Annil se sentit plus triste que jamais.

Cependant, devant elle, un nuage de poussière s'éleva tout à coup sur la route et elle entendit le piétinement confus d'un troupeau de moutons harcelés par les aboiements d'un chien. Les bêtes passèrent serrées, tassées entre elles. Quelques-unes plus hardies que les autres s'arrêtaient sur le bord du fossé et arrachaient d'un coup sec les herbes déjà humides. Mais le chien, une sorte de griffon bâtard aux poils roussâtres et aux yeux noirs, venait leur mordre les pattes et, affolés, les moutons regagnaient la suite du troupeau. Ils passèrent laissant après eux l'odeur forte des bergeries. Cependant le chien s'était approché d'Annil et flairait le bord de son jupon fait en gros drap de Castres.

— Ici, Farou, cria une voix de femme.

C'était la bergère : une fille d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, coiffée d'un madras jaune qui lui serrait la tête, tandis qu'elle avait laissé pendre derrière son dos un chapeau de paille de blé qu'un large ruban de velours noir rattachait à son cou. Aux hanches s'accro-

chait jusqu'à mi-jambe sa jupe bleue. Elle allait nu-pieds.

Le chien était venu la rejoindre, quêtant une caresse. Elle aperçut Annil.

— Que fais-tu ici? interrogea la bergère.

— Je me repose. Je suis lasse.

— Et où vas-tu?

— A Toulouse.

— Viédaze! c'est loin. Tu n'y seras pas avant onze heures ce soir.

— Je le sais, répondit la voyageuse sur un ton laconiquement farouche.

— Eh bien! alors, adieu.

Et la fille aux moutons suivit ses bêtes qui, toujours harcelées par le chien fauve, couraient épeurées sur le grand chemin.

Alors Annil songea.

Certes, elle aurait dû demander quelque secours à cette *pâtre*. Il y avait tantôt deux jours qu'elle n'avait rien mangé et elle sentait quelque chose d'atroce en elle, une de ces douleurs que l'on ne définit pas dans la faiblesse, mais que l'on éprouve d'autant plus violemment. Oui, elle aurait dû avoir recours à la bergère qui lui aurait sans doute donné quelque morceau de pain de maïs, reste d'un repas champêtre. Mais elle n'avait pas pu. C'était plus fort qu'elle. Elle craignait d'être repoussée. Une nouvelle humi-

liation lui aurait trop pesé. Dieu sait pourtant si elle en avait subi ! Mais, là, sur la route, c'eût été un surcroît de douleurs. Elle n'avait pas voulu. Et puis, franchement, cette *pâtre* n'avait pas de cœur. Elle, Annil, savait bien qu'à sa place elle se serait montrée moins curieuse et plus charitable. Elle se rappela alors la couleuvre qu'elle avait sauvée et aimée autrefois et elle pleura de nouveau, plus abondamment.

Les larmes la remirent un peu, mais ne calmèrent point la faim qui lui tordait l'estomac. Elle arracha une poignée d'herbe et la porta à sa bouche. Cela lui parut fade et sans goût ; elle chercha plus loin et, cette fois, rencontra une touffe d'oseille sauvage. L'aigreur de cette plante lui donna soif. Elle voulut boire et, se penchant vers le fond du fossé, elle y puisa dans le creux de sa main un peu d'eau qui croupissait verdâtre et fétide. Elle éprouva un mieux passager. Elle se reprit à penser. Non, décidément, la bergère n'avait pas eu bon cœur. Et Annil se souvint alors d'un bien vieux tableau qui est dans l'église de Castelpezet où elle avait communié autrefois. Il représente un homme presque nu et tout ensanglanté, couché, lui aussi, sur le bord d'une route grise, comme celle-ci. Dans le lointain, on voit un beau monsieur qui s'en va fièrement drapé dans une soutane violette sem-

blable à celle de Mgr l'évêque d'Auch, tandis qu'un paysan panse les plaies du blessé. Annil se rappela parfaitement que M. le curé de Castelpezet avait expliqué le sens de cette peinture naïve à ses jeunes catéchumènes. M. le curé prétendait y voir une représentation de la parabole du bon Samaritain. Cette parabole, elle l'avait apprise par cœur, sans trop la comprendre, dans le livre d'évangiles qu'on lui avait donné à l'école, un livre à couverture jaune édité par Lecoffre, à Paris, tout plein de prières au commencement. Il lui revenait maintenant des phrases entières du texte sacré et elle était surprise de se les expliquer très bien. Elle finit même par se les approprier, se comparant au blessé de l'Ecriture et souhaitant de rencontrer comme lui une âme vraiment secourable.

Elle pria.

Elle mit dans son oraison toute la foi de son cœur nullement dépravé malgré son corps souillé. Elle prononça à voix haute, mais un peu affaiblie, les paroles du *Pater*, de l'*Ave* et du *Credo*. Elle les disait dans la belle langue d'oc aux inflexions caressantes et la prière semblait molle et bonne dans la voix bien timbrée de la pauvre fille. Tous ces mots se perdirent dans la sérénité de cette calme nuit.

N'importe ! Annil se crut plus forte. Prenant

son paquet enroulé dans le madras, elle enjamba péniblement le fossé et songea à continuer sa route. Elle fit quelques pas. Mais elle avait trop présumé d'elle-même et elle s'affaissa lourdement dans la poussière du chemin, tandis que son petit paquet roulait à côté d'elle.

La lune, une belle lune de septembre, qui s'était tenue cachée derrière un nuage blanc frangé de gris, vint plaquer ses rayons sur la figure d'Annil. Un oiseau de nuit, un hibou qui se réveillait, fit entendre un mélancolique hou-hou. Tout s'éclaira de blanc et le paysage reparut dans sa majesté froide et nocturne. Le grand chemin était encaissé entre deux côteaux surmontés çà et là de maisons et de fermes dont les murs paraissaient plus blancs aux rayons de la lune, tandis qu'au contraire les prairies herbeuses qui dévalaient dans le bas des côteaux avaient des teintes de flots sombres. Loin, bien loin, on entendait le mugissement douloureux d'une vache en gésine.

Puis le brouillard se leva.

Alors ce fut le contraire, les maisons disparurent derrière une sorte de rideau grisâtre, tandis que les prés se couvraient de blanc. Silence complet. Tout dormait.

Annil était toujours là, couchée sur la grand'-route, maintenant humide de rosée.

Elle était bien jolie sous l'éclat pâle de la lune septembrale qui faisait ressortir son teint chaud et cuivré. Ses lèvres rouges comme des fraises mûres s'étaient entr'ouvertes dans la douleur et laissaient voir des dents petites et bien rangées. Elle avait un menton ovale avec une fossette au bout. Ses yeux couleur tabac d'Espagne s'étaient fermés et ses cils de velours noir jetaient une ombre douce sur ses joues amaigries entre lesquelles se dessinait un nez petit et dont les narines sensuelles se recourbaient légèrement. Dans sa chute, elle avait perdu son madras. Ses cheveux, bleutés comme l'aile d'un corbeau, s'étaient déroulés et faisaient une épaisse tache noire sur le sol de la route.

Elle était tombée les bras étendus, comme une pauvre crucifiée qu'on aurait détachée du bois infâme et qui serait demeurée abandonnée là toute raidie. Ses petites mains se crispaient serrées. Elles semblaient comme avides d'une étreinte chaude dans cette froide nuit.

Parfois un coup brusque de vent d'autan venait gonfler la grosse toile de la chemise d'Annil, et ses seins hérissés, des seins fermes et durs mais encore frêles comme ceux d'une enfant, paraissaient tout à coup.

Bruit éloigné de grelots. Peu à peu il grossit, se fait plus distinct et se mêle aux piétinements

des mules qui vont en secouant d'une façon rhythmique leurs cous chargés de lourds colliers à sonneries. Puis ce sont tantôt des jurons énergiques, tantôt des paroles caressantes à l'adresse des bonnes bêtes têtues, tantôt des coups de fouet qui jettent une note aiguë et stridente dans l'air froid de la nuit jusque-là silencieuse. Bientôt les roues mal graissées grincent dans la noire ornière avec une sorte de gémissement plaintif.

Annil va être écrasée.

Mais les mules se sont arrêtées, tenant l'oreille droite et essayant de pencher vers la terre leur tête moite que retient le lourd collier. Elles sont inquiètes et surprises. L'une d'elles gratte le sol avec son sabot, tandis que l'autre fixe et raidie sur ses jambes de devant, refuse obstinément d'avancer.

— Allons, en avant, paresseuses ! crie le grand roulier brun qui se tient aux côtés du char.

Les mules ne bougent pas.

— Hue ! donc. *Annen.* (Allez).

Et le fouet de l'homme tombe sur la bête de droite, une belle Pyrénéenne au poil noir avec un point blanc entre les deux yeux.

La mule recule.

Alors, l'homme s'avance pour prendre la rétive par le mors et il aperçoit Annil étendue.

— Jésus! (et ses lèvres font siffler l'*s* du saint nom) là! les belles filles qui m'ont évité de commettre un crime, dit-il en caressant le cou de la bête qu'il vient de frapper.

Puis, se penchant vers Annil, le grand roulier écoute si elle souffle encore. Il appuie contre la poitrine de l'enfant son oreille où buissonnent des poils bruns. Il éprouve une étrange sensation au contact de cette chair jeune.

Annil n'était qu'évanouie. Il s'en aperçut et, la soulevant entre ses bras robustes, il la posa sous la bâche de la voiture, la tête appuyée contre des sacs de maïs. Il lui jeta sur les pieds la grosse couverture de laine dont il s'enveloppait dans les temps trop rudes et il lui frotta les lèvres avec de l'eau-de-vie qu'il laissa tomber de sa gourde, faite d'une courge desséchée, dans le creux de sa main.

Tout cela dans l'obscurité noire de la bâche. Le grand roulier n'avait pas pris la lanterne de sa voiture. Il craignait peut-être de voir trépasser Annil; peut-être aussi était-il heureux de se sentir à ses côtés dans cette ombre. Le souffle à peine perceptible de la paysanne parvenait jusqu'à la face rude de l'homme presque collée contre le visage de l'évanouie. Il éprouvait alors la joie intime qui était venue en lui quand, tout à l'heure, sur la route, il avait appuyé son oreille

contre la poitrine de cette enfant. De temps à autre, les mules toujours arrêtées secouaient leurs grelots et s'impatientaient. Il leur jetait alors quelque mot caressant et les bêtes prenaient patience.

Cependant la respiration de cette fille devenait plus perceptible. Si le roulier avait pris son falot, il aurait vu les couleurs revenir lentement sur les joues d'Annil. Enfin elle poussa un long soupir, puis elle retomba dans la stupeur de son évanouissement. Elle avait été réchauffée par les rudes frictions du roulier ; mais elle avait toujours faim et elle s'en allait de faiblesse.

— Millo dious ! (Mille dieux !) articula l'homme.

Il laissa Annil seule dans la voiture, la tête toujours appuyée contre les sacs de maïs et sauta sur la route. L'attelage impatient fit mine de partir.

— Arrête ! Valento, s'écria-t-il.

Et la mule noire cessa d'aller, tandis que sa compagne s'arrêtait en même temps qu'elle.

Il prit deux grosses pierres moussues dans le fossé et les plaça sous les roues. Puis, quand il eut enrayé, il se décida à se servir de sa lanterne qui cessa de projeter un rayon lumineux sur la route. Il remonta dans la voiture et il approcha la lumière de la figure d'Annil.

Il se surprit à admirer longuement ce visage

charmant. Une envie folle de baiser ces lèvres entr'ouvertes lui passa par la tête. Il la chassa. Après tout, c'eût été s'attaquer à une mourante et le roulier en vint à détester son désir.

Il était d'ailleurs fort embarrassé d'elle. Si elle allait trépasser dans sa charrette, ce serait très ennuyeux. Il lui faudrait subir l'interrogatoire minutieux du commissaire de police et des magistrats toulousains. Qui sait si on ne l'accuserait pas d'avoir tué cette inconnue? Toute sa vie passée protestait honnêtement contre une telle imputation. Mais il avait entendu dire que la magistrature est parfois injuste et il connaissait les susceptibilités de la police pour les avoir éprouvées. Il savait ce que lui coûtaient quatre ou cinq contraventions légères. Au cas particulier, il entrevoyait déjà les bancs de la Cour d'assises, les jurés vêtus de noir et les juges dans leurs robes sanglantes. Ainsi se montait son imagination ardente de Méridional naïf et un peu superstitieux. Il eut un frisson en pensant à ces choses.

Cependant, il ne pouvait pas abandonner ainsi cette *pauvre*.

Il savait très bien que l'on doit aide et assistance aux voyageurs délaissés. On lui avait inculqué cette notion de morale simple dans les églises où, enfant, il était allé et où, homme, il

n'avait plus le loisir de se rendre. On la lui avait répétée au régiment, quand il était *tringlot*. C'était resté sous son crâne massif. Et puis, personne ne doit répondre de l'avenir : il se pourrait bien qu'un jour lui-même tombât sur une route comme celle-ci et alors, il serait bien aise d'être secouru. Fort de ce dernier raisonnement inspiré par l'instinct de réciprocité naïvement égoïste, il cessa d'entrevoir la Cour d'assises avec tout son appareil.

Enfin, quelque chose, un pressentiment, comme s'en font les simples, lui disait que cette inconnue allait jouer un rôle dans sa vie monotone et calme. Elle n'avait pas encore ouvert les yeux et il se sentait pris pour elle d'une tendresse inexplicable qui lui mettait au cœur des inquiétudes molles. Avec cela, il la souhaitait ardemment vive, jeune, alerte de nouveau et toute sienne. Il avait un fauve appétit de cette chair ambrée qui, à l'état de santé, devait avoir et communiquer les bonnes chaleurs érotiques dans les nuits sans sommeil.

Aussi se remit-il à prendre soin de la mourante.

Il introduisit sa gourde entre les dents nacrées d'Annil et y laissa tomber un filet d'eau-de-vie.

Le corps de la pauvre fille eut un soubresaut. Le roulier recommença son expérience.

Annil ouvrit les yeux et les referma vite. La lumière crue de la lanterne l'avait éblouie. Peut-être aussi avait-elle eu peur de la figure du roulier, une grosse face bronzée surmontée d'une épaisse touffe de cheveux frisés, encadrée d'une barbe brune mélangée çà et là de poils fauves.

Cependant, au bout de quelques secondes, elle murmura :

— J'ai faim !

Il lui fit avaler une troisième gorgée d'eau-de-vie et tira un morceau de pain noir et une cuisse d'oie salée de son bissac en grosse toile pendu au coin de la bâche, près du garde-fouet.

Annil se réveilla tout à fait. Le grand roulier à genoux devant elle découpait de petits losanges de pain noir sur lesquels il essayait de faire tenir des morceaux de viande froide et il les présentait à Annil. Celle-ci les avalait comme ferait un enfant encore incapable d'agir seul. Elle mangeait un peu gloutonnement, en affamée, prenait à peine le temps de mâcher les morceaux que lui présentait l'homme. D'ailleurs, elle se sentait plus forte et elle devenait loquace, accablant le roulier de protestations, le remerciant avec force hyperboles tandis que, lui, faisait l'humble, trouvait son action fort naturelle, mais au fond, il en était très fier.

Puis, il y eut un silence.

Alors le tableau, le vieux tableau de l'église de Castelpezet revint en l'esprit de la pauvre défaillante. Elle le revit comme tout à l'heure, mais plus lumineux, ainsi que dans les jours de l'août brûlant où le soleil venait rayonner sur les couleurs anciennes de ce chef-d'œuvre ignoré et inconnu. Elle trouva que le roulier ressemblait beaucoup au Samaritain. Il avait le même air fauve et bon. Un instant, elle fut persuadée qu'elle rêvait, tant toutes ces choses lui semblaient vaporeuses et confuses. Puis, elle crut à un miracle et elle essaya d'esquisser un signe de croix. Elle n'y arriva point étant encore trop faible. Mais son cœur remerciait bien humblement le Christ bon et beau, le Dieu aimable, qui ne veut pas que ses servantes meurent affamées sur le bord des routes. Elle adressa aussi sa pensée à Ste Germaine, la patronne des paysannes du Midi et elle se sentit comme reposée.

Le grand roulier la regardait toujours.

Il s'enivrait d'elle. Il avait des envies folles de prendre dans ses bras ce corps gracile et de s'enfuir loin, bien loin, laissant ses mules piétiner sur place. De temps en temps, il s'arrêterait pour baiser les lèvres roses de l'enfant et ce serait un repos charmant dans la course sans fin. Et plus il y pensait, plus l'odeur pénétrante et délicieuse exhalée par la jeune fille montait

jusqu'aux narines du rustre. Ce parfum de femme jeune se mêlait aux dernières senteurs de la campagne d'automne que le vent frais de la nuit lui apportait par bouffées,

Pourtant il se dit que ce serait mal, qu'il était fou d'avoir ces idées et, s'adressant à Annil :

— Vous allez à Toulouse? demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien! je vous y mène.

Il remit sa lanterne en place, sauta sur la route, jeta dans le fossé les pierres qui lui avaient servi à enrayer, siffla ses mules et zébra l'air d'un coup de fouet.

Annil demeura songeuse dans l'obscurité de la bâche.

On monta une côte roide.

Le muletier se mit alors à chanter une vieille ritournelle patoise et sa belle voix timbrée déroulait tout un chœur de notes claires. C'était, d'ailleurs, un chant singulier que celui-là : des paroles naïves sur un air triste. Il était question là-dedans d'une histoire bien simple : un bouvier, en s'en allant labourer, trouve sa mie malade, au pied du feu et il la soigne en lui faisant avaler un bouillon composé avec une feuille de chou, une alouette maigre et de l'eau.

Annil se sentit émue par cette mélopée rustique qu'elle connaissait, qu'elle avait mille fois

entendu chanter. Pourtant, jamais elle ne lui avait causé d'impression, car jamais elle n'avait répondu à une situation de sa propre existence. Aujourd'hui, c'était différent. Elle se comparait à la malade de ce chant et du bouvier au roulier, il n'y a pas loin. Le roulier l'avait soignée elle aussi avec fort peu de chose, mais il l'avait guérie et sauvée comme l'autre — celui de la ritournelle patoise — guérit et sauve sa mie. Il est vrai qu'elle n'était pas la mie du conducteur de mules. Mais qui sait?

La voix de l'homme se fit plus douce, plus lente. Jointe au mouvement de la voiture, elle berça la pauvre fille endolorie qui ferma les yeux et s'endormit.

Une heure après, elle fut réveillée par les cahots de la lourde charrette dont les roues grinçaient et sonnaient sur les pavés. Le roulier arrêta les mules et deux gabelous de l'octroi firent une invasion subite sous la bâche. L'un d'eux tenait une lanterne à la main. La lumière se projeta en plein sur le visage d'Annil qui, éblouie, ferma les yeux.

— Eh! Jeanbernat, cria le douanier, tu as là une marchandise sur laquelle nous ne prenons pas de droits. C'est dommage!

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répondit le muletier.

— C'est bon !

Et les deux hommes verts comptèrent les sacs de maïs, les ouvrant, les flairant et plongeant des lames de fer dans les grains serrés. Ils redescendirent et entrèrent en compte avec Jeanbernat. Tous trois n'étaient pas d'accord. Il y eut une discussion chaude, presque violente. A la fin, le roulier dut céder et il leur mit dans les mains des piles de gros sous qu'ils comptèrent et recomptèrent.

La charrette s'ébranla de nouveau. Elle longea le mur sans fin d'un grand cimetière. Au-dessus du mur, on apercevait çà et là les croix de marbre des monuments funèbres, pâles et mats sous les rayons d'une lune d'argent.

Enfin la lourde voiture sauta avec des cahots sur les pavés pointus de la ville. On traversa un pont et l'air frais du canal pénétra jusqu'à Annil enfouie et cachée au fond de la charrette. Les mules secouaient leurs grelots et, joyeuses, entrevoyant le repos gagné, elles hâtèrent leur marche.

Toulouse dormait. A travers la bâche de la voiture, Annil s'étonnait naïvement des lueurs de bec de gaz qui tombaient devant ses yeux tamisées par l'épaisse toile et qui semblaient être des étoiles lointaines. Elle ne cherchait pas à se rendre compte de ce simple phénomène. Elle se

laissait aller au surnaturel. Elle trouvait ces lumières fort belles; son esprit s'en amusait.

Les mules s'arrêtèrent. La charrette était entrée dans une grande cour toute claire sous les rayons de la lune Un homme attendait Jeanbernat. Il l'aida à dételer.

— Va panser les bêtes, Pierrou, dit le roulier. Je me charge des sacs.

Puis il pénétra sous la bâche tandis que Pierrou entrait dans l'écurie d'où sortait en buées chaudes la respiration des animaux qui se mêlait aux vapeurs du fumier.

— Allons, *pitchouno*, il faut dévaler!

Et il prit Annil entre ses bras; puis il la déposa doucement, bien doucement sur le sol de la cour.

Successivement il déchargea les vingt et quelques sacs de grains empilés dans la charrette. Il enleva d'abord la bâche et il adossait les sacs un à un sur le devant de la voiture. Redescendant ensuite, il les enlevait à tour de rôle sur ses épaules herculéennes et il les allait empiler, en face de l'écurie, dans une grande salle pleine d'ombre et de nuit au-dessus des portes de laquelle le mot *Grenier* s'étalait en grosses majuscules noires et mal tracées.

Quand ce travail fut terminé, quand tous les sacs eurent été rangés en bon ordre, Jeanbernat

saisit par le timon la charrette vide, et, lui faisant faire un demi-tour, il la poussa vigoureusement sous un hangar où se trouvaient déjà d'autres voitures massives.

Annil était demeurée perdue dans l'ombre près des portes, se demandant ce qu'elle allait faire, ce qu'elle allait devenir et trouvant au fond de son âme naïvement chrétienne la résignation qui lui fit penser que Dieu prendrait garde à elle. Ses yeux levés vers le ciel s'égayaient de la foule d'étoiles suspendues là-haut et ce spectacle suffit pour lui faire oublier l'âpreté de ses misères. Elle fut tirée de son rêve par la voix du grand roulier.

— Maintenant, s'écria-t-il, il faut nous occuper de vous.

Il prit Annil sous son bras, l'enlevant presque, puis ils sortirent tous deux de la cour sans que Pierrou, occupé aux mules, se fut aperçu que Jeanbernat n'était pas seul.

Il suivirent un dédale de rues mal cailloutées, traversèrent dans toute sa longueur la grande place du Capitole au milieu de laquelle les baraques du marché toulousain faisaient des taches grisâtres. Enfin, ils pénétrèrent dans la petite rue St-Rome, une sorte de long boyau étroit et tout plein de contours. C'était là que gîtait Jeanbernat, tout en haut d'une grande

maison noire, percée de petites fenêtres. Il tira une énorme clef de sa poche, ouvrit une porte massive qu'il poussa et qui se referma après avoir grincé.

Dans la cage de l'escalier de pierre, il faisait nuit profonde. Jeanbernat songea un instant à allumer une allumette. Mais il préféra prendre la main gauche d'Annil et il lui posa la droite sur la rampe en lui recommandant de ne pas abandonner cet appui.

Elle se laissa faire aussi passivement qu'elle s'était laissée emmener là. Elle n'eut ni un frisson dans la chair, ni une question sur les lèvres. Elle était tellement habituée à la fatalité des choses !

Enfin elle n'avait jamais eu d'autre consolation que les espérances dévotes qu'elle avait puisées dans le surnaturel. Elle regardait un peu Jeanbernat comme sa Providence ou tout au moins elle voyait encore et toujours en lui le bon Samaritain, dont elle avait évoqué le souvenir quelques heures auparavant.

Le roulier introduisit Annil dans la petite chambre qu'il habitait toutes les fois qu'il devait séjourner longtemps à Toulouse. Ce taudis était éclairé par une fenêtre sans rideaux. Les murs avaient été jadis peints à l'huile, mais la peinture en s'écaillant avait laissé des taches lépreuses,

des plaques brunes et sales. Le mobilier était des plus primitifs : un lit en fer avec un matelas et une paillasse de feuilles de maïs, trois chaises, une table boîteuse surmontée d'un pot à eau égueulé et d'une cuvette ovale comme on en voit encore dans le Languedoc, une malle commune en sapin avec des poils de blaireau et des bandes prétentieuses de cuir rouge : c'était tout. Mais Jeanbernat était au moins chez lui, ce mobilier de pauvre lui appartenait. Il le constata avec orgueil en allumant une chandelle fichée dans un goulot de bouteille.

Puis il eut pour sa compagne des attentions presque maternelles, des soins touchants d'amoureux transi, des douceurs d'homme épris qui n'ose pas se déclarer.

Il défit le lit, jeta la paillasse sur le carreau de la chambre, remit en ordre le matelas, les draps et les couvertures.

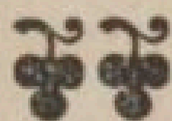
— Vous ici, dit-il, et moi là.

Et il désigna tour à tour le lit et la paillasse. Il souffla la chandelle et s'étendit tout de son long sur les feuilles de maïs, tandis qu'Annil se déshabillait et se glissait entre les couvertures . . . . , ...

. . . .

Au matin, Annil trouva le grand roulier

étendu à côté d'elle, dans le lit. Il la regardait appuyé sur un coude. Elle ne s'étonna point; elle lui sourit et se laissa longuement aimer.





II

Il l'avait gardée ; il la faisait sienne.

Quelques jours après leur première rencontre, la pluie, une pluie battante et diluvienne les avait contraints à garder la chambre. Il lui demanda tout à coup :

— Qui es-tu ?

Et Annil lui conta ce qu'elle savait d'elle-même, c'est-à-dire peu de chose, une histoire simple, commune et fort triste.

Elle n'avait jamais connu son père. Elle se savait bâtarde parce qu'on le lui avait dit, parce qu'on l'avait assez reprochée à sa mère, une *estachante* qui allait en journées chez les pro-

priétaires et qui gagnait misérablement quinze sous en travaillant seize heures par jour. Annil était née sans doute d'amours fortuits, éclos au lendemain d'une moisson, après une *paillade* où les paysans avaient fêté la gloire du blé. Elle se rappelait très bien certaines impressions de sa première enfance ; elle avait de ces souvenirs qui ne nous quittent jamais. Elle les énuméra à Jeanbernat.

Elle lui fit le portrait de deux mendiants qui l'avaient surtout frappée. Elle lui dépeignit Ramounet, un vieux tout hérissé de poils blancs, vêtu de bure brunâtre, coiffé d'un bonnet qui courait les champs, la besace sur le dos, récoltant des croûtes de pain noir et les apostrophes des paysans. Elle chanta même un des refrains de Ramounet ; elle imita la voix traînarde et dolente du vieux qui, le dimanche, sous le porche de l'église, le bonnet à la main, s'écriait :

— *Bailla-mé oun sauc, Moussu.* (Donnez-moi un sou, Monsieur.)

Elle parla ensuite de Catinasse, une horrible vieille fille, qui avait un grain de truie et qui battait la campagne en jupon court, hérissée, mal peignée, hideuse et insolente. De celle-ci elle avait toujours eu peur. Un jour Catinasse lui avait volé une grappe de raisin. Elle s'en souvenait très bien, quoiqu'elle fut toute petite

alors, et, comme elle pleurait, la mégère lui avait tiré les cheveux et l'avait odieusement battue. Annil frissonnait encore en parlant de cette fausse-couche ambulante.

Puis elle remémora d'autres choses. Elle narra ses sommeils d'enfant, en plein air, devant la ferme où sa mère louait deux chambres ; elle raconta comment les grands bœufs roux qui sortaient de l'étable flairaient son corps frêle d'enfant couchée et l'enjambaient sans lui faire aucun mal. Elle évoqua les grands bois de chênes aux pieds desquels croissent les sauges parfumées ; les côteaux âpres rôtis par le soleil ; les fontaines, dans les vallons, où les femmes rincent du linge tandis que l'écho répète la fin de leurs conversations bavardes. Elle imita le bruit du petit carillon de Castelpezet ; elle en avait retenu tous les rhythmes, depuis celui de l'Angelus jusqu'à ceux de la grand'messe du dimanche. Elle parla longuement, très longuement de l'église, des belles fêtes de la religion, des processions dans les blés encore verts. L'église avait été la joie et l'étonnement de son enfance désolée. Ses yeux avaient contemplés avec amour et avec une profonde admiration les saints enluminés de couleurs vives, la madone toute raide dans sa robe d'or. Le Christ horrible et saignant l'avait effrayée et ce n'était pas sans peine que M. Dou-

merc, le vieux curé, lui avait inspiré la compassion catholique pour le martyr du Golgotha. Mais ce qu'elle n'oubliait point, ce qui restait immuablement fixé dans sa mémoire têtue, c'était le vieux tableau ironique d'un maître inconnu, l'épisode du bon Samaritain qui soigne le voyageur blessé sur le bord de la route, tandis que le Pharisien vêtu d'une soutane épiscopale s'enfuit sans avoir jeté un regard sur le malheureux.

— Ah! s'écria-t-elle en jetant un regard passionné sur Jeanbernat, tu es mon bon Samaritain, tu es beau, tu es fort comme celui de l'image peinte et je t'aime. C'était fatal, vois-tu, nous devions être unis. Toute petite, je t'avais vu, et j'avais rêvé d'être soignée par toi, de devenir tienne.

Elle pencha sa tête vers les lèvres du grand roulier et, frissonnants tous deux,ils s'abandonnèrent à toute la vigueur de leur jeunesse.

Elle se remit. Assise sur les genoux du cher amant, elle continua son récit. Elle parlait à voix basse, et les mots tombaient, frêle murmure, dans le silence de la petite chambre. Dehors, la pluie toujours grosse venait tambouriner des gammes contre les carreaux. Pas d'autres bruits.

Oh! oui, Annil avait bien aimé l'église. Les

dimanches, elle était venue y admirer les toilettes des dames, les dentelles et les bijoux des métayères cossues. Elle parla aussi des fumées odorantes de l'encens qu'on brûle et qui porte aux sens, elle répéta les paroles d'un cantique amoureusement mystique.

Puis elle avait communié. Quelle affaire ç'avait été. Elle s'était donné un mal, un mal inouï pour apprendre le catéchisme. Il y avait là-dedans des choses qu'elle ne comprenait pas du tout et que l'abbé Doumerc ne pouvait absolument pas lui faire entrer dans la tête. Qu'importe! Elle possédait la foi et l'on passa sur son ignorance obstinée. Elle fut admise à la communion. Toute joyeuse, elle vint annoncer cette grande nouvelle à sa mère. La journalière fronça le sourcil : — J'aurais autant aimée que ce fut pour l'an prochain, s'écria-t-elle.

Et de fait, la première communion d'un enfant coûte toujours. Aux garçons, il faut une belle veste de drap noir bien luisant, sans compter le brassard frangé d'argent ; mais, pour les filles, c'est bien autre chose, la robe de mousseline, les jupons, le grand voile, les gants valent gros. Toute une toilette qu'on ne met qu'une fois et qui ne peut guère servir après. Marion, la mère d'Annil, disait toutes ces choses. — Si le curé m'avait prévenue, continuait-elle, mais non,

il fait tout sans rien dire, celui-là. Bast! tu communieras l'année prochaine.

Alors Annil pleura, pleura beaucoup. Mais ce fut inutile. La journalière s'emporta. — Tu es la malédiction de ma vie, cria-t-elle. Ah! si le bon Dieu m'avait enlevée quand je t'ai faite!

Mais l'enfant s'était dit qu'elle communierait. Non, elle ne pouvait être renvoyée à l'an prochain comme Jeannou l'idiot ou comme Marthe la gardeuse de porcs, une horrible rousse qui s'était fait chasser du catéchisme.

Tout en larmes, Annil était allée trouver le curé. Elle lui avait conté qu'elle ne communierait pas parce qu'elle n'avait pas de robe blanche et que la Marion ne voulait point faire de frais. L'abbé Doumerc écoutait cette gamine passionnée, plantée devant lui avec une insistance anxieuse et répétant: — Je ne communierai point parce que je n'ai pas de robe.

— Dieu y pourvoira, lui dit-il, reviens me voir demain, et il la congédia.

Le lendemain, à la pointe du jour, elle était au presbytère. Elle trouva porte close. Elle revint une heure après, puis pendant toute la matinée, puis durant toute une longue journée. Le soir tomba lentement et Annil n'avait pas vu l'abbé Doumerc. Alors elle désespéra. Elle se jeta sur la paillasse de son petit lit et elle

pleura longtemps, bien longtemps, pendant que sa mère fatiguée du rude labeur quotidien, ronflait impassible. L'enfant s'endormit enfin. Elle eut un sommeil lourd tout chargé de mauvais rêves. Elle se voyait avec une robe blanche de communiante que Catinasse la pauvresse et Marthe la gardeuse de porcs prenaient plaisir à lacérer sur son corps maigre. Puis, presque nue, elle gémissait devant la belle mousseline changée en loques boueuses, tandis que les deux démons femelles se tordaient dans des contorsions grotesques.

L'implacable soleil des matins méridionaux vint envahir de bonne heure la chambre où reposait encore l'enfant brisée. Il jeta des points d'or et des rayonnements partout, donna à l'émail des cruches des scintillements de pierres précieuses, traça un long rayon poussiéreux dans lequel se poursuivaient des mouches et vint jeter une sorte d'auréole autour du front d'Annil endormie. Lentement elle se réveilla. Sa mère était partie à trois heures du matin et, sans doute, maintenant la Marion entassait à coups de rateaux et de fourches le foin coupé de la veille ; l'herbe qui porte en elle le parfum des sèves printanières. Pensant qu'il était bien tard et qu'elle avait été joliment paresseuse, Annil sortit du lit et jeta instinctivement les yeux autour d'elle.

O surprise! là, en face, devant son regard, sur le lit de sa mère, il y avait toute la toilette, tout l'attirail d'une communiante. A demi-nue, l'enfant émerveillée palpa, toucha, tourna, retourna la robe légère de mousseline, le bonnet dont elle admira les brides veloutées de satin blanc, le voile encore plié et entouré d'un ruban bleu, les gants et le petit paroissien. Elle ouvrit ce livre. Un papier en tomba. Après l'avoir ramassé, elle lut ces mots tracés par la main tremblante de l'abbé Doumerc : « *Dieu y a pourvu!* » Alors elle se jeta à genoux et pria. Car c'était bien un miracle que la venue subite de cette toilette au moins aussi belle que la robe de noce de la fille de l'adjoint et l'enfant remercia longuement le Seigneur Christ qui allait se donner à elle et qui avait voulu l'avoir bien parée. Elle pria longtemps, et elle mit dans son acte de reconnaissance toute l'effusion de son cœur.

Annil était encore à genoux, demi-nue sur le carreau de la chambre quand sa mère rentra des champs. Furieuse de voir le lit de sa fille encore en désordre, de ne pas trouver la soupe de midi prête, la Marion gronda. Annil s'était levée et avait revêtu très vite son jupon d'indienne bleue. Tout à coup, la paysanne aperçut la robe, le voile, les gants et le livre de communion. Elle

s'approcha curieuse et admirant la blancheur des étoffes. Annil la regardait toute émue et toute joyeuse. Mais la Marion fronça le sourcil :

— *Qu'es aco, pitchouno?* (Qu'est cela, petite?) demanda-t-elle.

— Vous ne pouviez pas me donner une toilette pour le grand jour. Dieu y a pourvu, répondit la gamine.

Alors elle conta tout à sa mère, la visite chez le curé, l'attente, la longue attente et les fréquents voyages au presbytère, enfin la venue inespérée de ces vêtements.

— Il faudra rendre tout cela, grommela Marion.

— Oh, mère !

— J'ai dit, *il faudra*. Viens avec moi.

Et, sans prendre le temps de manger, Marion éreintée par le travail matinal, parut ne point ressentir sa fatigue. Elle plia les habits de communiante dans une serviette, prit sa fille par la main et se dirigea vers le presbytère.

La petite se laissait pour ainsi dire traîner sur la route rôtie par le soleil de midi. Elle pleurait silencieuse sachant bien que sa mère n'aurait supporté ni rébellion, ni supplication. La rude paysanne allait vite. Ses pieds nus soulevaient la poussière grise du chemin qui retombait derrière en légers nuages. C'était l'heure calme et

chaude où les laboureurs revenus des champs boivent la piquette fraîche qui dort dans les cruches de grès, tandis que les grands bœufs roux couchés dans les étables ruminent et chassent à coups de queue les taons qui les piquent.

La Marion et sa fille étaient arrivées au presbytère. L'abbé Doumerc lisait distraitement son bréviaire sous un grand tilleul qui sentait bon.

— Monsieur le curé, je viens vous parler, lui cria Marion.

L'abbé releva la tête, ferma à demi son bréviaire en laissant son index entre les deux pages qu'il avait parcourues et il écouta.

D'abord un peu embarrassée par l'attitude calme du prêtre, Marion délia bientôt sa langue :

— Monsieur le curé, dit-elle, vous êtes un brave homme, mais vous faites toujours les choses sans rien dire. Vous avez écouté les pleurnicheries de la petite. Vous auriez dû consulter sa mère. Vous vous êtes permis d'acheter de vos pauvres sous une toilette de demoiselle pour ma bâtarde. Eh bien! je n'en veux pas de cette robe, entendez-vous. Reprenez-la. On ne m'a jamais fait l'aumône, M. Doumerc. Je suis assez vaillante pour nourrir cette pleureuse.

Le prêtre était resté impassible. Il laissait parler la Marion et elle lui dégoisa encore bien autre chose, tantôt lui manquant de respect, tantôt l'exaltant, exagérant tout.

Annil confuse, s'était cachée derrière la soutane de l'abbé.

Quand Marion eut fini, le curé de village lui répondit. Mon Dieu ! il n'avait jamais eu l'idée de lui faire l'aumône. Il la savait fière, trop fière peut-être, car le Seigneur nous commande d'être humbles. Mais enfin, l'abbé tenait compte de l'amour-propre. Il acceptait donc tous les reproches de Marion. Mais, à son tour, elle devrait accepter pour sa fille les vêtements de communiante. Il ne les lui donnait pas.

Elle les lui paierait peu à peu, en venant faire des journées au presbytère. C'est bien le moins que les pauvres gens s'obligent entre eux, n'est-ce pas ? M. Doumerc parla doucement, se mettant au niveau de Marion, sans jamais hausser la voix et avec la compassion sereine de l'homme heureux de s'être imposé une sorte de martyre humble et ignoré.

La paysanne fut très touchée. Mais elle ne voulut pas laisser paraître son émotion que le prêtre devina facilement.

— Non, non, Monsieur le curé, reprit-elle, non, je ne veux pas accepter. Voyez-vous, j'ai

fait une faute. Il faut que je m'en punisse. Vous savez pourtant bien qu'on doit expier ses péchés puisque vous le dites. Il me plaît d'expier. D'abord je ne voulais pas de la communion d'Annil pour cette année-ci. J'aurais supporté qu'on me dise : « Ta fille, ta bâtarde est une idiote, » une ignorante, une oie qui ne comprend pas » Dieu et que Dieu ne veut pas à sa table. » Mais ce serait trop désoler la petite. J'ai réfléchi. Elle communiera cette année avec les autres. Mais elle communiera en noir, dans sa robe des dimanches. Il faut qu'elle porte le deuil des joies qui se sont éloignées pour toujours d'elle et de moi le matin où elle est venue au monde. Une bâtarde ne doit pas être mise comme les *vrais* enfants.

L'abbé Doumerc essaya vainement de faire entendre raison à Marion. Elle s'obstina tout enfermée dans son entêtement rural. Il fit en vain appel à ses sentiments maternels. La paysanne ne comprit pas. Elle croyait au contraire remplir à la fois son devoir de catholique et de mère.

Annil avait assisté à toute cette scène en désespérée. Muette et froidement résolue, elle se dirigea vers le puits qui faisait tache au milieu du jardin. Des planches couvraient ordinairement le trou noir de cet abîme. De ses

petites mains elle avait soulevé l'une d'elles et elle allait enjamber la margelle quand l'abbé s'élança vers elle, la souleva comme une plume et la déposa tout épeurée sur le sol. Annil vit sa mère livide et tremblante. Un brusque retour s'opéra dans son cœur d'enfant et, secouée par les sanglots, elle alla se jeter dans les bras de Marion.

— Toute discussion, toute hésitation sont maintenant inutiles, s'écria le prêtre. Remportez ces vêtements, Marion, ou tuez votre fille.

Il était devenu presque impérieux, lui si calme, si doux, si humble. Il s'était mis en colère. Il déposa entre les bras de la paysanne le paquet d'habits enfermés dans la serviette et il dit :

— Allez, laissez-moi. J'ai besoin de prier.

Huit jours après, Annil communiait pour la première fois dans la petite église de Castelpezet.

— Oh ! dit-elle à Jeanbernat, ce jour-là, j'ai éprouvé presqu'autant de bonheur que le matin où nous avons commencé à nous aimer !

Après *le grand jour*, Annil avait cessé d'aller à l'école. Elle était devenue capable de garder les bêtes aux champs, d'aider les gens aux moissons, de laver le linge aux lessives, elle apprenait à filer le chanvre ou à tresser les grands chapeaux faits de la plus fine paille du blé.

Les bois où elle avait souvent laissé s'égarer le bétail qu'on lui confiait, les grands bois l'avaient moins enthousiasmée que l'église. Pourtant elle s'était maintes fois surprise à y rêver. Elle s'était étonnée des mille murmures d'insectes qui se combinent, se mêlent, se croisent, se répondent et ressemblent au bruit très éloigné d'une grande cité laborieuse. Elle s'était grisée des parfums sauvages de la forêt, elle avait respiré avec une joie profonde l'odeur des sapins droits et inflexibles, elle avait froissé dans ses mains les feuilles de sauge. Puis elle n'était pas restée insensible aux rayonnements du soleil entre les feuilles. Elle savait encore et elle pouvait désigner telle place, tel endroit sur lesquels les branches touffues font une ombre constante pendant les heures chaudes. Ailleurs c'était moins bon, moins frais, mais bien plus beau : les rayons tombaient comme une pluie d'or entre les branches et la gamine fermait les yeux à demi pour donner à ces sillages lumineux des apparences bizarres et fantastiques. Dans les jours orageux, elle avait écouté avec délices la chanson du vent dans les branches, elle avait retenu toutes les notes furieuses que l'autan jette parmi les bois.

Un moment on l'avait surnommée *la fille aux couleuvres*. Elle s'était, en effet, prise

d'affection pour les lézards et les serpents. Elle avait apprivoisé une couleuvre et l'animal souple éprouvait une joie inouïe à se tordre autour des bras maigres et du cou finement délié de l'enfant. Sa passion pour le serpent fut longtemps secrète. Elle connaissait l'endroit où la couleuvre reposait et, tous les jours, elle allait la trouver dans la clairière. L'animal dormait sur un gros roc tout rôti du soleil. Dès qu'Annil approchait, il dressait la tête et fixait l'enfant de ses petits yeux brillants comme des pierres précieuses. Ils n'étaient pas devenus amis, comme cela de prime abord. La couleuvre craintive avait été rassurée, amadouée par Annil. Dès les premiers temps, Annil n'avait pas bougé, avait retenu son souffle pour observer l'étrange et coquet animal. Peu à peu, lentement, après une longue étude mutuelle, la bête et l'enfant s'étaient rapprochés et Annil avait laissé la couleuvre se jouer autour de son cou, de ses bras et de sa taille. Elle était heureuse, elle frissonnait de joie en sentant sur sa peau chaude le contact froid du serpent. Plusieurs fois des paysans qui passaient dans les bois l'avaient surprise pâmée et les yeux blancs tandis que la couleuvre l'étreignait. De là, le surnom de *la fille aux couleuvres*. La Marion apprit ces choses et elle en marqua son vif mécontentement. Ce qu'elle tança

Annil ! Non, sûrement, elle ne comprenait pas qu'une gamine soit assez sale pour jouer avec tous les animaux qui rampent. Et puis les serpents sont des bêtes dangereuses. Et Marion racontait tous les malheurs causés par le serpent, tous depuis la faute d'Eve jusqu'à la blessure de l'horrible Catinasse qui s'était assise un jour sur une vipère et qui en portait la marque.

Annil laissa dire sa mère et continua à adorer sa couleuvre. Les premiers froids arrivèrent. Les feuilles rousses tombaient sur le gazon des bois. Les arbres commençaient à paraître comme de blancs squelettes qui tendent des bras suppliants vers le ciel implacable et gris. Plus âpre et plus farouche, l'autan secouait les branches, balayait les feuilles, hurlait et hululait. Les bois prenaient la grande tristesse de l'hiver. Dans quelques jours, ils allaient porter la blanche robe. Annil menait encore ses bœufs, les laissant plus que jamais s'égarer dans les taillis malgré la défense qui lui avait été faite. Un matin elle trouva sa couleuvre engourdie sur le roc et couverte maintenant d'une gelée blanche. Elle la crut morte et elle devint toute pâle. Puis, prenant l'animal, elle ouvrit son corsage et l'y jeta tout glacé. Elle eut alors une horrible sensation de trop grand froid et elle se sentit prête à défaillir. Peu à peu cependant, elle se remit et il lui sem-

bla que la couleuvre s'agitait dans la prison charnelle où elle l'avait enfermée. Annil rouvrit son corsage, délaça sa chemise de grosse toile. O bonheur! Entre ses seins fermes et gros comme deux poings fermés, la couleuvre levait la tête et ses petits yeux brillaient plus vifs que jamais.

Alors l'enfant oublia les criailleries de la Marion, les reproches sans fin dont sa mère l'avait assourdie et, s'adressant à la couleuvre :

— Non, dit-elle, non, tu n'auras plus froid, tu ne mourras pas, je ne veux pas que tu meures, entends-tu ?

Et vers midi, à l'heure du repas, Annil après avoir ramené les bœufs à l'étable, rentra chez sa mère, avec la couleuvre, gros bracelet enroulé au bras droit de l'enfant. Marion épouvantée jeta les hauts cris en apercevant sa fille. Elle saisit aussitôt un bâton ferré qui servait à tisonner le feu de charbons de maïs, fit tomber la couleuvre et lui planta résolument le fer du bâton entre les yeux. Le serpent se tordit dans une agonie suprême faisant des zigzags étonnants et marbrant d'un peu de matière gluante le carreau en brique de la chambre. Frissonnante, livide, les dents serrées, Annil regarda expirer cet ami des jours ensoleillés puis elle tomba lourdement évanouie.

A la suite de cet énorme chagrin, Annil fut très malade. Elle eut des délires sans fin, elle bondit sous des spasmes mauvais. Sa mère appela le médecin. C'était un grand vieux, sec, maigre, une sorte de don Quichotte pensif. Il courait les campagnes sur sa jument, une grosse poulinière qui se tirait bien des fanges méridionales. Il arriva bientôt chez Marion, attacha sa monture à un arbre et entra. Il répondit à peine au bonjour de la paysanne, se dirigea avec un mouvement réglé par l'habitude vers le lit où souffrait l'enfant. Brutal, impudique par nécessité professionnelle, il souleva les draps, palpa, tourna et retourna dans ses mains robustes le pauvre petit corps, puis remit tout en ordre. Alors seulement il daigna parler.

— Cette petite devient femme, dit-il. Vous me comprenez, n'est-ce pas? puisque, comme toutes les autres, vous avez passé par ces misères. Mais faites bien attention, ne la taquinez pas. Laissez agir la nature. Si la gamine a des caprices, passez-les lui. Elle a dû avoir un gros chagrin. Autrement elle serait calme, oui, beaucoup plus calme. Ce ne sera rien, non, rien du tout, mais n'excitez pas les nerfs de votre malade. En voilà une vraie fille du Midi, quelle passion plus tard! Enfin, suffit.

Et après avoir prescrit des calmants, des tisa-

nes faites de simples, des remèdes du bon vieux temps, il partit. Au loin, on entendit pendant quelques minutes le galop épais et massif de la grosse jument. Puis tout rentra dans le silence.

Trois semaines après, Annil était de nouveau sur pieds. La maladie l'avait allongée et amaigrie en même temps. Mais, le docteur ne s'était pas trompé. Cette petite devenait femme. Elle eut la vague répulsion, le dégoût de sa transformation dès les premiers temps. Ce papillon regrettait la chrysalide. Puis l'habitude vint et elle accepta le mal périodique avec résignation, sans révolte intérieure, restant toutefois stupéfaite et ne comprenant pas pourquoi l'on souffre quand on n'a point péché.

Les beaux jours revinrent, Annil ne garda plus le bétail. Elle était maintenant trop grande. Elle fut de toutes les lessives qui se firent dans les maisons des riches et chez les métayers à leur aise. Elle apprit à laver le linge sur les bancs formés d'une longue planche soutenue par quatre épais et longs rondins de saule durci. Elle alla le rincer dans les étangs marbrés de nénuphars qui sommeillent à l'ombre des grands peupliers. Elle s'amusa du bruit des battoirs que l'écho répète, elle apprit les chansons des laveuses et elle les répéta sans en comprendre toujours les allusions. Du reste, elle ne prenait aucune part

aux commérages de ces femmes. Tout cela la révoltait. Elle n'était point curieuse des scandales villageois grossis et démesurément hyperboliques. Les affaires du prochain l'inquiétaient peu. Elle avait besoin d'aimer éperdument quelque chose. La mort, l'assassinat de la couleuvre lui était resté là, comme un poids sur le cœur. Sans doute, Marion était très bonne pour elle, surtout depuis la longue maladie qu'elle avait faite. Mais elle aurait voulu une autre passion qui auraitcomplété l'amour maternel. Elle cherchait confusément sans savoir à quoi s'attacher. Mais elle restait très révoltée de voir et d'entendre les lessiveuses salir le monde. Sans doute, parmi ceux qui étaient ainsi traînés dans la fange du lavoir, il y en avait beaucoup de calomniés et Annil souhaitait de connaître tout à fait l'une de ces créatures, de s'attacher à elle, de l'aimer, de la défendre, de la protéger contre les mauvaises langues, dût-elle souffrir beaucoup elle-même de son dévouement. Cette souffrance elle l'acceptait d'avance avec une joie toute chrétienne et bien naturelle à son tempérament nerveux de femme impressionnable.

Un matin, comme elle laissait bourdonner autour de ses oreilles tous les papottages des laveuses, un paysan dévalla le côteau au bas duquel on rinçait le linge et vint frapper doucement

sur l'épaule d'Annil. *Té, aqui lou Bernat*, crièrent les femmes. (Tiens, voilà Bernard.)

Mais lui, sans les écouter, avait tiré la jeune fille à part et lui parlait à voix basse, paraissant péniblement affecté.

— Ta mère n'a pas eu de chance, lui dit-il, une charrette de foin vient de lui passer sur le corps et nous avons ramené la pauvre femme à la maison. Elle est bien mal.

Annil écoutait stupéfaite et lourdement frappée par ce nouveau chagrin. Elle restait là muette, immobile, bouche béante, incapable de rien décider. Pendant ce temps, les laveuses intriguées interrogeaient Bernard, le pressaient de questions et l'obligeaient à parler. Quand elles surent la nouvelle, la grosse nouvelle du jour, elle la commentèrent avec force exclamations, plaignant de tout leur cœur la Marion, une rude ouvrière, c'est vrai, mais aussi une luronne qui avait joliment aimé les hommes. Si elle allait mourir maintenant, qui donc prendrait soin d'Annil? Pour sûr, cette petite avait du guignon. Mais bast! bon chien chasse de race, les amoureux ne manqueraient pas à la fille de Marion et cette bâtarde serait encore plus heureuse que les filles légitimes qui se marient devant le maire et le curé et qui ont tous les soucis du ménage.

— Taisez-vous, folles! leur cria Bernard, et

s'adressant à Annil, il ajouta : Allons, viens, toi. Il n'y a pas de temps à perdre. Laisse parler ces bavardes.

Elle le suivit, gravissant lentement derrière lui le côteau au haut duquel on entendait encore les voix des femmes de journée. Bernard ne disait rien. Il se montra plus loquace quand Annil et lui furent arrivés au sommet du côteau, sur le chemin vicinal. Alors il lui raconta comment les choses s'étaient passées.

Là-bas, à deux bons kilomètres, on faisait les foins, à la Prairie Creuse. Les juments attelées à une massive charrette s'étaient emportées. Marion qui ramassait à coups de râteau l'herbe séchée par le soleil, n'avait pas eu le temps de se reculer. Une des juments l'avait renversée, on avait entendu un grand cri de femme, puis des brisements d'os et, tandis que l'attelage allait s'abattre plus loin, Marion restait inanimée sur l'herbe verte toute maculée de sang noir. On l'avait relevée aussitôt et, pendant que quatre paysans l'apportaient chez elle, un cinquième allait chercher le médecin et lui, Bernard, était venu prévenir Annil.

La route parut interminable à la pauvre fille. Elle s'étonnait à chaque instant d'être encore aussi éloignée de sa mère mourante et Bernard lui répondait pour la calmer :

— Nous approchons, nous approchons.

Le matin, pourtant, elle avait pris ce même chemin et il lui avait paru beaucoup moins long.

Enfin, l'on arriva. Devant la porte de l'humble logis de l'*estachante*, ceux qui l'avaient amenée se tenaient debout, tête découverte, le bonnet de laine brune dans les mains, comme s'ils voulaient déjà saluer la mort de cette vaillante compagne de leurs labeurs.

Annil se précipita dans la petite chambre. Elle vit sa mère étendue livide et sanglante sur le lit. La paysanne, les yeux fermés, geignait et respirait avec le rythme d'un soufflet de forge.

— Oh! *maïré, maïré!* s'écria l'enfant. (Oh! mère! mère!) Et elle jeta ses bras autour du cou de Marion, l'étreignant, l'inondant de larmes, la couvrant de baisers.

Marion n'avait plus la force de parler. Mais elle savait sa fille là, elle laissa couler deux longues larmes que recueillirent les lèvres de l'enfant.

Au dehors, les paysans causaient toujours à voix basse.

On entendit tout à coup le galop de la jument du médecin. Bientôt la longue silhouette de ce grand taciturne se détacha sur la route grise.

Arrivé devant la maison où se mourait l'*estachante*, il interpella les paysans.

— C'est bien ici? leur cria-t-il.

Et, sur leur réponse affirmative, il entra, après avoir confié sa monture à l'un des hommes.

— Mère, voici le médecin. Il va te guérir, te rendre à la vie, dit Annil en se penchant vers le lit.

Marion eut la force de faire un signe de tête négatif.

Le vieux docteur, toujours muet, s'approcha de la blessée. Longtemps, trop longtemps pour Annil anxieuse, il examina Marion, palpant les côtes, mettant les doigts dans les parties défoncées, s'inquiétant peu des gémissements prolongés de la paysanne.

— Du linge blanc, de l'eau fraîche, s'écria-t-il tout à coup.

Et tandis qu'Annil prenait dans l'armoire en noyer deux chemises de toile fine, tandis qu'elle les apportait au docteur en même temps qu'elle mettait à sa portée une cruche d'eau, lui, tirait de sa poche deux flacons d'arnica et d'alcool camphré. Il déchira les chemises, en fit de longues lanières et enveloppa Marion comme une momie serrée dans des bandelettes.

— Je reviendrai ce soir, dit-il après avoir posé l'appareil.

Il revint en effet quelques heures après. Il trouva Annil assise au pied du lit. Il la vit morne, consternée et parut n'y prendre pas garde. De nouveau, il se pencha vers Marion qui continuait à souffler bruyamment sans pouvoir prononcer une seule parole. Il l'examina avec attention et, au bout d'une ou deux secondes, il grommela :

— Foutue ! Elle est foutue ! C'est dommage : elle était encore belle femme.

Puis s'adressant à Annil, il lui brisa le cœur en lui jetant brusquement ces mots à la face:

— Petite, je n'ai plus besoin de revenir ; fais chercher le curé !

Il partit, fermant la porte doucement et, pendant que la jument rhythmait son lourd galop sur le sol, Annil restait anéantie sous les dernières paroles du médecin.

Elle revint peu à peu à la réalité de sa situation. Elle se souvint. Mon Dieu! si sa mère allait mourir sans avoir été administrée ! Alors elle sortit, laissant, pendant cinq minutes la malade toute seule, et elle courut vers le presbytère. Certains détails de la route, un vieil arbre tordu, une borne kilométrique, un moulin abandonné aperçu dans un champ voisin la reportèrent à deux années au-delà. Elle se souvint de sa robe de communion, de sa visite au presbytère en

compagnie de Marion qui criait bien fort, elle revit même subitement l'ombre noire, le trou béant du puits dans lequel elle avait voulu se précipiter. Certes alors elle était beaucoup moins malheureuse qu'aujourd'hui. Elle s'était trouvée beaucoup plus forte, beaucoup plus résolue. Elle n'avait plus maintenant le courage d'en finir avec la vie qui lui était à charge et qui pourtant lui pesait plus horriblement qu'autrefois. Elle souhaitait de s'en aller avec sa mère dans le monde meilleur que ses croyances catholiques lui avaient fait concevoir et qu'elle s'imaginait d'une manière très nette. Là-haut, tout là-haut, au-dessus des étoiles, elle et Marion vivraient dans une félicité complète, loin des misères terrestres et des besoins de cette vie. Sa mère devenue douce et tendre l'aimerait et la bercerait comme un nourrisson, car elle-même, elle, Annil, redeviendrait une toute petite enfant qui n'a d'autre occupation, d'autre souci que de rêver des songes dorés dans un bienheureux sommeil. Alors mentalement elle pria, elle supplia Dieu de la prendre vers lui et de ne point la séparer de sa mère.

Elle était arrivée au presbytère. Assis sur un banc de pierre, devant la porte de la maison curiale, l'abbé Doumerc n'avait pas entendu venir Annil. Il rêvait, les yeux fixés sur l'horizon tout

enflammé par le soleil couchant. Là-bas, au loin, des villages se perdaient dans la brume du soir et des clochers s'appelaient au son de l'Angelus. On apercevait encore les premières métairies de Fargissou, de Blairac et de Saint-Saturnin. Tout au fond, les Pyrénées traçaient une ligne d'un bleu sombre qui se fondait dans le ciel.

— Monsieur le curé, dit Annil...

— Bien, interrompit le prêtre, je sais ce qui t'amène, ma pauvre enfant. Je suis prêt.

Et, faisant un cornet de ses deux mains, il appela trois fois :

— Jeannel, Jeannel, Jeannel...

— *Aqui, Moussu*, (Voici Monsieur), répondit une voix enfantine.

Dix secondes après, tandis que le curé était allé revêtir un surplis et prendre les huiles du dernier sacrement, un gamin brun, vraie tête d'un Jean-Baptiste de l'école italienne, traversait la haie du jardin presbytérial et venait se camper devant Annil. Il ne l'interrogea pas, mais il paraissait très fier de sa mission. Au fond, il était peut-être bien aise, ce drôle plein de vie, de voir mourir quelqu'un. C'était un événement dans son existence monotone de petit rustre.

L'abbé Doumerc sortit. Il confia une sonnette à Jeannel qu'il fit marcher devant lui. Les mains tremblantes du vieillard portaient les vases sa-

crés sur lesquels, penchant la tête, il marmottait des prières latines.

Annil suivait le curé plus éperdue que jamais et souhaitant plus que jamais d'être ensevelie avec sa mère dans l'éternel silence de la mort. Elle écoutait murmurer à ses oreilles les cloches qui sonnaient l'agonie et au bourdonnement desquelles se mêlait le son aigre de la sonnette de sacristie agitée par Jeannel avec une sorte de joie féroce. Sur la route, des paysans et des femmes qui revenaient des champs courbaient le front et se signaient devant le Saint-Sacrement. Puis ils s'éloignaient causant à voix basse et se désignant du doigt l'enfant qui pleurait derrière le prêtre.

On arriva enfin devant le lit de la mourante. Plus livide que jamais, Marion avait ouvert les yeux qui roulaient parfois dans leurs orbites et parfois aussi se fixaient avec une désespérance obstinée sur la lumière fumeuse d'une lampe rustique, vase de cuivre plat au milieu duquel trempait une mèche allumée. L'abbé Doumerc lui parla de la confession, de Dieu, de sa fille. Elle ne comprit rien, rien, la lumière de la lampe était sa dernière, sa seule préoccupation. Elle fut administrée sans s'en être rendu compte. Deux heures après, elle poussa un grand râle et mourut au milieu d'un tas de

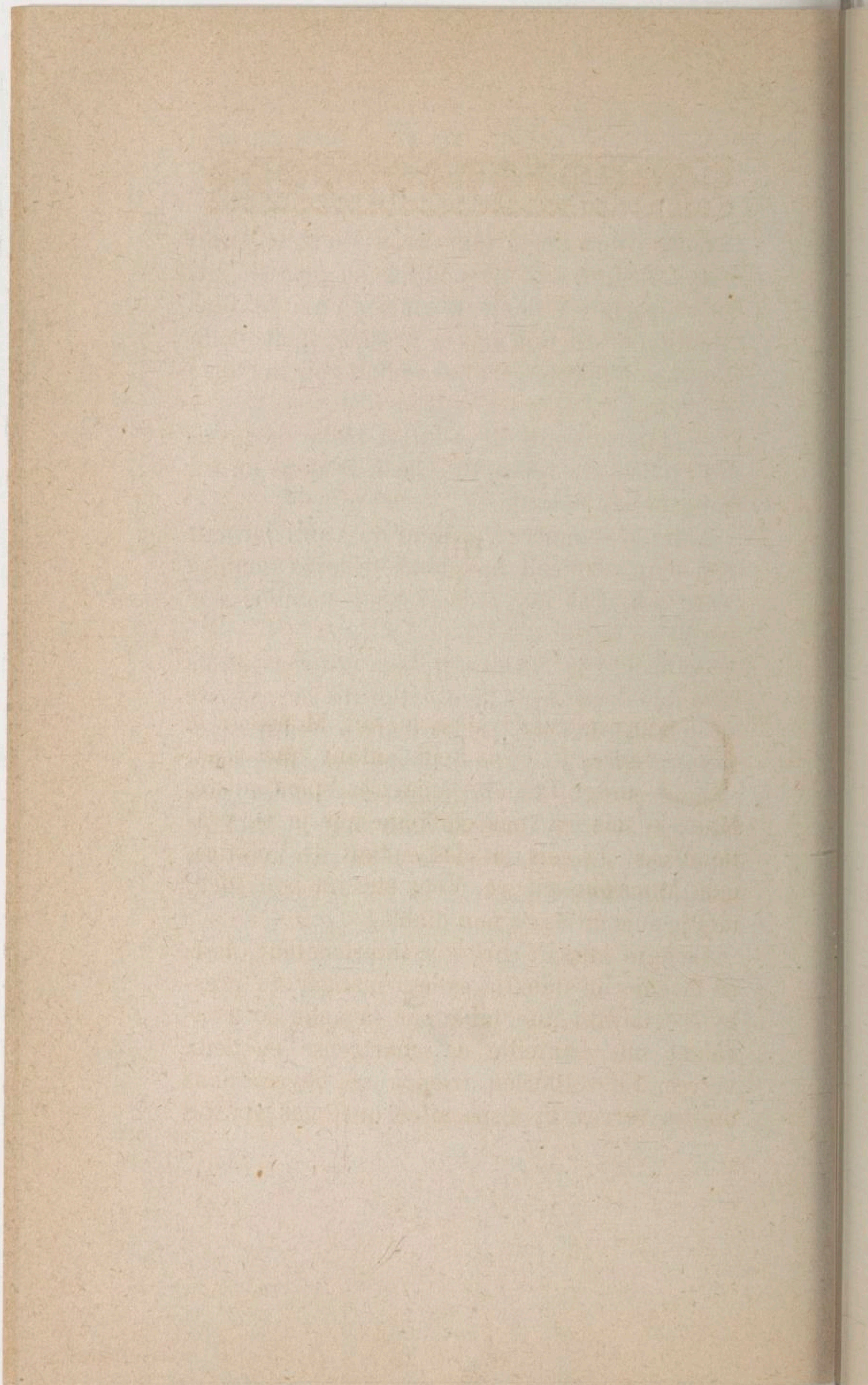
paysans venus après leur repas du soir. Annil restait obstinément agenouillée au pied du lit. On respecta sa douleur, puis on ne fit plus attention à elle, on causa presque haut, enfin elle gêna une commère qui voulait voir la morte de près.

— Allons, petite, lève-toi et tâche de prendre un peu de repos, dit-elle à l'enfant en lui frappant sur l'épaule.

Alors la commère s'aperçut qu'Annil dormait déjà d'un sommeil de plomb. Elle la souleva entre ses bras et l'étendit tout habillée sur son lit.

Cette nuit-là Annil fut bien heureuse. Elle rêva que deux anges l'emportaient avec sa mère au-delà des nuages. Et les deux anges ressemblaient étonnamment aux deux jeunes Messieurs Campayrès, les fils du maire, des jeunes gens très bien qui voyageaient dans tout le Midi de la France pour le compte d'un fabricant de savon de Marseille.







III

CERTAINEMENT je crois, oui, Monsieur le curé, je crois tout autant que vous, allez ! J'ai une âme très spiritualiste. Mais, je sais, ça vous chiffonne que je ne pratique pas. Je suis un descendant de Voltaire, moi, Monsieur le curé. Vous êtes un bon Dieu, moi je suis un assez bon diable !

Le curé laissait dire son interlocuteur, assis en face de lui dans la salle à manger du presbytère, devant une table sur laquelle se trouvaient une bouteille de chartreuse et deux verres. Le voltairien trempa ses lèvres dans un des verres, fit disparaître quelques gouttes

de la liqueur d'or et, s'apercevant que le curé souriait, il déposa son verre sur la table.

— Oui, riez, riez tant que vous voudrez, reprit-il en s'animant, c'est comme cela. Je n'aime pas toutes vos simagrées catholiques, un tas de vieux restes des temps païens.

— Comme vous êtes savant, M. Arnoussac, fit doucement l'abbé Doumerc.

M. Arnoussac eut un geste de dénégation pleine de modestie.

— Savant, non, continua-t-il, un peu lettré : voilà tout. Oui, vos cérémonies, vos messes, vos vêpres et toute la *patafiole* cléricale sont autant de souvenirs du paganisme. J'ai lu ça dans l'*Origine de tous les cultes*, par Dupuis, un bien bon livre, que j'ai acheté trois francs à Toulouse lors de mon dernier voyage. Je vous le prêterai, Monsieur Doumerc, je vous le prêterai... Vous ne voulez pas. Eh bien! soit, je garderai mon livre. Ces prêtres sont étonnants, ils ne veulent rien lire, rien, rien, rien que leur sacré bréviaire.

— Mais enfin, mon cher Monsieur, dit l'abbé, pourriez-vous me dire d'où vous vient cette belle haine pour notre sainte religion?

— D'où elle me vient, d'où elle me vient? s'exclama M. Arnoussac; mais de ma raison, des légères études que j'ai pu faire dans mes

loisirs et puis et puis ce sont mes deux cousines qui m'ont dégoûté de l'Eglise, des curés et de toute la *patafiole*.

— J'avoue ne plus vous comprendre. Vos cousines sont des modèles de vertu chrétienne. Elle poussent même très loin, peut-être trop loin le dévouement à l'Eglise.

— Et Dieu me damne! c'est pour cela qu'elles m'ont exaspéré, ces deux vieilles folles. N'ai-je pas été obligé de les mettre à la porte de chez moi. Elles ont dû vous raconter la chose à leur façon. Voici toute la vérité. Je suis affligé d'un asthme. Ces maladies-là peuvent tomber sur tout le monde, même sur vous, Monsieur le curé. Dès que mes deux toquées ont su que j'étais malade, elles sont venues me conter un tas de sornettes, me parler du bon Dieu, de la confession, de la résurrection des âmes. Elles me croyaient déjà mort. Il y a dix ans de cela et vous voyez que je me porte encore assez bien. A la fin, elles m'ont tellement énervé, tellement agacé que je leur ai défendu de revenir. Et je ne les ai pas revues, allez; quand je dis quelque chose, moi, c'est dit. Eh bien! voyez-vous, curé, il n'en a pas fallu davantage pour me faire prendre la religion en grippe.

— Vous n'oseriez certainement pas vous exprimer ainsi devant vos métayers ?

— Oh! ça, c'est différent. Je ne dis jamais que du bien de la religion et des prêtres quand mes paysans peuvent m'entendre. Il faut qu'ils croient, eux, entendez-vous, sans cela où irions-nous? Bien plus, il taut qu'ils pratiquent. Quand ils sont occupés à la messe et aux vêpres, ils n'ont pas le temps de faire du mal aux propriétaires et de convoiter nos biens. Vous êtes un frein pour ces hommes-là et c'est pourquoi je suis encore un peu votre ami, curé.

— Votre amitié ne va que jusque-là, dit ironiquement l'abbé Doumerc, je vous en remercie.

— Vous savez bien que j'exagère, continua Arnoussac dépité d'avoir bêtement mis à nu son égoïsme trivialement bas; oui, j'exagère. Encore un peu de chartreuse, s'il vous plaît. Elle est très bonne, votre chartreuse.

— Serait-ce aussi à cause de cette liqueur fabriquée par les moines que vous aimez un peu le curé de Castelpezet? S'il en est ainsi, venez en boire tous les jours.

— Nom de Dieu! vous êtes mordant, curé. Votre liqueur est bonne, c'est vrai. Mais vous valez encore mieux qu'elle. Je vous aime bien parce que vous n'êtes pas un curé comme les autres. Vous ne maudissez personne. Vous êtes bien tranquille. Vous ne dites pas de mal des autorités. Vous fichez la paix à tout le monde.

Et cependant, diable de curé que vous êtes, vous savez très bien ce qui se passe chez chacun. Ma servante me quitte ou plutôt non, je chasse ma servante et vous m'en offrez tout de suite une autre.

— Mon Dieu ! répondit le prêtre, je n'ai pas besoin de faire la police pour savoir et pour connaître les menus détails de la vie rurale. Mes paroissiens ont la langue trop bien pendue. C'est leur grand défaut. Et ils m'apprennent, malgré moi, beaucoup de choses que je devrais ignorer.

— Vous aurait-on dit pourquoi Marguerite m'a quitté ou, pour mieux m'exprimer, quels motifs m'ont engagé à me défaire d'elle ? demanda Arnoussac en fixant avec une sorte d'anxiété ses yeux sur ceux de l'abbé. Et, sans donner à celui-ci le temps de répondre, il continua : Figurez-vous, mon cher, que cette gamine-là courait. Elle aime les garçons, j'en suis sûr. Est-ce que je ne l'ai pas surprise embrassant le petit Jeannel ? C'était intolérable, vous comprenez.

— Jeannel ! mais c'est un enfant, reprit le curé. C'est à peine s'il a quatorze ans.

— A quatorze ans, il y a des enfants qui sont des hommes. Enfin, Marguerite est partie. Bon voyage ! Comment se nomme sa remplaçante ?

— Annil. C'est une orpheline, sa mère est morte la semaine dernière écrasée sous une charrette de foin.

— Attendez ! Cette Annil n'est-elle pas une petite brune qui a de grands yeux noirs, une jeune lessiveuse, je crois? Sa mère était *estachante*, la Marion, n'est-ce pas? une belle femme qui avait fait la gueuse avec les métayers de telle sorte qu'on ne sait pas bien quel est le père de la petite.

— Malheureusement Annil est une enfant naturelle. Mais je la crois très douce, très bonne, très attachée aux gens qui savent se faire aimer d'elle. Elle vous servira, j'en suis persuadé, avec une grande fidélité.

— Eh! c'est ce que je demande, moi. Je ne suis pas difficile : un vieux garçon tout seul s'accommode de peu. Faites-moi venir cette gamine.

— Elle est ici, dit le curé. Elle vous attendait.

Le prêtre alla chercher Annil qui causait dans la cuisine du presbytère avec la vieille servante de M. Doumerc. Pendant ce temps, Arnoussac resté seul dans la salle à manger examinait en levant les épaules les gravures suspendues aux murs. C'étaient des sujets religieux : un Calvaire où le Christ expirait entre

les deux larrons, une lithographie méchante copie de la Vierge à la Chaise, un Saint-Jean-Baptiste maigre, décharné, hideux, couvert d'une peau de lion qui le faisait ressembler à une sorte d'hercule affreusement enlaidi.

D'une armoire entr'ouverte, s'exhalait l'odeur de linge fraîchement lessivé et parfumé de racines d'iris. Une grosse horloge enfermée dans une gaîne battait un tictac monotone et grave cependant que, sur l'appui de la fenêtre, une chatte maigre qui venait de se réveiller bâillait en montrant ses dents blanches et pointues. Dehors, le soleil printanier commençait à chauffer dur. Un merle sifflait au loin, dans les bois.

Annil entra suivie du curé. Elle parut fort intimidée à Arnoussac. De fait elle avait rougi et elle s'était montrée très embarrassée dès qu'elle eut aperçu ce petit vieux grassouillet et bedonnant vêtu de coutil gris. La pauvre enfant n'avait pu supporter le regard de son nouveau maître dont les yeux noirs avaient eu un éclair de joie voluptueuse en apercevant l'orpheline. Décidément M. Arnoussac lui déplaisait avec ses favoris courts, sa face sensuelle et rougeaude coupée par un grand nez, ses lèvres charnues et épaisses, son double menton et ses grosses mains aux doigts desquelles luisait l'or de trois bagues

massives. Elle éprouvait une répulsion instinctive pour ce personnage qui suait la satisfaction et le contentement de soi-même. Et puis elle se souvint : elle l'avait vu passer, un matin, près de la fontaine du Bois-Touffu où elle lavait en compagnie des commères. Elle se rappelait très bien maintenant : c'était une semaine environ avant la mort de Marion. Pendant qu'elle trempait dans l'eau un drap de grosse toile, une lessiveuse, sa voisine, avait envoyé un bonjour à un passant et toutes les autres avaient repris en chœur le même salut. Le passant avait à peine levé son chapeau, à peine desserré les dents pour répondre aux journalières. Quand il fut un peu loin, les langues marchèrent et Annil avait alors entendu un tas de choses malpropres. Elle se les répétait presque mot à mot maintenant. « Cet Arnoussac n'avait » pas besoin de faire le fier ; oh ! non. On savait » bien ce qu'il était et ce qu'il valait : il ne pou- » vait jamais garder une servante plus de deux » ou trois années. On n'ose pas raconter com- » ment il se conduit avec elles quand on est » mère de famille et honnête femme. Enfin suffit » qu'il les obligeait toutes à faire un drôle de » métier. On n'avait qu'à en demander des nou- » velles à la Marcelline. En voilà une qui en » contait sur les cochonneries de ce vieux-là. »

Pendant qu'Annil se remémorait toute cette bordée de commérages, Arnoussac s'était approché d'elle et lui donnait de petites tapes sur la joue. Puis il dit, prenant un ton protecteur et paternel en même temps :

— Alors, c'est convenu, petite, tu entres à mon service à partir d'aujourd'hui. Nous nous entendrons très bien tous les deux. Mais, tu sais, je te préviens, je ne veux pas que tu causes aux garçons, autrement...

— M. Arnoussac, fit l'abbé Doumerc avec un accent de reproche, vous parlez à une enfant.

Le petit vieux se mit à rire, puis il s'écria :

— Une enfant, une enfant, vous êtes superbe, mon pauvre curé, avec ça qu'il y a des enfants aujourd'hui. Je vous dis, moi, que les mœurs sont pires que jamais. Je connais la vie, allez, et je vous assure qu'elle n'est pas belle. Vous me comprenez, pas vrai, sacré idéaliste de curé que vous êtes, docteur Tant-Mieux des âmes. Dites donc, mon cher, elle est joliment maigre votre protégée, sera-t-elle assez forte pour faire mon ménage, ma cuisine et toute la *patafiole ?* Allons, réponds, toi, petite, seras-tu assez forte ? Es-tu contente de venir chez moi ?

— Oui, monsieur, bégaya Annil.

Et qu'aurait-elle pu répondre d'autre ? N'était-ce pas le curé, son seul ami, son seul protecteur

qui la plaçait chez Arnoussac ? L'abbé Doumerc savait bien ce qu'il faisait et elle n'avait pas de comptes à demander à ce prêtre qui l'avait toujours protégée, qui n'avait jamais cessé de lui faire du bien. Cependant Arnoussac bavardait toujours.

— Eh bien ! puisque tu veux venir, tant mieux pour toi, après tout. C'est du bon air qu'on respire à Bordeclose. Tu sais bien, Bordeclose, le vieux manoir perché là-haut, au milieu des bois, entre Fargissou et Castelpezet, c'est là que je demeure, moi. Demain, Constans, mon métayer, viendra te prendre ici, chez notre ami le curé. Apprête tes hardes, tes robes, tes bonnets, tes coiffes et toute la patafiole. Au revoir, petite, au revoir, curé. A propos, mon cher, voulez-vous que je vous envoie l'*Origine de tous les cultes* par Dupuis ? Constans vous l'apportera demain ; mais vous aurez bien soin de ce volume, n'est-ce pas ? Il m'a bel et bien coûté trois livres dix sous, lors de mon dernier voyage à Toulouse.

— Non, je vous remercie, dit le curé. Ne m'envoyez pas ce livre. Je ne suis pas soigneux et puis je ne l'ouvrirais même pas.

Et il raccompagna M. Arnoussac jusqu'à la porte du presbytère.

Le petit vieux s'en alla grommelant :

— Ces bougres de prêtres, ils ne veulent rien

lire, rien, rien, rien que leur sacré bréviaire. Tous les mêmes au fond, tous.

Annil était demeurée pensive dans la salle à manger. Le curé vint l'y rejoindre.

— Eh bien! lui dit-il, te voilà placée. M. Arnoussac est un vieux garçon légèrement original. Mais laisse-lui ses manies, ne le contrarie pas et tu pourras rester longtemps chez lui, t'amasser quelques sous afin d'éviter la misère. Tu me promets, n'est-ce pas? de faire tout ce qu'il te commandera, *tout*, entends-tu bien?

— Je vous le promets, Monsieur le curé, dit Annil encore émue par l'inconnu du lendemain, par les incertitudes de sa nouvelle position.

Elle eut, un instant, l'idée de raconter à M. Doumerc les commérages des lessiveuses, elle eut envie de demander au prêtre si tous ces potins étaient vrais. Mais elle n'osa pas, elle eut peur d'être prise elle-même pour une de ces mauvaises langues que l'Eglise réprouve. D'ailleurs, c'était plus fort qu'elle. Elle avait cru comprendre le sens des paroles qu'elle avait entendues. Mais elle n'aurait pas su les répéter sans se troubler. Un sentiment de pudeur dont elle ne pouvait bien se rendre compte la retenait. Et puis, encore une fois, si ce que ces femmes avaient dit était vrai, le curé l'aurait connu le premier sans doute et il n'aurait pas voulu la

confier à un malhonnète homme. Alors un revirement se fit en elle. Certainement M. Arnoussac avait été calomnié par les lessiveuses, de méchantes femmes, après tout, des mégères qui passent leur temps à discréditer le prochain. Si elle avait supposé qu'il était l'ami du curé, comme elle l'aurait défendu alors contre toutes ces femmes, comme elle aurait protesté au risque de se faire injurier et même battre. Elle s'en voulait maintenant de n'avoir pas eu ce courage, mais enfin, elle ne savait pas alors. Un peu plus, elle allait croire qu'elle aussi avait sali le bon M. Arnoussac. Elle était si prompte à tout exagérer! Comme elle se promettait maintenant d'aimer son maître, de l'entourer de soins, de lui être dévouée. Elle avait donc quelqu'un à qui elle pourrait s'attacher et elle remerciait le bon Dieu qui, après lui avoir enlevé sa mère, n'avait pas voulu la laisser seule et la désoler tout à fait. Elle retourna chez elle, toute rassérénée. Le logis où Marion s'était endormie du grand sommeil quelques jours auparavant parut moins triste et moins désolé à Annil. Elle reposa dans la confiance de sa candeur et de sa naïveté.

Le lendemain matin, de très bonne heure, elle était sur pieds. Elle rassembla très vite tous ses vêtements, les empila en désordre dans un vieux coffre poussiéreux qu'elle avait enlevé des om-

bres du galetas et elle se tint prête. Elle abandonna avec une insouciance enfantine la chambre où elle était née et où elle avait vécu sa première jeunesse. Elle trouvait le changement si bon, si doux qu'elle avait hâte maintenant de se lancer dans l'inconnu. Elle se promit du reste de revenir au premier jour, de disposer des meubles que lui avait laissés Marion suivant ce que le curé lui conseillerait d'en faire. Puis elle alla dire au revoir aux métayers qui sous-louaient le logement à sa mère. Longtemps elle avait gardé leurs bestiaux : c'était alors l'époque où elle s'était éprise d'une si forte passion pour la couleuvre si impitoyablement sacrifiée par Marion. Aujourd'hui elle ne songeait presque plus au pauvre animal. Les métayers furent assez froids pour elle; la femme eut une moue dédaigneuse quand Annil annonça qu'elle était engagée comme servante chez M. Arnoussac, le propriétaire de Bordeclose. Ils lui demandèrent qui paierait maintenant le loyer du logement de la Marion. Elle leur répondit qu'elle s'en chargeait jusqu'à nouvel ordre. Le métayer et son fils lui offrirent alors de porter son coffre jusqu'au presbytère où Constans devait venir la quérir. Elle accepta. Trois heures après, elle était à Bordeclose.

C'était une de ces tout anciennes maisons de

campagne du Midi, vieille bastide qui tombait peu à peu en ruines et dont les quatre murs solides tenaient seuls tête au temps. Flanqué de deux tours à pigeonniers, Bordeclose était envahi par un peuple de rats audacieux. Ces rongeurs avaient commencé par s'emparer du grenier où ils laissaient la trace de leurs pattes sur les blés en pile, puis ils étaient descendus au premier étage et du premier ils étaient arrivés au rez-de-chaussée. Au lieu de restaurer sa maison des combles au toit, Arnoussac avait fait des réparations insuffisantes qu'il jugeait indispensables. Jamais il n'avait voulu changer la disposition de la cuisine, dont l'âtre envoyait des nuages de fumée dans tout le logis quand le vent d'autan *buffait*. En revanche, il avait fait ajouter aux communs des porchères suffisamment aérées. Ses cochons étaient mieux logés que lui. Il le disait bien haut. Il est vrai que les cochons se vendent et que, si Arnoussac avait essayé de se mettre en adjudication à l'une des foires du pays, les maquignons n'auraient pas donné trois pistoles de sa personne. Ce propriétaire âpre au gain, mi-paysan, mi-monsieur, dur aux pauvres, obséquieux et plat devant les riches aurait nourri ses poux si les poux étaient une marchandise. Avec cela, il était vaniteux en diable. Il mettait sa gloire à manger au milieu de sa ser-

vante et de son domestique dans de la vaisselle plate, tandis que les deux autres pelaient un oignon avec un eustache de Nontron. Il avait une salle à manger où il ne dînait ni ne déjeunait, mais dont le mobilier aurait fait pâlir d'envie les plus raffinés artistes. Quarante personnes auraient pu être à l'aise au milieu de l'immense table en poirier massif. Le dressoir aux fines colonnettes était un bijou de sculpture Renaissance. Des vieilles faïences de Marseille s'y pavanaient dans l'orgueil de leurs couleurs franches. Puis c'étaient des chaises sculptées droites et polies par le temps, contemporaines de Henri II. Arnoussac avait eu la rage des ventes publiques de campagne. Il s'était meublé en les suivant. Mais il avait acheté à droite et à gauche sans goût et sans discernement, faisant une très bonne affaire ici et s'enfonçant là comme un véritable gobe-mouches. Il y paraissait quand on entrait dans ce qu'il appelait pompeusement son salon. C'était une grande pièce carrée, basse, où le jour arrivait par deux fenêtres grillées comme des guichets de prison cellulaire. Les murs étaient couverts de boiseries peintes en rose tendre constellé de chiures de mouches. Arnoussac avait meublé son salon pendant la débâcle de 1848. Un de ses voisins qui craignait *la Sociale* s'était hâté de lui vendre une assez

grande propriété dont la maison domaniale avait été construite et garnie sous la Restauration. Arnoussac y gagna son mobilier de salon et quelques billets de mille, car il eut l'art de revendre son acquisition fort cher à l'un des partisans de l'Empire renaissant. Cette bonne affaire l'enthousiasmait. Il en parlait volontiers et il adorait les meubles qui la lui rappelaient. Il s'extasiait devant la pendule en bronze doré où une Espagnole fabriquée à Paris, rue des Marais Saint-Martin, jouait de la guitare. Il trouvait superbe le velours d'Utrecht jaune qui couvrait ses fauteuils bedonnant comme S. M. Louis XVIII. Sans compter qu'il y avait des gravures dans cette pièce chère à Arnoussac : il racontait volontiers qu'il avait acheté à un encan un *Homère* et son pendant *Bélisaire* et il vous montrait radieusement ces deux aveugles pendus au mur. Il récitait après cela un passage de l'*Iliade* traduite par Bitaubé et il ne manquait pas de faire l'éloge du ridicule roman de Marmontel. En 1874, Arnoussac avait encore les goûts de 1824.

Cuisine, salle à manger et salon étaient placés à l'enfilade au rez-de-chaussée de Bordeclose. Quand on quittait la dernière de ces pièces, un escalier en limaçon conduisait au premier étage. Là se trouvaient les chambres, trois

grandes pièces longues, froides, carrelées, toujours hermétiquement closes avec des volets de bois plein. Le papier de la tenture, un papier rococo, y pendait en loques lamentables. Ces trois pièces avaient de grands lits à bateaux où le corps se plongeait et se perdait dans la douceur moite du matelas de plumes. Dans l'une de ces chambres, une merveilleuse commode Louis XIV, ventrue comme M. Jourdain, était ornée de cuivres délicatement ciselés, de poignées à têtes de dauphins que le vert-de-gris mordait. Dans l'autre, une chaise longue de l'Empire couverte de drap jaune galonné de blanc avait pour housse une vieille tapisserie des Gobelins rongée par les mites, mais où l'on distinguait encore les toilettes passées de belles dames telles que les peignit Watteau. Sur une table ouvragée sans goût par un menuisier contemporain de Louis-Philippe, une cuvette de vieux Nevers contenait un pot à l'eau en terre de pipe. Tout ce mobilier du premier étage était disproportionné. Il révélait le manque de goût d'Arnoussac. Sa chambre, la seconde des trois, communiquait directement aux deux autres. Il ne l'avait pas plus ornée. Elle contenait cependant un énorme secrétaire dont la serrurerie et les recoins mystérieux enchantaient le propriétaire de Bordeclose. Puis, au-dessus de la ruelle

du lit, il y avait un trophée de fusils damasquinés, une panoplie de poignards, de yatagans et de coutelas. Bordeclose était isolé, perdu au milieu des bois. Arnoussac avait une sainte terreur des vagabonds et il prenait ses précautions contre eux.

Sur les côtés de la maison s'étendaient les greniers à récoltes, les porchères et les poulaillers, le fournil, les celliers, les remises et les écuries. Derrière, un jardin plein de roses trémières abâtardies, de figuiers rôtis par un implacable soleil et d'herbes folles qui poussaient en pleine fantaisie, était habité par les loirs qui, dans les nuits d'été, sifflaient comme un ressort qu'on détend.

Plus bas, à deux portées de fusil, une métairie, la *borde* principale du domaine, laissait apercevoir son toit aux briques rouges et noirâtres.

Annil arriva à Bordeclose au tomber de la nuit. Le soleil couchant jetait des nappes d'or fauve sur les feuilles des bois. Le lourd tombereau qui l'amenait, grinçait dans les ornières où miroitaient des flaques d'eau, épaves du dernier orage. Il y avait dans l'air le parfum et la sérénité des soirs de la belle saison. Sa venue fut saluée par les cris rauques des paons bleus couchés dans les arbres et par les glapissements des pintades, leurs voisines. Arnoussac attendait l'enfant devant le portail de la maison. Le petit

homme, droit comme un I, roide, rasé de frais, serré dans son veston de propriétaire aisé, tenait à la main un trousseau de clefs.

— Enfin, enfin! clama-t-il d'une voix aigre, tu arrives, Constans. Mille dieux ! il était temps.

— Et pourtant, Monsieur, je ne me suis pas amusé en route. Demandez plutôt à la petite.

— Allons, bavard! pas tant d'explications. Demande à Jean de t'aider à dévaler le bagage d'Annil. Et toi, viens ici, gamine!

L'enfant sauta à terre et suivit Arnoussac dont les clefs bruissaient. Il la conduisit partout, lui montra les porchères, lui présenta les cochons dont elle devait désormais avoir soin et qui firent entendre des grognements peu satisfaits. Il l'amena devant les volières qu'il lui recommanda de cadenasser tous les soirs après que la volaille serait couchée. Il lui défendit formellement d'entrer à l'écurie où couchait Jean Rivals, le valet. C'était, suivant lui, Arnoussac, un vieux drôle dont on devait se méfier et qu'il fallait laisser vivre avec les juments, l'approche des cotillons le faisant déraisonner. Puis, Annil suivit son maître à la cuisine et à l'office. Il compta devant elle les pots de salé d'oie, les vases en grès plein de miel blanc, les bocaux de conserves. Toutes les se-

maines, elle devait luî rendre compte de leur emploi. En même temps, il lui détaillait complaisamment les mets qu'il préférait. Il n'était pas difficile, non. Mais enfin, à la campagne, comme ailleurs, *il faut ce qu'il faut*. Il n'aimait pas un tas de patafioles sucrées, bonnes pour les petites maîtresses. Cependant, il faudrait qu'Annil sût faire cuire le jambon au sucre, la poule farcie, la sanguette de volaille, les œufs au gésier et au foie, le lapin de garenne à la sauce forte, sans oublier ni l'*alicot* de dindon, ni, quand la saison le permettait, le *milla* en bouillie et le milla frit. Par exemple, il y avait quelque chose qu'il ne pouvait sentir ; c'était plus fort que lui, mais positivement, ça le rendait malade : son estomac ne pouvait digérer le *touril*. Cette soupe à l'oignon et aux œufs durs lui revenait comme un remords. Il y a des gens qui se gavent de cette cochonnerie-là ; il faut avouer qu'ils ne sont pas difficiles, mais on ne devait pas même en parler à Jérôme Arnoussac.

Toutes les semaines, Annil devait balayer la salle à manger et le salon. Sans doute, ce n'était pas bien difficile. Mais encore devait-elle bien prendre garde de ne rien *couper* (casser). Autrement, il lui retiendrait sur ses gages l'objet endommagé. Enfin, il la conduisit dans les trois chambres à coucher. La première restait tou-

jours vide. C'était la chambre d'amis: la preuve, c'est que Garridou y avait couché en 1856, avant d'être fâché avec Arnoussac. Un brave garçon, ce Garridou, au moins, mais une rude mauvaise tête! Ce n'est pas la faute du propriétaire de Bordeclose si Garridou a la cervelle mal équilibrée; mais c'est dommage. Autrefois, on vivait comme de bons camarades. Garridou, avocat à Villefranche, venait passer ses vacances à Bordeclose. Il chassait, buvait, mangeait. On ne lui demandait rien, rien, rien, pas un fétu de paille; bien mieux! on lui blanchissait son linge. C'était l'enfant de la maison et, tout à coup, il s'est fâché, à propos d'une sacrée putain de servante qui ne valait pas les quatre fers d'un chien. Un bon garçon, ce Garridou, mais un rude couillon aussi!

Arnoussac racontait tout cela à Annil qui n'y comprenait pas grand'chose. La pauvre enfant examinait curieusement tout ce qui l'entourait. Elle trouvait l'ameublement très beau, mais un peu sombre. Elle se rappelait avoir vu quelque chose de mieux chez sa marraine, une fermière de Fargissou, qui possédait de beaux vases peints avec des couleurs voyantes et une horloge à gaîne dont le balancier était orné de pensées tricolores. Elle fut bien plus émerve[illegible] quand Arnoussac la conduisit dans la seco[illegible] bre.

Le lourd secrétaire carré, massif et bête avec sa serrure énorme l'intrigua. Jamais elle n'avait vu un tel meuble. Elle se demandait à quoi il pouvait bien servir et l'examinait avec obstination. Arnoussac surprit ces regards.

« Ce meuble-là, c'était le secrétaire. Il n'y fallait pas toucher. Il y avait dans cette masse de bois des pistolets tout prêts à étendre mort celui ou celle qui voudrait en pénétrer les mystères. »

Et en prononçant ces paroles, il roulait des yeux gros comme des boules de loto, jouait à l'ogre et tâchait de semer l'épouvante dans l'esprit de la petite fille. Il redoutait presque qu'elle ne le crut pas et qu'elle comprit qu'il cachait dans son sécretaire ses louis d'or et ses titres de propriété et de rente. Mais Annil, naïve, impressionnée et confiante, détourna instantanément les yeux du meuble qui lui sembla ensorcelé.

Il l'amena ensuite devant le lit, lui montra les panoplies accrochées au fond de la ruelle, fit le brave, l'assura qu'avec lui elle n'aurait jamais à redouter les voleurs ou les maltôtiers. L'enfant ne s'expliqua pas très bien pourquoi cet homme seul avait besoin d'un tel arsenal pour se défendre. Elle crut comprendre qu'on lui voulait là du mal, qu'il avait beaucoup d'en-

nemis. Elle se rappela les vilains propos des lessiveuses. Plus que jamais elle se promit d'aimer son maître qu'elle jugea très malheureux.

Il l'introduisit enfin dans la dernière chambre. Moins éclairée et plus petite que les deux autres, cette pièce était aussi plus pauvrement meublée. Le lit en noyer était entouré de rideaux en cotonnade à rayures roses et blanches. Une natte servait de descente de lit. Au mur saignait un crucifix colorié en face duquel Bonaparte, premier consul, étalait sa face creuse, gravée par un artiste de dix-huitième ordre. Çà et là des chaises dont la paille s'effritait; puis, des menus objets groupés sans ordre sur le velours sale et fané qui recouvrait une table de marqueterie italienne.

C'était là qu'Annil devait coucher. Sans doute, elle n'aurait rien de mieux chez M. le marquis du Clos-Cantal et chez M. le comte de Lespérouse. Du reste, il n'y avait pas, dans toute la contrée, une maison où les servantes fussent aussi bien traitées qu'à Bordeclose. Arnoussac était toujours debout le premier. Il savait bien que les jeunes filles ont le sommeil dur. Mais il réveillerait Annil tous les matins, au lever du soleil. En somme, elle n'aurait pas à se plaindre. Chez lui, sans doute, il fallait beaucoup travailler, mais on y était à l'aise.

Ainsi, c'était bien entendu. Elle devrait soigner la volaille et les porcs, cuisiner et faire les chambres. En revanche, elle serait nourrie, couchée, chauffée, éclairée, et il lui donnerait dix-huit francs tous les trois mois. Annil accepta ces conditions sans les discuter, se souvenant au contraire que l'abbé Doumerc lui avait dit de faire tout ce que son maître exigerait d'elle et regardant Arnoussac comme une Providence.

Une heure après, elle servait son nouveau maître à table. Arnoussac déjeunait, dînait et soupait dans la cuisine. On lui dressait un couvert à part sur un grand guéridon. Annil lui porta sa soupe dans une écuelle d'argent aux armes des comtes de Lespérouse dont le grand-oncle d'Arnoussac avait acheté la vaisselle plate en 1793. Pendant qu'Annil apportait les plats sur la table, Arnoussac interrogeait Jean Rivals sur l'emploi de la journée qui venait de s'écouler et sur le travail du lendemain.

Ce domestique était un grand vieillard voûté, portant la tête basse, inclinée vers la terre qu'il avait travaillée toute sa vie et dont il avait l'odeur et la couleur. De petits favoris roussâtres et blancs buissonnaient au coin de ses joues, ses yeux gris, étroits et chassieux larmoyaient toujours; il avait une énorme loupe au-dessus de la tempe gauche, son nez droit aux

narines minces était rendu énorme par les deux rides de ses joues qui l'accentuaient et le faisaient paraître disproportionné.

Et avec tout cela, ce vieux avait une bouche de statue grecque, des lèvres charmantes qui s'entr'ouvraient pour laisser voir un râtelier superbe, blanc et nacré. Il portait un vieux gilet de velours noir qui usé, sali, rougi par la pluie et l'autan, avait pris des tons de ventre de taupe. Jamais il n'avait pu se résoudre à le boutonner. Aussi sa chemise de grosse toile, également entr'ouverte, laissait-elle apercevoir des touffes de poils d'un blanc sale qui avaient poussé drus sur la poitrine de ce vieux mâle. Une bretelle unique qui partait du derrière de la hanche droite pour retomber sur le devant de la hanche gauche, tenait mal en équilibre le pantalon trop large dans lequel se perdait le petit fessier de Rivals. Ce pantalon n'était plus qu'une suite de chiffons blancs, gris et bleus, rajustés à la suite les uns des autres par le pauvre bougre. Rivals était l'homme de confiance de M. Arnoussac, devant lequel il se tenait bouche béante et le bonnet à la main.

Le propriétaire de Bordeclose écoutait son valet avec distraction, tout préoccupé d'Annil à laquelle il donnait des ordres fréquents. La petite était toute maladroite. Jamais elle n'avait

servi un repas, si simple qu'il fût. Elle perdait un peu la tête, apportant un plat avant l'autre et ne comprenant pas encore que tel mets devait se manger avant ou après tel autre. Arnoussac la dirigeait. Il avait pris un ton bon enfant et protecteur à la fois en parlant à sa nouvelle bonne. Parfois il s'interrompait pour écouter Rivals et pour lui répliquer. Ils n'étaient jamais d'accord. Quand Rivals disait blanc, Arnoussac répondait noir. A la fin, celui-ci cédait. Le vieux valet était têtu comme une mule pyrénéenne. Il avait l'art de paraître abandonner une idée ; mais il la reprenait quelques minutes après sous une autre forme et il la faisait avaler à Arnoussac. Du reste, il y avait de fort bonnes raisons pour que Rivals prît toujours le dessus. Ce bonhomme connaissait à fond l'agriculture routinière du pays. Il était l'oracle et le conseiller de tous les métayers des environs. Arnoussac savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ce point. Il contrecarrait Rivals pour lui faire sentir sa domination de capitaliste. Il était d'avis qu'on doit toujours rappeler aux pauvres diables qu'ils ont beaucoup à faire et très peu à dire. Sans cela, où irait-on, mon Dieu?

Avec Annil, pendant sept ou huit semaines, il se montra tout autre. Il fut paternel, la reprit peu ou point, la laissa se dresser, s'acclimater,

se faire aux habitudes de la maison, se familiariser avec tous les êtres. Une seule chose l'inquiétait : il ne voulait pas que cette gamine parlât aux hommes, qu'elle allât trop près de la métairie où il y avait, disait-il, des grands drôles de dix-huit et vingt ans qui ne valaient pas la corde pour les pendre. Il s'était fait tout doux avec Annil; pourtant, un jour, il fut pris d'une belle rage parce qu'il la vit parler avec Jeannel, le petit sacristain de l'abbé Doumerc.

Il chassa cet enfant, lui jeta même entre les jambes un bâton de coudrier. Il jura beaucoup, affirmant que « ce merdeux de quatorze ans » avait toutes les audaces, qu'il avait couché » avec la servante que remplaçait Annil. Du » reste, toutes les femmes étaient des putains. » Il n'y en avait pas une qui eût son pucelage à » trente lieues à la ronde. Il fallait bougrement » surveiller ces fameux torchons, mille dieux! » Annil pleurait. Il se radoucit, se fit humble, presque plat et finit par lui demander pourquoi elle parlait à ce polisson de sacristain. Très franchement, à travers ses larmes, elle lui répondit qu'elle avait prié le gamin de dire à l'abbé Doumerc qu'elle se trouvait fort heureuse à Bordeclose et qu'elle remerciait bien M. le curé de l'y avoir placée.

De fait, l'innocente travaillait beaucoup, c'est

vrai ; mais elle était très contente de sa nouvelle position. Elle s'était fait des amies de tous les êtres de la basse-cour. Les poules noires, les coqs aux crêtes sanguines, les vieilles couveuses qui traînent dans la boue un derrière tout empenné, les chapons élégants et fins d'allures la suivaient dès qu'elle apparaissait. Elle se croyait adorée de ces animaux gourmands, désormais habitués à recevoir d'elle leur provende quotidienne. Un gros dindon borgne qui faisait continuellement la roue au soleil en étalant sur son duvet bleu-noir un jabot congestionné lui mangeait dans la main. Elle adorait ça. Puis c'étaient les pintades qui accouraient vers elle de toute la vitesse de leurs petites pattes roses. La femelle suivait le mâle lequel poussait un cri de contrevent qui grince. Annil aimait beaucoup ces volatiles bossus aux allures de bas-bleu poitrinaire et contrefait. Il y avait des pintades argentées, des grises et des blanches tout également méchantes, gueulardes et piailleuses. Annil passait sur tous leurs travers. Elle les trouvait si distinguées, si comme il faut qu'elle leur donnait les plus jolis noms qu'ait inventés la langue d'oc. Les cochons, qui s'étaient d'abord montrés peu polis avec elle, devinrent charmants au bout de deux ou trois jours. Il y en avait un surtout qui fit preuve d'une tendresse

exquise. C'était un porc mi-noir, mi-blanc, au groin rose, avec de petits yeux fûtés, très bon enfant, aimant les caresses et faisant entendre de petits cris heureux toutes les fois qu'Annil lui tapait sur le cuir. Quand elle les menait aux champs, derrière la maison, quand ils allaient sous sa conduite chercher des glands dans les bois, le porc aimable s'approchait d'Annil assise qui lui égrenait du millet dans le fond de son tablier. Le goinfre mangeait, mangeait, puis se gavait avec délices des relents de la chair jeune qui s'exhalaient à travers la chemise de grosse toile et les jupons de cotonnade. Un jour même, il fourra son museau froid de bête sale sur les chairs nues de l'enfant qui poussa un grand cri, faillit s'évanouir et tint depuis lors en respect le pauvre porc dont la petite queue en tire-bouchon eut désormais des attitudes molles.

Au logis, dans la cuisine, Annil était devenue la providence des chats. Il y avait toujours là sept ou huit de ces félins qui dormaient paresseusement allongés près des cendres. D'autres fois, ils s'éveillaient en faisant le gros dos, ouvraient leur gueule rose où l'on voyait leur langue râpeuse se recroqueviller comme une fleur délicate. Puis, assis sur le derrière, la queue repliée sur les pattes de devant, ils fixaient leurs yeux d'émeraude sur le rubis de

quelque charbon qui se consumait. Sauvages pour tout le monde, ils s'étaient apprivoisés pour Annil. Ils venaient frotter leur fourrure contre ses jambes nues, lui sautaient sur les genoux et ronronnaient les yeux fermés, perdus dans leur extase d'animaux voluptueux. S'il arrivait qu'elle les caressât, ils se laissaient passer la main sur le dos, dressaient les oreilles, allongeaient leur petite tête rusée; puis, énervés tout à coup, ils se tournaient, laissaient voir leur ventre tandis que leur quatre pattes gigottaient. Ils mangeaient avec elle, lui volant tout effrontément dans son assiette, ne lui laissant que le pain. Très heureuse, elle riait, leur livrait la viande, se contentait d'arracher un des oignons de la grappe pendue à l'une des poutres de la cuisine et le mangeait avec du sel. Arnoussac la laissait faire. Il ne trouvait pas mauvais qu'elle aimât les animaux. Il comptait bien en effet que l'affection qu'elle leur portait la forçait à en prendre soin. Il l'avait surnommée *la mère des bêtes*.

Le plus grand désir qu'eut Annil c'était d'approcher des bœufs. Elle aurait voulu passer la main sur leur fanon qui lui semblait mol et délicat. Leurs yeux bons et graves la fascinaient. Elle avait la nostalgie des étables. Autrefois, quand elle était chez sa mère et qu'elle gardait le bétail des mé-

tayers, elle n'aurait jamais cru qu'on pût autant aimer les bœufs. Aujourd'hui c'était bien différent. Le désir même qu'elle avait de vivre au milieu d'eux, dans leur compagnie, faisait renaître en elle mille souvenirs déjà lointains. C'était en gardant les vaches rousses qu'elle s'était prise d'affection pour la couleuvre tuée par sa mère. Les ruminants avaient été les premiers compagnons de ses joies, de ses peines et de ses travaux. Maintenant il lui était interdit de les approcher. Arnoussac ne voulait absolument pas qu'elle allât à la métairie où se trouvait l'étable. Vingt fois il l'avait chapitrée au sujet des jeunes paysans de cette chaumière. Il les lui avait représentés comme des démons malfaisants. Elle en rêvait la nuit, avec des peurs bleues. Les récits et les jérémiades d'Arnoussac avaient donné à la pauvre enfant des cauchemars épouvantables. Malgré tout, elle voulait revoir les bœufs. Cette idée obstinée lui mordait sans cesse la cervelle et la poursuivait partout. Elle en serait devenue malade à la longue, si elle n'avait pris un beau jour son courage à deux mains.

Il était environ une heure de l'après-dînée. Un soleil impitoyable plaquait ses rayons sur les côteaux où rôtissaient les vignes. Les bois qui entouraient Bordeclose étaient eux-mêmes pleins de la lourdeur estivale. Très loin, à

quatre ou cinq kilomètres, les métayers récoltaient des pommes de terre dans un champ sec et pelé comme un chien galeux. C'était le moment où Arnoussac faisait sa sieste, couché, le ventre en l'air et la bouche ouverte, sur la chaise longue de sa chambre. Pas un souffle d'air et personne aux alentours.

Sûre de n'être pas vue, Annil se glissa doucement hors de Bordeclose, dévala le côteau qui séparait la maison Arnoussac de la métairie, écorcha ses pieds nus aux cailloux du sentier et, haletante, tout énervée, arriva enfin devant l'étable. Elle pressa le loquet, la porte s'ouvrit, une chienne endormie se réveilla et jappa furieuse. Mais Annil n'avait pas peur. Elle envoya coucher la chienne qui grondait en montrant deux longs crocs prêts à mordre. Enfin Annil entra dans l'étable. Ses yeux qui venaient de subir l'éclat du grand soleil ne purent d'abord rien distinguer dans l'obscurité. Le jour arrivait aux bêtes par trois lucarnes dont on avait clos les volets, à travers les fentes desquels filtraient des rayons lumineux pleins de poussières grises. Les sens de la jeune fille furent d'abord frappés par l'odeur chaude et forte des six paires de bœufs couchés devant les râteliers. Puis elle distingua plus nettement les belles bêtes qui ruminaient, l'œil clos à demi. Elle les nomma,

connaissant d'après leur couleur, les appellations familières qu'on leur donne dans tout le Midi. Elle demeura longtemps, bien longtemps auprès d'un jeune bœuf au front noir, aux cornes lisses et bien arquées. Elle le caressa, pencha son cou sur le sien et l'animal sensible à la caresse, allongeait le museau où pendaient deux longues franges argentées de salive.

— *Veni, veni* (viens, viens), mon grand Escuré, lui dit-elle. Tu es bon, tu es beau, tu es fort et je t'aime. Va, va, je reviendrai te voir. Tu me comprends, n'est-ce pas, quand je te parle ?

Un gros rire parti du seuil de la porte coupa immédiatement la parole de la pauvre enfant. Blême, tremblante, Annil eut cependant encore le courage de lever les yeux.

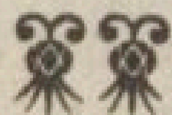
Elle aperçut Arnoussac qui s'avançait vers elle en se dandinant. Il lui parut plus grand, plus musclé que d'habitude. Elle crut voir que ses yeux avaient de méchants regards dans l'ombre. Épouvantée, elle ne bougeait pas, cherchait à se faire petite, à passer inaperçue. Elle perdait la tête. Elle devenait presque aussi bête que ces oiseaux qui, pour éviter le chasseur, plongent le cou dans le sable et tendent le derrière à l'arme de l'homme.

Arnoussac avançait toujours, sans rien dire.

Maintenant il était tout près d'Annil. Elle sentait la respiration haletante du petit homme venir jusqu'à elle. Tout à coup il se baissa, colla sa face mal rasée contre les joues de l'enfant, lui troussa les jupes à côté d'Escuré qui continuait à ruminer . . . . , ...

Et tout fut consommé.

Depuis ce jour, Annil fut beaucoup moins dégoûtée du porc blanc et noir dont la petite queue en tire-bouchon avait des attitudes molles.





IV

Annil ne s'était nullement sentie outragée par son maître. Elle se demandait seulement s'il avait voulu la châtier ou bien si ces choses-là rentraient dans les exigences de son service. Bonne servante, elle devait faire tout, absolument tout ce que voulait Arnoussac. L'abbé Doumerc le lui avait dit. Il n'y avait pas à se rébellionner. Elle devint ainsi peu à peu l'instrument des plaisirs séniles du sire de Bordeclose. Le crapuleux personnage avait toutes les roueries des paillards experts. Il se donna comme malade quand il voulut reprendre possession de sa jeune servante.

C'était environ une dizaine de jours après l'événement de l'étable. Il appela Annil, lui dit de monter dans sa chambre, vint l'y retrouver, exigea beaucoup d'elle et en obtint tout ce qu'il voulut. Dès lors elle fut façonnée aux habitudes de cet homme. Elle s'y prêta sans complaisance, mais par devoir, absolument certaine qu'elle ne commettait aucun mal et qu'elle était faite pour ce métier-là. Toujours très dévote, elle priait souvent demandant à Dieu de guérir son maître qu'elle trouvait de plus en plus malade.

Au fond, Arnoussac qui avait été fort content d'elle dès le début aurait voulu davantage. Ce jouisseur égoïste aurait été pourtant bien aise de communiquer une sensation à sa victime. Il lui reprochait intérieurement de ne rien éprouver, d'être froide comme une planche, de rester passive, inerte. Il voulait que cette gamine de quinze ans, quelque nubile qu'elle fût, eût les étourdissantes pamoisons d'une femme de trente ans. Il ne comprenait pas que la punition des cueilleurs de tendrons est de se heurter à l'impossible. Il ne se rendait pas compte que la chair peut rester inerte quand l'esprit ne commande pas. Or, dans l'esprit d'Annil, Arnoussac n'était digne que de pitié. Cette enfant ignorait encore la passion et ce n'était pas ce vieux qui pouvait la lui communiquer.

Le propriétaire de Bordeclose dut donc se résigner à posséder Annil telle qu'elle était et non telle qu'il l'aurait souhaitée. A la longue, il s'habitua à n'avoir que ce qui lui était possible d'avoir. Parfois les jours où une fantaisie lui mordait la peau, il filait à Toulouse, y restant deux ou trois jours, y semant l'or sans regarder, sans compter. Son orgueil et sa vanité l'emportaient alors sur son avarice. Ce fesse-mathieu devenait prodigue à l'excès, payait des soupers, des robes et des plaisirs à des coquines plâtrées qui lui donnaient en échange des spasmes feints et des jouissances à l'heure ou à la course.

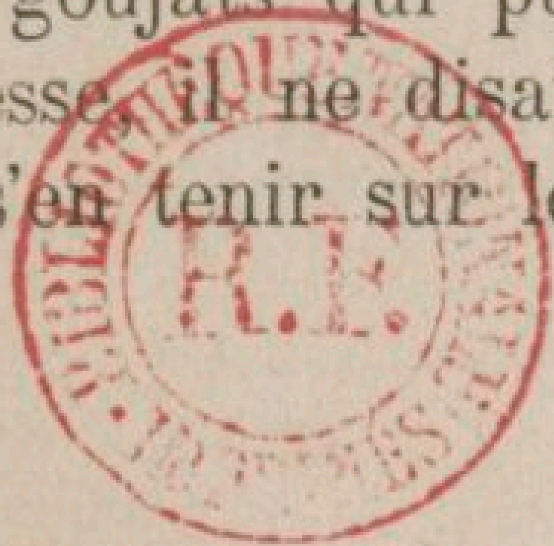
Il revenait ensuite à Bordeclose éreinté, avachi, mou et sans forces. Il n'avait plus alors que l'énergie de ses perpétuelles criailleries. Il bougonnait sans cesse, faisait grêler les gros mots et les insultes sur Rivals. Les uns et les autres glissaient sur les épaules voûtées du vieux valet habitué depuis longtemps aux lendemains de noces de son maître.

Ces jours-là, Annil avait, elle aussi, sa part d'insultes. Arnoussac encore gris des vins bus, la veille, déclarait alors que ce petit torchon, cette bâtarde qu'il avait recueillie par générosité, était maigre comme un cent de clous, froide comme du marbre, bonne tout au plus pour coucher avec le mendiant Ramounet. Il lui

disait encore qu'elle était atroce, lui reprochait de trop manger, prétendait qu'il la payait trop, qu'elle ne foutait rien et qu'elle était plus paresseuse que le rat *cayol* (loir). Puis il se mettait à chanter des ordures qui auraient fait rougir toute la garnison de Toulouse. Annil ne comprenait rien à ces couplets dont quelques paroles qu'elle cherchait à s'expliquer lui revenaient parfois à l'esprit.

A la suite de ces intempérances qui allaient toujours en se multipliant, Arnoussac restait pendant plusieurs jours sombre, taciturne mais maugréant toujours. Toutefois, les mots exacts lui échappaient, il bégayait presque, à force de chercher ses termes. Sa langue épaisse laissait mal sortir les sons. C'était le gâtisme qui commençait. Puis l'air vif, la vie campagnarde, le pli des habitudes retrouvées aidant, Arnoussac se remettait peu à peu, oubliait sa récente prostration et redevenait actif, vigoureux, mauvais plaisant même. Annil continuait à n'avoir que de la commisération pour son maître. Habituée toute jeune aux rebuffades et aux criailleries de sa mère, elle s'étonnait peu de la mauvaise humeur d'Arnoussac et la supportait avec impassibilité. Elle ne pouvait pas croire que le vieux drôle fût malhonnête, car elle ne considérait l'honnêteté que dans un sens étroit et vulgaire.

Il payait régulièrement ses gages, mettait même une sorte d'ostentation à n'avoir pas de dettes. Suivant Annil, cet homme qui ne faisait tort à personne, ne pouvait pas être un grédin. Elle le croyait plus riche qu'il ne l'était en réalité; mais elle ne s'étonnait nullement de son avarice, la prenant pour de l'économie. D'ailleurs, cette fille des champs, habituée à vivre de très peu de chose, trouvait fort luxueuse l'existence de son maître. Ignorant l'aise, le confort et toutes les minuties raffinées des villes, la petite campagnarde considérait Bordeclose comme une sorte de château de fées, où tout était fait pour combler le moindre désir. Elle s'y plut tout à fait; rarement, bien rarement elle allait à Castelpezet. Elle ne prenait aucune part aux fêtes du village qui était trop éloigné. C'était à peine si elle avait le loisir de se rendre aux offices religieux, les jours de grandes solennités. Arnoussac avait toujours besoin d'elle à la maison. Il n'aurait d'ailleurs pas voulu qu'elle se mêlât aux filles de son âge et qu'elle allât danser aux *paillades* et aux *fenestras*. Elle n'avait pas besoin, disait-il, de s'amuser avec un tas de gothons malpropres et de se laisser prendre la taille par des goujats qui puaient des pieds. Quant à la messe, il ne disait pas non. Lui, savait à quoi s'en tenir sur les patafioles reli-



gieuses de l'abbé Doumerc, mais c'était son affaire et il était d'avis qu'il faut une religion pour les servantes et les paysans. Cependant, mille dieux ! la messe ne pouvait pas faire oublier le travail et l'on a bien raison de dire que celui qui travaille prie. Pour Annil, il n'y avait donc plus d'autre horizon que celui de Bordeclose. Elle continuait à y vivre dans l'ignorance et dans l'indifférence d'un au-delà quelconque. A mesure qu'elle grandissait, qu'elle cessait peu à peu d'être enfant pour devenir femme, elle prenait davantage le pli des habitudes.

D'ailleurs, elle restait toujours aussi froide devant la passion sénile d'Arnoussac. Elle ne s'étonna pas, ne fit aucune observation et se soumit humblement le jour où il exigea d'elle qu'elle devint sa compagne de lit, toutes les nuits. Elle dormit mal, les premiers soirs, à côté de ce vieux qui frottait son cuir à sa chair délicate de jeune fille, qui sentait mauvais, qui remplissait les matelas de bruits flatueux et d'odeurs d'œufs pourris, qui ronflait comme un orgue. Puis elle se fit à toutes ces saletés, subit l'ordure sans en être souillée elle-même. Elle ne cessa pas d'être pleine de respect pour ce vieux dégoûtant. Elle n'avait du reste que lui à aimer, elle ne voyait que lui et le Jean Rivals. Mais Rivals ne comptait pas. Il vivait tellement avec les

juments et la terre qu'Annil était arrivée à le considérer comme un être extraordinaire et inférieur. Elle voyait en lui une espèce de monstre moitié végétal, moitié animal. De son côté, le vieux valet ne songeait guère à elle. Les femmes l'inquiétaient peu. Elles n'existaient pas pour lui.

Lorsqu'il arrivait par hasard qu'Annil se rendit à Castelpezet pour assister à la messe, elle se tenait tout au fond de l'église, agenouillée par terre, osant à peine lever les yeux sur le saint ciboire de vermeil d'où elle croyait que le Sauveur, le beau Christ roux comme les barbes des épis de maïs, allait s'envoler vêtu d'un beau manteau doré. Jamais elle n'allait prier au milieu des filles de son âge. Quand la Marion était encore vivante, ces gamines tenaient déjà Annil à l'écart. Les petites savaient qu'elle était bâtarde, et sans bien comprendre ce mot, peut-être même parce qu'elles ne le comprenaient pas du tout, elles y attachaient une signification infâmante et terrible. Maintenant c'était bien pis! Partout l'on racontait les débauches d'Arnoussac. On en parlait en termes voilés, presque bas pour que les enfants ne pussent ni comprendre, ni entendre. Les enfants, curieux de ces mystères, saisissaient quelques mots au vol, retenaient le nom d'Annil qui

revenait fréquemment dans la conversation et tenaient la pauvre petite servante pour une réprouvée.

Un dimanche de Pâques, en sortant de l'église, Mlle Compayrès, la fille du maire, passa devant Annil et cracha par terre en accompagnant d'un petit geste hautain et dédaigneux son action de demoiselle bien élevée. Les gamines trouvèrent cela exquis. Toutes crachèrent pour ne pas déplaire à mademoiselle la mairesse, jeune fille très comme il faut, qui portait des plissés à ses jupons et dont les frères étaient l'un président, l'autre vice-président de la corporation des commis-voyageurs pour les savons de Marseille.

Annil pleura beaucoup de cette humiliation ; elle essuya son jupon de mi-laine sur lequel deux ou trois de ces drôlesses avaient salivé et elle revint à Bordeclose les yeux rouges et le cœur encore gros. Arnoussac ne manqua pas de lui demander la cause de son chagrin et l'obligea à tout lui raconter. Il jura.

« Ce maire Compayrès était un sale cochon, un rouge qui avait accepté, en septembre 1870, les fonctions qui lui allaient comme des manchettes à un pourceau. Ce Compayrès avait des saligauds d'enfants qui ne valaient pas mieux que lui. Pour sûr il faudrait envoyer toute cette clique

à Cayenne ou à Lambesse, le jour où nous aurons un gouvernement qui voudra inspirer un peu de confiance aux honnêtes gens. En attendant, nom de Dieu, on verrait si Jérôme Arnoussac se laisserait plus longtemps insulter dans la personne des gens à son service ! »

Quelques jours après, le propriétaire de Bordeclose montait une cabale formidable contre le maire, intimidait quelques petits cultivateurs qui lui devaient de l'argent et les obligeait ou de faire grise mine au maire, ou de l'assaillir de réclamations absurdes. Lui-même intenta un procès à la commune qui lui avait pris un are et demi de terre sans autorisation pour la construction d'une nouvelle route. Il fit dresser procès-verbal par le garde-champêtre contre les métayers de Compayrès qui avaient traversé avec du bétail les terres de Bordeclose. Des dénonciations anonymes arrivèrent à la préfecture. Le maire finit par démissionner, ne voulant pas davantage rester en butte à des persécutions dont il connaissait l'auteur principal mais dont il ignorait la cause.

Alors Arnoussac triompha. Il raconta à qui voulut l'entendre qu'il en coûterait cher à tous ceux qui voudraient léser les gens à son service; il était après tout leur protecteur naturel et il saurait le prouver de nouveau si l'occasion s'en

présentait. Il déclara qu'à ses yeux sa servante était tout aussi estimable que Mlle Compayrès dont la trisaïeule avait couché avec les anciens comtes de Castelpezet et dont l'arrière grand-père, Jacobin féroce, s'était coupé le cou après Thermidor. Non, vrai, il n'y avait pas de quoi être fière, quand on descend d'une catin et d'un assassin.

Ces bavardages eurent leur effet. Une réaction toute naturelle se produisit. De nombreuses sympathies revinrent au maire démissionnaire. On n'osa trop rien dire contre Arnoussac que l'on redoutait. Mais les commères et, après elles, les hommes affirmaient que le propriétaire de Bordeclose avait eu la tête montée. Suivant eux, c'était Annil qui était cause de tout, Annil qui l'avait poussé. Tout retomba sur elle. Des vieilles filles, furieuses de garder une virginité qui devenait rance, jalouses de la situation d'Annil, promirent bien haut qu'elles la calotteraient le jour où elle leur tomberait sous la main.

L'abbé Doumerc essaya bien de ramener les choses à leurs justes proportions, de disculper Annil et d'établir la part des responsabilités. Ce fut peine inutile. L'opinion se faisait plus âpre, les têtes se montaient tous les jours davantage. La petite servante était devenue la bête noire

de la contrée. Du reste, le bonhomme prêtre se tassait, vieillissait et battait quelquefois la campagne. Il n'avait plus guère de mémoire que pour les choses tout anciennes. Il racontait merveilleusement, par exemple, la bataille de Toulouse dont il avait été témoin pendant sa première année de séminaire. En revanche, il cherchait ses lunettes quand il les avait sur le nez, donnait à sa servante le nom d'une ancienne domestique qu'il avait enterrée lui-même quelque quatorze ans auparavant. Il ne s'inquiétait plus que de l'heure de ses repas. Un vieux reste de gourmandise cléricale lui montait encore un peu la cervelle.

Un soir, en sortant de table, il vit trouble, il lui parut que tous les meubles dansaient la sarabande derrière et devant lui. Il voulut parler et ne put articuler que des sons incompréhensibles qui n'avaient aucune suite. Il sembla que sa langue était devenue épaisse et lourde. Quelques jours après, il mourait. Les prêtres des communes voisines s'abattirent autour de son cadavre, croassèrent des hymnes latines, le nez plongé dans leur bréviaire, ne s'aperçurent pas qu'un brave homme venait de s'en aller et déclarèrent que le pauvre M. Doumerc avait été un excellent catholique. Puis ces fils de paysans, portant en eux la tache originelle, âpres au gain et

à la curée, supputèrent le rapport du casuel à Castelpezet, s'étonnèrent que le défunt eut laissé aux pauvres deux ou trois mille francs d'économies réalisées pendant cinquante années de sacerdoce. Selon eux, il aurait mieux valu abandonner cet argent à la fabrique de Castelpezet. On aurait pu faire de belles réparations à l'église, acheter une horloge qui aurait fait bonne figure dans la tour du clocher, orner les autels avec des statues de saints peints de tons roses, orange et vert-pomme. En attendant, ils mangeaient dans le presbytère, les plus belles volailles et buvaient les meilleurs vins, histoire de se réconforter avant de regagner leurs paroisses respectives. Cet enterrement d'un confrère était pour eux l'occasion d'une vraie noce. Quelques-uns se grisèrent d'une façon décente, revinrent au clair de lune par les chemins argentés sans tituber mais discutant avec feu l'un ou l'autre terme de l'Encyclique. *Quantâ curâ.*

Annil pleura plus sincèrement l'abbé Doumerc. Il avait été son protecteur et son ami le plus sûr. Elle comprit qu'en dehors d'Arnoussac, le prêtre avait été le seul individu qui se fût intéressé à elle. Désormais quelqu'un allait lui manquer. Elle ne pouvait plus compter que sur son maître et sur elle-même.

Quant à Arnoussac, il déclara « que le prêtre

avait eu tort de mourir. C'était un bon bougre après tout, ce calotin-là. A coup sûr. il était d'une bêtise colossale et d'une ignorance crasse; mais il n'enquiquinait personne. Si on l'avait cru, il aurait fallu donner le bon Dieu sans confession à tout le monde. C'en était encore un celui-là qui se montait le bobêchon au sujet des gens. Au moins lui, Arnoussac, n'était pas comme cela. Il y avait belle lurette qu'il s'était fichu dans la boule que tous les autres étaient de la racaille et de la saloperie. Rivals, lui-même, c'était à ne pas y croire, Rivals voulait le quitter pour aller cultiver trois arpents de terre maigre et grise qu'il avait achetés dans le bas du village de Castelpezet. Décidément l'on n'avait pas idée de cela. Rivals propriétaire ! si ça ne faisait pas suer. Aujourd'hui les paysans veulent devenir messieurs; de jolis messieurs, des messieurs à gros becs : Rivals propriétaire ! A quand Ramounet châtelain ? »

Pendant qu'Arnoussac jurait ainsi et s'emportait, Rivals froidement, posément, mangeait un morceau de salé et du pain noir. De temps à autre, il tournait son petit œil gris du côté d'où lui partait cette bordée d'injures et il souriait, montrant ses dents blanches aiguisées et fines. Annil vaquait à ses travaux dans la cuisine. Arnoussac continuait toujours. Mais sa

colère se changeait graduellement en supplications :

« Ce n'était, mille dieux ! pas possible. On ne quitte pas un maître après l'avoir servi comme cela pendant quarante années par tous les temps. Voyons : qu'avait-il fait à Rivals pour que celui-ci voulût le quitter? Il fallait s'expliquer. Lui, n'avait pas de rancunes. Le vieux pouvait lui dire ce qu'il avait sur le cœur. Il s'en fâcherait peut-être sur le moment. Mais, dans trois quarts d'heure, ce serait oublié et bien oublié. »

Alors Rivals répondit :

« Mon Dieu, il n'en voulait nullement à Monsieur. Il n'avait rien contre lui. Au contraire. Mais il avait acheté du bien et, à son tour, il voulait vivre chez lui, cultiver sa terre, sentir qu'il en était bien le possesseur. Chacun son plaisir, n'est-ce pas? Rivals n'aimait pas les cabarets, il n'avait jamais couru les filles. Il avait amassé peu à peu, sou par sou, se privant de culottes et de chemises, pour être un jour maître chez lui. »

— Et si je t'augmentais, s'écria Arnoussac, si je te donnais trois pistoles de plus par année?

« Alors c'était à voir. Il faudrait bien que Rivals réfléchît. Il demandait vingt-quatre heures à Arnoussac pour lui donner une réponse. »

Mais celui-ci voulait une décision immédiate, s'impatientait, offrait quatre pistoles au lieu de trois, croyait l'emporter tandis qu'il venait de se faire rouler par son vieux valet.

Rivals, qui n'était pourtant pas bavard à l'ordinaire, se vanta de son triomphe, le lendemain, auprès d'Annil. La petite fut toute surprise de la loquacité du bonhomme. Il lui raconta qu'il avait, outre sa petite propriété, cent cinquante beaux louis d'or chez le notaire. Tous les ans, il allait à Toulouse et se les faisait montrer. « Les hommes de loi ont beau passer pour des gens honnêtes. On ne sait jamais ce qui peut arriver avec eux. Une seule chose le taquinait : il n'avait plus de parents et il ne voulait pas que sa fortune passât un jour à l'Etat, qui est assez riche pour n'avoir pas besoin du bien des pauvres gens. Il avait songé à elle, il la savait très malheureuse, et vraiment, après qu'il serait mort, elle aurait tout ce qu'il possédait. Elle pourrait ainsi épouser un brave jeune homme qui lui ferait oublier qu'elle avait couché avec ce vieux porc d'Arnoussac. » Puis il la quitta pour aller abreuver les mules et les juments.

Annil fut très surprise. Elle ne se savait pas cet ami. Rivals l'avait toujours traitée comme une toute petite fille, ne faisant pas attention à elle, n'ayant pas même l'air de prendre garde

qu'elle existait. Ce bourru bienfaisant reprit du reste immédiatement ses allures. Il jugeait sans doute inutile et dangereux de parler trop à la servante. Il ne voulait pas exciter les jalouses colères d'Arnoussac.

Annil se demanda pendant quelque temps pourquoi Rivals lui avait dit qu'elle était malheureuse et pourquoi il la jugeait ainsi. Elle ne souffrait vraiment que lorsqu'Arnoussac abusait de sa naïveté. Certaines pudeurs instinctives et innées en toute femme lui venaient alors et elle n'obéissait qu'à la force, se croyant victime d'un accès de folie violente qui venait saisir son maître. Mais Rivals ne pouvait savoir ces choses intimes. Sans doute il avait voulu faire allusion au mépris dont les gens de Castelpezet entouraient Annil. Plus qu'eux il avait le sentiment de la justice et il était du reste mieux placé qu'eux pour voir et savoir combien la petite servante était restée étrangère aux derniers tripotages de la commune. Enfin il s'était aperçu peut-être du grand chagrin qu'elle avait ressenti lors du décès de l'abbé Doumerc. C'était ainsi qu'Annil s'expliquait la commisération du vieux domestique, plébéien comme elle, se sentant du même sang qu'elle et ayant peut-être au fond de lui-même, bien cachée dans un coin

du cœur, une haine farouche contre l'oppression bourgeoise.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'Annil avait oublié sa conversation avec Rivals. Elle était restée si enfant ! Il y avait pourtant bientôt deux années et demie qu'elle était en service à Bordeclose. Mais si son corps s'était développé, si ses formes avaient pris les délicates rondeurs féminines, son intelligence avait conservé toutes les naïvetés du premier âge. Elle s'étonnait d'un rien et de tout ; elle restait longtemps en contemplation devant la goutte de rosée qu'irise le soleil levant ; elle se laissait bercer par le murmure du vent dans les grands peupliers qui frissonnent. Un charbon qui brûlait dans l'âtre avec des teintes rouges de rubis la rendait songeuse. Il y avait peut-être dans ces observations méditatives tout un fond de nature artistique qui naissait et ne demandait qu'à se développer. Mais, placée, fatalement placée sous le poids écrasant de toutes les vulgarités, Annil devait perdre et perdait les délicatesses de son esprit. Celles-ci étaient pourtant tellement vivaces, qu'elles ne l'abandonnaient pas du premier coup et qu'elles laissaient imprimée dans son caractère cette apparence d'enfantillage qui n'était que le côté exquis d'elle-même.

Arnoussac appelait tout bonnement ces

rêveries des accès de paresse. Il était trop manant et trop rustre pour analyser le caractère de sa bonne à tout faire. Il lui suffisait qu'elle fût une petite malheureuse qui put servir ses appétits charnels et autres, en même temps qu'engraisser ses volailles et ses porcs. Il proclamait volontiers que les pauvres n'ont besoin de savoir ni lire, ni écrire, ni aucune des patafioles qu'enseigne le magister. De très bonne foi, il admettait et il prétendait que plus on est riche, plus on est intelligent. Aussi dans bien des cas, ses paysans qu'il disait être des idiots, lui faisaient-ils prendre des vessies pour des lanternes. Ils le laissaient jacasser et jurer; puis, l'attrapant par son faible, ils avançaient qu'il était l'homme le plus riche et le plus intelligent de Castelpezet et ils finissaient par obtenir de lui tout ce qu'ils désiraient ou par lui faire contracter des marchés qui ne lui rapportaient que de l'eau claire.

Depuis quelque temps, du reste, il baissait comme une lampe qui va s'éteindre. Il avait fait de trop fréquents voyages à Toulouse pendant les deux dernières années. Des rouliers de Castelpezet et des environs l'y avaient rencontré sortant de l'une des maisons de la rue des Jardiniers, salué jusqu'à terre par la matrone qui se tient nuit et jour à la porte de ces en-

droits-là. Il y faisait des noces de sonneur, payait à boire à toutes les filles qui se livraient devant lui aux plus raffinés de leurs exercices gymniques. Maintenant, quand il rentrait à Bordeclose après ces expéditions, il n'avait plus même la force de se mettre en colère. Mauvais signe. La colère était après tout la santé de ce bonhomme-là. Il payait ses orgies par des courbatures formidables qui le rendaient pareil à un accent circonflexe. Il paraissait plus plié que Rivals. Assis sur une chaise basse, sous l'âtre de la cuisine, il gelait en plein mois de juin. Sa grande distraction, son suprême plaisir était alors de saliver sur les charbons et de voir ses crachats se gonfler et rôtir au feu. Le remords de l'argent qu'il avait dépensé était en pareil temps sa seule idée nette et bien fixe. Il sortait alors de sa poche une lourde bourse de cuir dans laquelle était renfermé l'argent qu'il devait dépenser dans son mois, et il comptait, recomptait, additionnait, établissait des différences et finissait par s'écrier que, plus l'on va, plus les catins coûtent cher. Puis il retombait dans son engourdissement, demandait à chaque instant quand on le ferait manger une heure après être sorti de table. Annil avait fini ces jours-là par le faire coucher à six heures du soir. Il restait au lit jusqu'au lendemain à midi. Pour-

tant il n'y dormait pas toujours d'un sommeil de plomb. Il avait des inquiétudes nocturnes, criait parfois : au voleur! et parfois aussi, pris de coliques, trébuchait en jurant contre le vase de nuit qu'il cherchait. Ces soirs-là, Annil se rendait dans son lit où elle dormait seule son bon sommeil de jeune fille, laissant Arnoussac s'empêtrer dans ses cauchemars ou dans ses ordures.

Les métayers qui ne se gênaient plus pour le mettre dedans, qui lui faisaient prendre des vessies pour des lanternes, eurent la bêtise de raconter qu'il devenait gâteux. Cela s'était dit un peu partout et l'on en avait beaucoup jasé pendant la foire aux moutons, qui se tient à Montgaillard,

Une semaine après, un soir, entre chien et loup, le nouveau curé de Castelpezet vint à Bordeclose et fit prier Arnoussac de le recevoir. Le successeur de l'abbé Doumerc se nommait l'abbé Delsol. Il était frais émoulu du séminaire. Il en était sorti tout feu, tout flammes, ne rêvant que conversions, restauration du droit divin et application à toute sa paroisse des principes du Syllabus. C'était un de ces prêtres autoritaires et bornés à la fois, qui ayant abdiqué volontairement toute raison, n'entendent aucun raisonnement.

Arnoussac le reçut, mais il le reçut fort mal.

L'autre eut beau lui raconter que M. Doumerc était mort et qu'il l'avait remplacé, le propriétaire de Bordeclose qui était mal luné ce jour-là, n'en voulut rien croire. Il affirma que l'abbé Doumerc n'était pas mort, puisqu'il l'avait vu le matin même. Puis avisant que le jeune prêtre portait le collet romain au lieu du rabat, il le prit pour un jésuite, l'accusa de vouloir le dépouiller au profit de la congrégation, lui lança à la figure un tas de clichés voltairiens et l'éconduisit. Le prêtre partit furieux d'avoir vu rater la première conversion qu'il s'était promis d'entreprendre.

Vingt-quatre heures après, Arnoussac reçut une nouvelle visite. Cette fois, c'étaient ses cousines germaines qui venaient à Bordeclose. Ces deux vieilles filles vivaient médiocrement du revenu d'une petite métairie de vingt arpents qu'elles possédaient à Fargissou, sur la limite même de Castelpezet. Guindées. sèches, maigres, avec des tournures qui les faisaient ressembler à des fourreaux de parapluies ambulants, elles étaient l'édification de toute la contrée. Elles se confessaient tous les deux jours, communiaient tous les dimanches, faisaient des cadeaux à leur curé pour lequel elles tricotaient des bas durant l'année et regardaient les paysans avec une dédaigneuse pitié. Leurs mômeries avaient telle-

ment agacé Arnoussac qu'il les avait priées, toutes deux, de ne plus mettre les pieds chez lui.

Quand elles surent que leur cousin tournait au gâtisme, elles se dirent que la religion prescrit le pardon des injures et qu'elles feraient peut-être bien d'apporter quelques faibles consolations à ce pauvre Jérôme.

Elles gémirent bien haut sur la vie de scandales et de désordres qu'il avait menée jusque-là et firent les vœux les plus ardents pour ramener au Seigneur cette âme égarée.

Cécile et Célestine arrivèrent à Bordeclose, vêtues de mêmes robes et habillées de même façon. Depuis leur âge le plus tendre, on les avait toujours vues ainsi. Elles se ressemblaient d'ailleurs au physique comme au moral. Cécile était blond filasse, Célestine était blond queue-de-bœuf : c'était la seule distinction qu'elles eussent entre elles. Leurs petits mantelets qui dissimulaient à peine les os de leurs épaules eurent un mouvement de ressaut quand elles saluèrent Arnoussac. Le vieux était dans la cuisine rôtissant ses jambes desséchées à un feu de sarments. Il se leva à peine quand les dévotes entrèrent. Malgré son gâtisme il les avait reconnues et tous ses vieux ressentiments grondaient dans sa poche à fiel.

Célestine un peu embarrassée par ce mauvais

accueil laissa parler sa sœur qu'elle jugeait plus diplomate. Cécile souhaita le bonjour à ce cher cousin qu'on n'avait pas vu depuis si longtemps.

Arnoussac répondit par un froid bonjour et les invita sans autre façon à s'asseoir sur le banc de bois qui se trouvait près de la table de cuisine. Elles ne se troublèrent pas et Cécile continua :

— On nous avait dit que vous étiez malade...

Il devint furieux. Il rageait. Elles venaient de commettre un bel impair. Alors il se dressa sur ses jambes qui vacillaient et il leur répondit :

« Lui, malade, allons donc ! Il ne s'était jamais mieux porté. Il se promettait bien d'aller à leur enterrement si, ce qui pouvait arriver, elles mouraient avant lui. Qui donc avait dit qu'il était malade? Il y a des gens qui ont vraiment bien du temps à perdre en racontant des cancans de ce calibre. Puis il oublia qu'il les avait mises à la porte autrefois et il s'étonna qu'elles ne vinssent le voir que le jour où on le faisait passer pour malade. Sans doute elles guignaient son héritage. Elles n'étaient pas difficiles, excusez du peu! Quatre cents arpents de terre à se fourrer comme cela sous les trois dents qui leur restaient à toutes deux! »

— Mais, mon cousin ! s'écria Célestine.

Il ne la laissa pas continuer, n'entendit peut-

être même point et, tout à son idée, il poursuivit :

« Non, mille dieux ! non. Elles n'auraient rien, pas une parcelle de Bordeclose. Il savait bien qu'elles guignaient les bois, les quatre métairies, les trente paires de labour, pour tout donner aux jésuites. Mais, foutre, il n'avait jamais entendu de cette oreille-là. Et pourquoi ferait-il quelque chose pour elles qui n'avaient jamais rien fait pour lui ? Jamais elles ne lui avaient rendu autant de services que ce petit torchon de dix-sept ans qui lavait sa vaisselle là, au coin. »

Et du doigt il leur désigna Annil qui avait assisté à toute cette scène avec son impassibilité ordinaire. Les deux vieilles filles qui se voyaient déjà déshéritées à son profit se tournèrent vers elle et lui lancèrent leur plus mauvais regard.

Elles laissèrent néanmoins passer toute la colère d'Arnoussac. Fatigué par cette fureur, par les mouvements qu'il avait faits dans le feu de son emportement, il finit par ne plus bégayer que des paroles incohérentes et il se laissa retomber lourdement sur sa chaise basse, l'œil égaré, la bouche baveuse et soufflant comme un phoque.

Aussitôt Cécile tira de son cabas un petit fla-

con de sels et Célestine le fit respirer à « leur pauvre cousin ». Arnoussac eut bientôt assez de l'odeur irritante du flacon. Alors elles lui offrirent des chatteries, des gourmandises, des pêches mal mûres qui lui donnèrent une épouvantable colique la nuit suivante et des petits pains d'anis qu'il crachotait ne pouvant les mâcher suffisamment. Elles n'auraient pas été plus obséquieuses envers Monseigneur le cardinal archevêque de Toulouse.

Elles revinrent d'abord deux ou trois fois par semaine, puis tous les jours. Elles finirent par s'installer, couchant toutes deux dans le grand lit de la chambre d'amis, s'emparant des clefs, réglant avec les métayers. Elles s'imposaient, elles devenaient maîtresses absolues du domaine. Les colères d'Arnoussac n'avaient pas cessé; mais elles l'affaiblissaient de plus en plus. Quelques mois auparavant plus il rageait, mieux il se portait. Aujourd'hui, c'était tout le contraire. Evidemment le bonhomme n'en avait plus pour longtemps.

Maintenant il avait pris Annil en grippe. Il ne pouvait plus la voir, empoignait une chaise dans ses mains débiles et menaçait à toute minute de la briser sur la tête de l'enfant. Celle-ci épouvantée et peureuse se réfugiait dans l'office où il faisait noir et où le vieux trébuchait ren-

versant des piles d'assiettes qui s'émiettaient avec fracas.

Cécile et Célestine accablaient la petite servante de leur plus vertueux mépris, n'étaient jamais contentes de rien, la chargeaient de dix besognes à la fois et déclaraient tout haut, à la fin de la journée, que cette jeune dévergondée était une insigne paresseuse. Elles crurent flatter la manie d'Arnoussac en lui insinuant qu'il ferait bien de la renvoyer. Un revirement s'opéra tout aussitôt dans cette intelligence affaiblie en qui la manie de la contradiction subsistait encore un peu. Il prit aussitôt la défense d'Annil et déclara net aux deux atroces bigotes que, si elles n'étaient pas contentes, elles étaient libres de foutre leur camp. Elles n'essayèrent plus de revenir à la charge. Mais leur haine contre la jeune fille s'accrut de plus belle.

Cette vie idiote, cette association de vilaines gens dura encore une demi-année. Arnoussac baissait de plus en plus. C'était à peine s'il quittait le lit. Il sommeillait jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée et Annil allait se coucher vers sept heures. Il fallait habiller et déshabiller ce vieil enfant, le mettre sur le pot où il restait assis longtemps, perdu dans des idées vagues et dans des contemplations mesquines. Pendant ce temps, Célestine promenait à travers

les métairies son cabas vert où l'on entendait le son métallique des clefs et Cécile enfermait l'argent de la maison, le produit des ventes de blé ou de bétail, dans une immense poche de grosse toile qu'elle portait cousue sur son jupon de dessous.

Un soir, elles se montrèrent fort inquiètes. Il était environ cinq heures et demie. Leur « pauvre cousin » n'était pas encore descendu. Elles firent monter Annil dans la chambre d'Arnoussac.

La petite redescendit quelques secondes après. Elle était livide. Elle venait de voir son maître étendu à travers le lit, presque nu. Ses maigres jambes de petit vieux pendaient écartées, il avait les bras étendus en croix, les poings serrés avaient déchiré les draps, sa tête renversée dans la ruelle laïssait pendre une langue blanchâtre, ses yeux fixes étaient demeurés grands ouverts. Il était mort, mort sans les sacrements de l'Eglise. La maison fut bientôt pleine des gémissements de Cécile et de Célestine. Les deux vieilles firent semblant de perdre la tête, puis elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, se frottèrent mutuellement le museau pendant qu'Annil pleurait lentement assise sur la chaise basse où le défunt prenait place en se chauffant. Rivals sombre et sans larmes s'était accoudé à

la table de la cuisine et se sentait très malheureux de n'avoir plus ce maître avec lequel il s'était disputé pendant quarante ans.

Les dévotes se remirent peu à peu. Il fallait bien rendre les derniers devoirs au « pauvre cousin ». Elles s'étonnèrent qu'Annil l'eut laissé dans la posture indécente que la mort lui avait donnée. Après tout, cette fille était si impudique! Puis elles parcoururent la maison de la cave au grenier et s'assurèrent que le valet et la servante n'avaient pas profité de la mort d'Arnoussac pour dérober quelque chose.

Avant le coucher du soleil, elles appelèrent l'un et l'autre et leur donnèrent congé immédiatement sans avoir égard au long dévouement de Rivals et aux coutumes du pays. Elles leur enjoignirent même d'avoir à quitter immédiatement Bordeclose. Annil voulut protester, demandant deux jours de répit pour faire prendre le petit mobilier qui lui venait de sa mère et qui moisissait, là-haut, au grenier.

Célestine lui ferma la bouche. Elle n'avait rien à elle, ici. Du reste, si elle avait quelque chose à revendiquer, elle pouvait s'adresser à la justice. Tout ce qu'elle avait le droit de prendre, c'était ses cotillons, ses madras et sa coiffe des dimanches. Cécile monta dans la chambre de la pauvre petite et lui jeta toutes ces hardes

aux pieds. Pendant qu'Annil en faisait un paquet tout en pleurant, Célestine la sermonnait, lui reprochait son inconduite, souhaitait avec des soupirs qu'elle pût s'amender et lui versait des conseils vinaigrés.

Puis elle partit.

Rivals l'avait devancée. Lui, au moins, savait où aller. Il était propriétaire. Il avait une cabane faite de terre et coiffée de chaume. Quoique moins bien logé que les porcs de Bordeclose, il était abrité.

Mais elle, qu'allait-elle devenir ? Instinctivement elle se dirigea vers l'ancien domicile de sa mère. Elle demanderait asile aux métayers, ses anciens voisins. Ils ne le lui refuseraient pas. Elle arriva devant la maison. Ils n'en étaient plus les tenanciers. Ils avaient déménagé, il y aurait un an à la Toussaint. Ils étaient fermiers maintenant du côté de Préserville, dans le Lauraguais.

Lasse, meurtrie, le cœur gros, elle finit par s'endormir dans une grange, sur du sainfoin, à côté d'une dinde qui couvait secrètement des œufs dérobés aux recherches et qui ne s'effaroucha pas.

Au matin, elle alla frapper à toutes les portes. Partout on la repoussa. Le maire Compayrès lui fit comprendre que le vagabondage était

puni par nos lois. Dans un chemin creux, elle rencontra Jeannel, l'ancien sacristain de l'abbé Doumerc. Le drôle s'était fait luron. Il la regarda dans les yeux, voulut l'embrasser. Mais elle se défendit, ne voulant plus se livrer, comprenant combien elle avait été bête, le jour où Arnoussac l'avait violée dans l'étable. Elle supplia Jeannel de la laisser tranquille et lui demanda s'il savait quelqu'un chez qui elle pourrait gagner sa vie.

— Va-t-en à Toulouse, lui dit-il. Les belles filles comme toi trouvent toujours du travail là-bas, rue des Sept Troubadours ou rue Arnaud Vidal.

Elle ne comprit que ce mot Toulouse. Sans doute l'existence est moins pénible dans les villes qu'aux champs. Et puis, au moins, personne ne lui en voulait à Toulouse. Sûrement le chemin est long. Mais on peut le faire et elle le ferait.

Voilà pourquoi Jeanbernat, le roulier bon Samaritain, rencontra Annil sur la grand'route, un soir d'automne.





V

Une vie toute nouvelle avait commencé pour Annil. Jamais elle n'aurait cru qu'on pouvait devenir si heureuse. Elle était toute joie dans sa chair et dans son esprit. Jeanbernat la comblait. Ce rude mâle connaissait naturellement l'art des caresses charmantes. Il savait aimer. Il mettait dans sa passion des nuances délicates et Annil en sentait toute la douceur. Les nuits déjà longues et fraîches unissaient les deux amants dans des étreintes sans fin. Annil frissonnait au contact des chairs velues du roulier. Ah! c'était bien autre chose qu'avec Arnoussac. Maintenant elle savait ce que c'était qu'aimer et qu'être aimée. Elle ne

restait plus froide, insensible et marmoréenne. Elle ne ressentait plus aucun dégoût. La nouvelle union charnelle lui semblait avoir purifié l'autre. Souvent elle oubliait les saletés du vieux de Bordeclose ou bien, quand elle se les rappelait, elle ne pouvait s'empêcher de bénir et d'aimer davantage Jeanbernat qui lui avait fait connaître les délices d'une existence nouvelle. Dans les heures de repos, elle appuyait sa tête sur l'épaule de son amant et c'était pour elle le meilleur oreiller. Elle se plaisait surtout assise sur les genoux de ce beau garçon. Elle collait son visage contre celui du roulier, heureuse de sentir ses joues chatouillées par la barbe de Jeanbernat. Elle buvait dans son verre, mangeait dans son assiette. Ils n'étaient qu'un à eux deux. Parfois elle faisait des souhaits impossibles. Elle demandait à Dieu de fondre sa chair de jeune femme dans celle du conducteur de mules. Ainsi ils auraient toujours vécu ensemble, elle aurait été sienne pour toute la vie. Mais Dieu restait sourd à ces prières d'un érotisme insensé et alors elle faisait jurer à son amant qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il l'aimerait demain et dans la suite autant qu'il l'avait aimée hier et aujourd'hui. Il le lui promettait. Les nuits ne leur suffisaient pas en pareille occasion. Ils s'aimaient alors en plein jour. Elle

éprouvait parfois tellement le besoin d'être à lui qu'elle lui sautait brusquement au cou, lui parlait doucement, tout doucement à l'oreille et tombait quelques secondes après dans des pamoisons exquises. Leur lit n'était jamais fait. Elle se plaisait dans ce désordre ou plutôt il lui semblait naturel. Quelquefois, dans la journée, elle se jetait dessus et s'endormait lourdement, se sentant faible et fatiguée mais éprouvant encore le besoin d'aimer. Elle donnait tout à son amant, sa jeunesse, ses forces, sa vie. Elle avait mis de côté toute pudeur pour lui. Elle essaya d'inventer des raffinements. Elle profita inconsciemment des mauvaises leçons d'Arnoussac et fit connaître à Jeanbernat des voluptés nouvelles. Elle se donna à lui dans toute sa nudité. Ses chairs fines et brunes se déroulèrent dans tout leur orgueil devant les yeux émerveillés du rustre. En revanche, Annil exigea peu à peu des complaisances de son amant. Il fallut que Jeanbernat usât de réciprocité avec elle. Il se soumit très bénévolement à ses exigences et il en fut récompensé au-delà de ce qu'il aurait pu espérer. Plus elle le voyait désireux de lui plaire, plus elle-même se montrait soucieuse de maintenir et d'augmenter leur passion.

Jeanbernat oubliait tout maintenant. Il ne travaillait plus depuis quinze jours au moins.

Toute la journée, il restait enfermé avec Annil dans la chambre de la petite rue Saint-Rome. Cette paresse d'amoureux lui plaisait au-dessus de toute chose. D'ailleurs, il était riche, il pouvait se donner quelques loisirs, ayant plus de cent pistoles à la caisse d'épargne, tout près du faubourg Saint-Etienne. Donc il laissait couler le temps. Quand il avait recueilli Annil sur le bord de la grand'route, il avait eu certes une sorte de pressentiment. Mais jamais il ne se serait douté que cette petite dût exercer plus tard une aussi grande influence sur sa destinée. Sans doute, il l'avait recueillie. Mais c'était uniquement par bonté d'âme, par commisération qu'il avait cru agir. Dès la première nuit, il s'était aperçu combien il se trompait sur son propre sentiment. Quelque fatigué qu'il fût, il n'avait pas pu dormir. Sans cesse, il pensait à Annil. Dès qu'il essayait de fermer l'œil, les traits de cette fille se présentaient à lui. Sa pensée était tout à elle. Il lui avait été impossible de ne pas aller s'étendre dans le lit, à côté d'elle. Longtemps, bien longtemps, il avait repoussé cette idée, la jugeant malhonnête. Mais les sens l'avaient emporté sur le raisonnement. Il serait devenu fou sans cela. Dans ses voyages sur les routes, il avait connu bien des femmes et il en avait possédé beaucoup. Mais c'étaient là des

amours de passage, des occasions saisies à la volée hier et oubliées aujourd'hui. En somme, Jeanbernat n'avait jamais aimé. Annil fut toute une révélation pour lui. Il devint un autre homme. Au contact de cette enfant frêle et nerveuse, le rude roulier s'amollit, se fit doux. En parlant à sa maîtresse, il baissait sa voix de peur de paraître trop dur. Il marchait sur la pointe des pieds pour ne point ponctuer le plancher d'un pas trop pesant. Il prenait avec elle des façons d'homme comme il faut et il devenait naïvement ridicule. Mais tout cela paraissait très bien à Annil avec laquelle Arnoussac n'avait jamais usé d'autant de précautions. Ce qui contribuait surtout à donner au roulier ces apparences de sensitive, c'était peut-être moins la grande passion d'Annil, les coups d'amour à grand orchestre de spasmes que les lassitudes qui en étaient la suite. Rien ne plaisait à Jeanbernat comme ces longues heures de paresse que l'on passe au lit, sans penser à rien, en regardant vaguement la pluie couler sur les vitres, tandis que l'on est bien chaudement à l'abri soi-même, couché à côté d'un corps de jeune femme. Les séances d'amour souvent répétées voilèrent momentanément son intelligence, l'empêchèrent de suivre une pensée ou un raisonnement et il se sentait tout heureux dans cet état d'abrutissement. Ce rustre se gri-

sait étrangement des odeurs féminines de sa maîtresse. Il fourrait son nez épais et court dans la toison noire bleue d'Annil et se soûlait des relents qu'exhalait le haut des bras de la petite. Dans son abrutissement passager, il aurait volontiers fait l'amour à la façon de certains animaux. Annil le surprenait et l'épouvantait parfois. Jamais il n'avait trouvé fille aussi versée dans les sciences érotiques. Mais ces raffinements avaient cela d'excellent qu'ils empêchaient Jeanbernat de se blaser. Avec son tempérament naissant de courtisane habile, la jeune femme se gardait bien de tout donner à la fois à son amant. Elle savait lui faire attendre certaines joies. Il en était d'autres qu'elle ne renouvelait qu'à échéances relativement longues, d'autres qu'il lui demandait, qu'elle feignait d'avoir oubliées et qui lui revenaient tout à coup dans la mémoire.

Tous deux vivaient ainsi dans l'oubli du monde ambiant. Les premiers jours, ils sortirent pour prendre leurs repas. Ils allaient manger dans une auberge située entre Bonhoure et le Pont-Guilleméry. L'enseigne de cette gargotte amusait beaucoup Annil. Elle la relisait chaque fois qu'ils y venaient et elle la commentait. De fait, l'aubergiste désireux d'attirer l'attention du passant, avait accumulé tous les renseigne-

ments possibles sur la devanture de son établissement. On y lisait :

A L'AGNEAU FAVORI

LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE

Milhès, successeur d'Abrimat, loge à pied et à cheval. Chambres. Écuries et remises. Tant vaut boire ici qu'ailleurs. Consommations de premier choix. Blanquette de Limoux. Vins de Fronton et de Villaudric. Plat du jour.

Annil et Jeanbernat arrivaient à l'*Agneau favori* vers le coucher du soleil. Ils prenaient le chemin des écoliers, traversaient la place du Capitole à l'heure où des officiers d'artillerie attablés à la terrasse des cafés sirotaient leurs absinthes. Puis ils s'engageaient dans la rue de la Pomme, s'arrêtaient longtemps à la devanture des bijoutiers, supputant le prix de telle paire de boucles d'oreilles ou de telle chaîne en or massive ou de mauvais goût. Ils passaient vite à travers les rues d'Alsace et des Arts, frôlant les murs du Musée qui n'est jamais ouvert au public. Rue d'Astorg leurs yeux allaient fouiller jusqu'aux fonds des cours des derniers hôtels seigneuriaux. Jeanbernat s'inquiétait surtout d'une de ces demeures, dans la cour de laquelle un gros cocher rouge et ventru pansait tous les soirs

un bel attelage. Le roulier admirait les pur-sang anglo-normands qui piaffaient. C'était bien autre chose que Valento et Belloto, ses deux mules pyrénéennes qui valaient gros pourtant. Avec le prix qu'avait dû coûter cette paire de chevaux, ils vivraient, Annil et lui, comme des nobles. Il reviendrait dans son pays, à Montréjean. Il y achéterait une maison qu'il connaissait bien et qui est entourée de huit arpents de terre. Ce serait le vrai bonheur. Annil le trouvait très exigeant. Sans doute, il aurait fait bon posséder la maison et les huit arpents. Mais enfin ils étaient très heureux comme cela puisqu'ils s'aimaient si bien. Et puis on avait le temps de songer à devenir propriétaires. Quant à elle, elle n'y tenait pas, ayant vu tous les soucis d'Arnoussac qui possédait de la terre à n'en savoir que faire. Plus tard, elle ne disait pas non, ils verraient l'un et l'autre. En attendant, ils ne devaient penser qu'à être heureux. Et elle arrachait Jeanbernat à la contemplation des deux pur-sang. Au fond, elle trouvait très mal que son amant prît plaisir à convoiter le bien d'autrui. Mais elle n'osait le lui reprocher et ne cessait pourtant pas de le considérer comme son sauveur. Elle se disait tout simplement alors que les plus grands saints ont parfois péché et que Jeanbernat était bien excusable. Ils con-

tinuaient leur route à travers le faubourg Saint-Etienne. Les boutiques de Lombards leur envoyaient au nez le concert des odeurs pharmaceutiques. Il y avait à la terrasse des petits cafés borgnes de l'endroit des minotiers, des courtiers en céréales et de gros fermiers qui discutaient en buvant d'affreuse bière. Place Dupuy, Annil trouvait très belle la colonne rococo qui se dresse comme un grand cierge en face la Halle-au-Blé. Ce souvenir accordé à la trente-deuxième demi-brigade et au combat de Lonato l'intriguait énormément. Elle demanda plusieurs fois à Jeanbernat ce que pouvait bien signifier ce monument. Il répondit qu'il croyait bien que quelque homme illustre était enterré là, mais qu'il n'en était pas absolument certain. Avant d'entrer à l'*Agneau*, ils s'arrêtaient longtemps sur le pont Guilleméry. C'était leur dernière halte. Ils regardaient les lessiveuses qui tapaient le linge avec de grands battoirs plats et dont on entendait fort bien le murmure des conversations. Les femmes, pieds nus dans l'eau du canal, levaient parfois la tête vers le pont en tordant leur linge qui pissait une eau savonneuse. Un jour, l'une d'elles envoya un salut de la main à Jeanbernat qui crachait dans le canal pour faire des ronds. Annil atrocement jalouse faillit chanceler et fit presque une scène à Jean-

bernat. Il prit toutes les peines imaginables pour la rassurer. Annil ne voulut jamais croire à une plaisanterie vulgaire. Elle se monta la tête et prétendit que la lessiveuse était une ancienne maîtresse du roulier qui cherchait à rentrer dans ses bonnes grâces. Jeanbernat lui offrit d'aller trouver cette femme. Ils s'expliqueraient avec elle et l'on pourrait bien voir qu'il ne l'avait jamais connue. Annil refusa, fit semblant d'être convaincue par cet argument, mais garda en elle sa façon exagérée d'envisager les choses. Elle ne voulut pas se rendre à l'invite de Jeanbernat parce qu'elle avait peur d'un scandale public.

Ils arrivaient enfin à l'*Agneau favori*. Milhès, successeur d'Abrimat, Milhès, le patron de l'endroit, accordait au roulier un de ses meilleurs sourires. Il y avait longtemps que Jeanbernat était un de ses clients. Ils se connaissaient tous deux de vieille date et le plus bel éloge que l'aubergiste pût faire de son client c'est qu'il payait rubis sur l'ongle. Jeanbernat serrait la main, en entrant, à d'autres rouliers qui jouaient à la manille avec des cartes graisseuses sur des tables où des couteaux de paysans avaient tracé des arabesques grossières. Il s'asseyait près du comptoir où trônait Milhès, dans l'ombre. Annil prenait place à ses côtés et tous deux mangeaient

silencieusement serrés l'un contre l'autre, les genoux enlacés. Ils touchaient à peine aux plats qu'on leur servait et restaient perdus dans l'infini de leurs rêves d'amoureux. Après le repas, Jeanbernat allumait une cigarette et Annil sortant d'une de ses poches l'inévitable bas des femmes du Midi, se mettait à tricoter furieusement. Autour d'eux les conversations allaient leur train. Des métayers un peu lancés débinaient furieusement les propriétaires qu'ils servaient, tous des pingres dont les terres étaient hypothéquées trois et quatre fois et qui se montraient exigeants en diable. Les rouliers, qui jouaient aux cartes, frappaient du poing la table en abattant leurs atouts. Des muletiers espagnols se querellaient, les yeux noirs grands ouverts, les lèvres blanches, taquinant de la main le long couteau placé à côté d'eux. Au fond de la salle, en face Jeanbernat et Annil, un *peyarot* (colporteur) ronflait la tête appuyée sur sa balle. Deux lampes de pétrole suspendues aux poutres noircies du plafond fumaient au-dessus de ces consommateurs. Leur odeur âcre se mêlait aux puanteurs de la cuisine où des oignons prenaient des teintes rousses dans un bain de graisse chaude. Des écuries voisines où piétinaient les chevaux arrivait le parfum des fumiers nouveaux. Jeanbernat se trouvait bien à l'*Agneau favori*. Il y

était dans son milieu et il y paressait délicieusement, abruti par le labeur de ses amours, la fumée du tabac et l'air de l'auberge. Il y serait certainement retourné tous les soirs. Mais il finit par prendre en grippe un des habitués de l'endroit. C'était un grand bellâtre de vingt-cinq ans, nommé Alexis Byrrh. Il travaillait ou faisait semblant de travailler dans une minoterie du quartier Matabiau. Tous les soirs, il arrivait à l'auberge se drapant prétentieusement dans une longue blouse blanche, le béret brun avançant sur son front étroit de Pyrénéen têtu. Byrrh portait toujours des cravates à tons clairs et crus. Il affectait de sourire pour mieux faire voir ses belles dents blanches. Il avait l'œil faux et mauvais, le menton bleu des ouvriers paresseux qui ont le loisir de se raser tous les jours. On faisait courir mille bruits sur son compte. Les uns le tenaient pour un bon compagnon parce qu'il avait toujours la bourse ouverte pour payer à boire au premier venu. D'autres, plus méfiants ou plus circonspects, prétendaient qu'il était plus occupé rue des Jardiniers auprès des demoiselles omnibus qu'à la minoterie du faubourg Matabiau. Un plâtrier avait même affirmé, un jour, que Byrrh appartenait à la police secrète. Mais Milhès lui avait imposé silence. Milhès, négociant honorable et homme d'ordre, était d'autant plus

digne d'être cru qu'on sait que tous les plâtriers toulousains ont apporté leur concours aux révolutionnaires.

Depuis que Jeanbernat était venu à l'*Agneau favori* en compagnie d'Annil, Byrrh se montrait plus assidu que jamais à l'auberge. Tous les soirs, il y arrivait quelques minutes après le roulier, s'asseyait à la même table et engageait la conversation. Il essayait de faire l'aimable avec Annil, montrait plus que jamais son beau râtelier, avait soin de faire miroiter une énorme bague en doublé qu'il portait au petit doigt de la main gauche. La jeune femme restait insensible à ces agaceries. Les deux ou trois premiers soirs qu'elle avait accompagné Jeanbernat à l'*Agneau*, elle avait admiré l'air fatal, les allures bêtement romanesques de l'ouvrier minotier. Elle avait surtout remarqué qu'il ne parlait jamais le patois et qu'il employait des mots recherchés, à grand effet dont elle ne comprenait pas bien le sens. Puis elle était revenue sur cette impression. Jeanbernat avait fortement critiqué devant elle les manières poseuses de Byrrh. Il n'en fallut pas davantage pour qu'Annil fût de l'avis de son amant. Elle finit par s'apercevoir que le roulier était de plus en plus énervé par le bellâtre. Maintenant il affectait de ne plus répondre aux avances trop polies de ce grand drôle. Il lui tour-

nait le dos. De son côté, Byrrh parlait de plus en plus, prenait un ton ironique, soulevait des allusions très transparentes à propos de tout et de rien, se moquait presque ouvertement de Jeanbernat, glosait sur les jolies filles qui ont le tort de rester coiffées d'un madras pour plaire à un rustaud quelconque, affirmait qu'il en tutoyait beaucoup qui n'avaient pas été aussi bêtes. Il citait alors les noms des cinq ou six cocottes très huppées de Toulouse. Il les connaissait toutes. Il les avait vues venir à la ville portant sur la tête un panier plein de provisions qu'elles allaient vendre au marché. Aujourd'hui, elles couchaient avec des messieurs très bien qui les couvraient d'or, de soie et de diamants. Ces belles filles étaient aussi huppées que des maîtresses d'archevêques. Il y en avait une entre autres qui s'était lancée dans les arts. Elle chantait au Catelan des choses chouettes dans le goût de Paris. Et Byrrh l'imitait, grasseyant les couplets avec un faux accent parisien où l'intonation canaille prenait un son étranger. Tout le cabaret écoutait avec recueillement la bouche ouverte et les yeux mi-clos. Milhès était enchanté d'avoir un client aussi distingué que Byrrh. Seul, Jeanbernat restait impassible, continuant à fumer sa cigarette dont il regardait les spirales bleues se perdre au plafond. Au fond, il rageait en dedans. Une

grosse colère couvait en lui. Il avait des envies folles d'empoigner cet affreux Byrrh et de le faire passer à travers les carreaux du cabaret. Annil avait compris que son amant finirait par ne plus se laisser invectiver. Les taquineries de Byrrh l'agaçaient elle-même. A plus forte raison Jeanbernat devait-il vouloir y mettre fin. Elle craignit une rixe violente et un soir en sortant de l'*Agneau favori*, elle dit à Jeanbernat qui lui paraissait plus sombre que de coutume :

— Si tu veux nous ne retournerons plus à l'*Agneau*. Cette cuisine d'auberge ne te vaut rien, j'en suis sûre. Nous ferons nos petits repas chez toi. Je les apprêterai. Tu verras comme je suis habile cuisinière.

Il accepta. Dès lors ils mangèrent dans la chambre de la petite rue Saint-Rome. Jeanbernat était enchanté de cette combinaison si simple à laquelle il n'avait pourtant pas songé, ayant coutume de manger au cabaret. Leur intimité s'accrut encore. Ils étaient seuls maintenant, bien à eux-mêmes. Aucune distraction extérieure. Ils vivaient plus que jamais dans une contemplation mutuelle. Annil ne sortait guère que pour aller au marché du Capitole. Elle y achetait peu de chose, marchandait beaucoup, discutant à perdre l'haleine pour un melon de trois sous, et, finissant par convaincre la mar-

chande, elle rentrait triomphante. Jeanbernat la laissait faire. Il se disait pourtant parfois que cette petite femme ferait une excellente ménagère. Après tout, pourquoi ne l'épousait-il pas ? Elle en valait bien une autre. Puis il finissait par s'avouer qu'il est fort ennuyeux de vivre légalement et maritalement sur les restes d'un vieux paillard. Annil avait été à mauvaise école. Elle pourrait mal tourner dans la suite. Rien ne pressait. Mieux valait attendre, mettre la petite à l'épreuve pendant des mois, peut-être même pendant quelques années. Alors Jeanbernat serait sans doute moins pauvre et plus libre d'agir à sa guise. Annil n'était pas bien exigeante, c'est vrai. Mais elle lui avait néanmoins déjà coûté six pistoles et demie. Il l'avait nippée complètement chez un fripier de la place Saint-Georges, qui ne donne pas pour rien les cotillons. S'il la gardait, il faudrait bien qu'il travaillât plus dur pour subvenir aux besoins de leurs deux existences. Tous les jours, il se disait qu'il allait reprendre le fouet et courir de nouveau les grandes routes avec Belotto et Valento. La saison n'était plus bien fameuse, il est vrai. Depuis trois semaines environ, les céréales et les maïs avaient été transportés chez les marchands de grains. Mais il y avait bien toujonrs quelques charrois à faire. Le roulier aurait parfaitement pu trans-

porter du bois, de la poterie réfractaire qu'on emballe dans d'énormes mannes d'osier, des cochons que l'on vend au marché d'Armand Bernard. Il avait des clients qui venaient le demander et, après leur avoir promis qu'il se mettrait en route, il leur faisait dire qu'il était tombé subitement malade. Le seul courage qu'il avait maintenant consistait à prendre des résolutions et à ne pas les exécuter. La vérité c'est qu'il trouvait le lit si bon qu'il lui en coûtait de se lever. Et puis il se demandait ce que deviendrait Annil pendant qu'il voyagerait. Il n'osait pas lui proposer de venir avec lui. Ce n'était d'ailleurs pas possible. Les gendarmes finiraient par lui demander compte de son concubinage qui, passant inaperçu dans l'agitation d'une grande ville, ferait jaser les campagnards au milieu desquels il vivait la plupart du temps. Il restait ainsi en proie à une foule d'incertitudes, ne sachant pas ce qu'il ferait le lendemain, mais heureux de jouir aujourd'hui de sa jeune et vaillante maîtresse. D'ailleurs, il oubliait parfois les soixante-cinq francs qu'il avait dépensés pour vêtir Annil. Dans ces moments-là il ne se souvenait que de ses trois cent et quelques écus placés à la caisse d'épargne. Alors se sentant riche, il jouait à l'homme généreux. Dans ces heures de prodigalité, il amenait volontiers Annil au théâtre.

C'était une rude fête pour la petite qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Elle assista avec son amant à quatre ou cinq opéras que l'on joua au Capitole et à quelques drames joués par la troupe des Variétés. Elle avait une passion toute méridionale pour le spectacle. Elle se mettait volontiers dans la peau de l'héroïne, se sentait heureuse et oppressée par les souffrances d'une actrice persécutée au premier acte, martyre au troisième et mariée au cinquième. Elle trouvait l'opéra plus beau que les grand'messes chantées par M. l'archiprêtre de Saint-Etienne. Quand les chœurs étaient en scène, elle fermait les yeux et se croyait transportée au septième ciel. Ces soirs-là, après que le rideau était tombé, elle rentrait au logis avec Jeanbernat dont la voix bien timbrée répétait quelques phrases des mélodies qu'il venait d'entendre. Elle avait pour lui des caresses plus tendres quoique moins chaudes, leurs amours devenaient alors plus câlins que jamais. Puis, le lendemain et les jours suivants, Annil se remémorait la pièce et la racontait, ayant même retenu les parties les plus brutales du dialogue. Elle arrivait insensiblement à faire des différences entre les acteurs, comparant leurs gestes et leur diction. Il y avait en elle toute une génèse d'esprit critique à de pareilles heures. Mais naturellement jaloux, le roulier s'imaginait alors

qu'elle était entichée de l'un ou l'autre de ces cabotins. Il lui semblait logique qu'Annil dût lui préférer un bonhomme en maillot rose et en pourpoint cerise. Il déclarait donc sentencieusement que tous jouaient aussi bien les uns que les autres et que tous les drames, tous les opéras étaient également beaux. Annil humble se soumettait à cette appréciation. Elle jugeait que son amant possédait l'omniscience et elle s'avouait intérieurement qu'elle avait proféré une sottise. Un peu plus elle aurait demandé pardon à Jeanbernat, tant il lui semblait qu'elle avait été coupable d'émettre une opinion personnelle.

Les soirs où ils n'allaient pas au théâtre, ils se rendaient à la foire d'automne qui encombre les allées Lafayette. Les Arabes, nés à Marseille, rue Saint-Ferréol, qui vendent des bijoux d'Orient, des pastilles du Sérail et de la pâte de jujubes ; les camelots parisiens pleins de bagoût avec leurs casquettes à trois ponts surmontant des rouflaquettes, les marchands de pain-d'épices qui distribuent des cartons numérotés et font tourner une roue tandis que le gland de leur immense bonnet de coton s'agite, tout cela étonna d'abord Annil. Mais ce qui l'enthousiasma davantage ce fut le Musée des figures de cire. Elle y vit tous les criminels fameux. On lui montra le frère Léotade, l'assassin de Cécile Combettes,

Latour et Audouy, les meurtriers de M. Bugat de la Salle, sans compter Aspe et Dumolard. Tous ces gredins avaient la figure nulle et bon enfant de parfaits sceptiques qui ont joué d'autres rôles suivant la province où ils étaient exhibés. Sans doute, Dumolard s'était appelé Jules Favre à Nancy, le frère Léotade avait un faux air de l'archevêque Darboy et ce mauvais drôle de Latour ressemblait étonnamment à un médiocre romancier contemporain qui fut autrefois un polémiste spirituel ; mêmes cheveux en coup de vent, même nez marqué de petite vérole, même front bossu. Annil et Jeanbernat trouvèrent naturellement qu'on avait bien fait de couper le cou à ce Latour. Il n'y avait qu'à voir sa figure pour être persuadé que ce devait être un rude gredin.

Jeanbernat réservait presque exclusivement son admiration pour les lutteurs. Il assistait volontiers à tous leurs exercices sans s'apercevoir que leurs combats corps-à-corps étaient réglés d'avance. Il les connaissait, les ayant rencontrés dans les foires. Il savait sur le bout du doigt toute leur histoire et il se plaisait à la raconter à Annil. Bien mieux, il avait retenu quelques-uns de leurs boniments et il les débitait avec le même accent, la même intonation qu'eux. Il n'était resté naïf et crédule qu'à

l'endroit de leurs travaux. Annil goûtait moins ce spectacle que les autres. Sa nervosité s'irritait quand elle voyait d'horribles dondons aux énormes mamelles défier au sabre et au fleuret les tourlourous les plus distingués de la garnison. Elle s'étonnait que des femmes aussi laides eussent la chance de montrer leurs charmes en maillot couleur chair et fussent vêtues d'une casaque de velours pailletée d'or ou d'argent, comme le page des *Huguenots*. Elle en fit même l'observation à Jeanbernat. Il lui répondit que c'était le métier qui voulait ça.

En revanche, les théâtres forains où l'on exhibe des animaux savants attiraient Annil. Elle se retrouvait là dans son élément. Elle avait toujours aimé les bêtes et elle prit un plaisir inouï à contempler une charge de cavalerie faite par des singes montés sur des chiens-moutons. Elle eut presque des larmes d'attendrissement quand elle vit le propriétaire de cette ménagerie bien élevée jouer avec des serpents qui tordaient autour de son cou leurs anneaux froids. Elle se souvint de la petite couleuvre qu'elle avait chérie autrefois dans les bois de Castelpezet et elle en rappela le souvenir à Jeanbernat. C'était donc bien vrai. Les serpents n'étaient pas aussi mauvais qu'on veut le dire et elle avait eu bien raison de les aimer dans le temps.

Souvent pour éviter l'encombrement de la foire, ils passaient derrière les baraques et les tréteaux des gagne-petit et des saltimbanques. Il y avait là une longue ligne de maisons roulantes peintes de tons variés. Tout un monde d'enfants pouilleux, couverts de haillons sales s'y roulait dans la poussière. Des vieilles y cuisinaient et l'odeur puante des roux se mêlait à l'âcreté du beurre rance qui fond ou à la fadaise des graisses chaudes. Au fond de ces lourdes voitures, on voyait le lit où nichait toute la tribu. Aux fenêtres de quelques-unes, il y avait des pots de fleurs ou des cages dans lesquelles piaillait un serin. Sur le sol, c'était une vraie peste. Ces bohémiens jetaient leurs épluchures, le débris de leurs repas et jusqu'aux saletés de leurs vases de nuit. Des chiens maigres couraient là-dedans et y cherchaient leur vie. Toutes ces ordures puaient. N'importe ! Annil trouvait que ces gens là étaient bien heureux de vivre ainsi à l'aventure, voyageant toujours et voyant sans cesse du pays nouveau. Elle souhaitait pareille existence. Elle serait allée avec Jeanbernat par monts et par vaux. Tous deux se seraient aimés dans l'imprévu d'un paysage toujours autre que celui qu'ils auraient traversé récemment. Elle regretta de ne posséder aucun des talents chers aux amateurs de spectacles forains et elle en

vint presque à être jalouse des grosses commères ferrées sur l'escrime.

Puis rentrant au milieu de la foire, Annil et Jeanbernat s'arrêtaient devant les fourneaux des marchands de gaufres. Ils regardaient la pâte blanche qu'un mitron versait à coups de cuiller dans le moule quadrillé et rien ne les amusait comme de voir ce liquide transformé par la chaleur en un gâteau qui fumait et que l'on saupoudrait de sucre. Annil adorait les gaufres ainsi. Son grand bonheur était de les manger toutes chaudes. Elle s'en bourrait avec une gourmandise d'enfant.

Les camelots qui tiennent des tourniquets et des toupies hollandaises où l'on gagne des porcelaines l'enthousiasmaient moins. Jeanbernat s'amusait beaucoup des bourgeois qui y perdent leur argent pour gagner un pot de chambre en porcelaine au fond duquel luit un œil bleu et qui ne récoltent qu'une collection d'affreux coquetiers en verre mal taillé. Lui ne mettait pas à cette loterie-là. Les brimborions qu'on peut y gagner en dépensant beaucoup sont choses parfaitement inutiles et il ne comprenait pas qu'il y eut des gens assez sots pour dépenser leur argent à de pareilles cochonneries. Il préférait gagner un lapin de trente sous en abattant une petite quille de bois avec une boule de cuivre snspendue par

une ficelle à une tringle. Ce jeu-là lui revenait en moyenne à deux francs, car il ne renversait pas la quille, comme cela, du premier coup. Mais au moins il avait le lapin. Son premier soin, dès qu'il l'avait gagné, était de lui asséner entre les deux oreilles une forte claque avec le revers de la main. Le pauvre animal gigottait un peu, puis ses yeux devenaient vitreux et il était bon à manger le soir même.

Annil trouvait ce jeu un peu brutal. Elle se détournait pour ne pas voir assommer le lapin. Mais quand celui-ci avait passé de vie à trépas, elle s'en emparait et ne faisait aucune difficulté pour le convertir en civet. Au contraire, elle finissait par s'avouer que Jeanbernat était un grand homme qui savait mêler l'utile à l'agréable.

Du reste, pourquoi lui aurait-elle refusé le plaisir de gagner un lapin ? N'était-il pas charmant avec elle, toutes les fois qu'il la conduisait à la foire ? Il lui payait des gaufres, la laissait complaisamment s'arrêter devant le fabricant de pâte de guimauve qui tirait sa marchandise rose sur des tringles recourbées où tintinabulaient des sonnettes et la découpait ensuite en bâtons sur du marbre, Jeanbernat pouvait bien donner quarante sous pour un lapin. Il en avait bien dépensé davantage dernièrement. Ne venait-il

pas d'acheter à Annil, chez un orfèvre de la rue des Filatiers, une paire de boucles d'oreilles en or, des vraies *coques* comme en ont les métayères cossues ou les vieilles servantes qui ont de l'argent placé? Elle se disait que son amant devait être à son aise puisqu'il dépensait sans travailler. Parfois cette idée l'inquiétait un peu. Elle la tournait et la retournait en tous sens. Non, Jeanbernat n'était pas aussi riche qu'elle le croyait. Car enfin il avait à peine les meubles nécessaires dans sa chambre, il n'était guère nippé, n'ayant que deux pantalons de drap, six chemises, trois blouses et une grosse veste pour la mauvaise saison. Sans doute les mules et la charrette étaient à lui. Mais Bellotto et Valento ne vivaient pas de l'air du temps. Il fallait payer leur nourriture, les frais d'écurie. A force de méditer sur ce sujet, elle devina juste, pensa que le roulier avait quelques économies et qu'il les dépensait pour elle. Elle s'en voulait de lui coûter cher, s'exagéra les sommes qu'il lui avait consacrées, fit des calculs désordonnés, le crut tout à fait ruiné et s'en voulut énormément d'avoir causé ce désastre imaginaire. Maintenant que Jeanbernat n'avait plus rien, il allait l'abandonner sans doute. Elle resterait sans ressources, presque aussi pauvre que quand il l'avait trouvée et elle tomberait à la merci du premier venu.

Puis elle serait de nouveau mise sur le pavé et il faudrait toujours recommencer cette vie de misères jusqu'au moment où elle irait mourir à l'hôpital. Ce n'était pas possible. Il fallait aviser, prendre une détermination, faire face aux éventualités mauvaises. Plusieurs fois, elle voulut entretenir Jeanbernat de ce sujet. Mais elle hésitait toujours craignant de provoquer une rupture qu'elle devait cependant juger très lointaine, car ses amours avec le roulier n'avaient été obscurcis jusque-là par aucun nuage.

Enfin, une nuit pendant laquelle ils s'étaient beaucoup aimés, elle se décida à parler. Sans doute elle devait être une charge pour lui. Depuis qu'il la connaissait, il ne travaillait plus et il dépensait beaucoup. Cette vie-là ne pouvait pas durer.

Il crut qu'elle voulait le quitter et il lui fit presque une scène de jalousie, lui demandant si par hasard elle avait trouvé ce gredin de Byrrh et si c'était lui qui lui avait soufflé ce prétexte de rupture. Annil pleura beaucoup. Elle protesta bien haut contre le soupçon de Jeanbernat, lui jura qu'elle n'aimait que lui et ajouta que c'était son affection même qui l'engageait à se montrer prévoyante. Alors le roulier lui avoua qu'il était plus riche qu'elle ne croyait. Tout compte fait, il lui restait plus de huit cents francs placés à la caisse

d'épargne. Ils pouvaient donc vivre encore l'un et l'autre pendant de longs mois tranquilles et insouciants. La mauvaise saison passée, il faudrait se remettre au travail. Il avait des projets encore vagues, mais il n'était pas dit qu'ils ne réussissent pas. Pour ne point se séparer d'Annil, il méditait de vivre à Toulouse et de ne plus courir les grandes routes. Ce métier de roulier l'assommait. Les cochers de citadines gagnaient tous plus que lui. Si une bonne occasion se présentait, il vendrait ses mules et sa charrette et il achèterait un fiacre et un cheval. Il se voyait déjà brûlant le pavé de Toulouse, coiffé d'une large casquette de toile cirée. Pendant ce temps Annil resterait à la maison, faisant cuire le pot-bouille et s'occupant du ménage. Du reste, ils n'habiteraient pas toujours cette sale petite rue Saint-Rome. Il en avait assez à la fin. Ils loueraient une petite chartreuse d'ouvriers dans le quartier Saint-Aubin. Il en connaissait une très bien rue de Luppé. Il y avait juste deux chambres et une cuisine. Ça ne fumait pas du tout. Sans compter qu'on pouvait cultiver des choux dans le carré de jardin grand comme un mouchoir de poche, qui se trouvait devant la maison. Le loyer était bien un peu cher. Mais on s'arrange toujours avec les propriétaires qui tiennent surtout à toucher de l'argent. Naturellement il faudrait

meubler ce logis, car ce qu'ils avaient ici ou rien c'était la même chose. Il avait déjà marchandé des meubles presque neufs chez un revendeur de la place Saint-Georges. Ils s'étaient tenus l'un et l'autre à quarante francs de différence. Il repasserait chez ce marchand de bric-à-brac qui finirait bien par céder.

Annil écoutait toutes ces belles paroles avec un ravissement profond. Elle se voyait déjà installée dans la petite maison de la rue de Luppé, arrosant les choux du jardin grand comme un mouchoir de poche, tandis que Jeanbernat triomphalement coiffé de sa casquette en cuir bouilli arrivait au grand trot, conduisant un lourd fiacre toulousain.

Cependant, les jours succédaient aux jours. Rien ne semblait changé dans l'existence inerte et paresseuse des deux amoureux. Toutefois les heures leur paraissaient plus longues et plus monotones. Annil tricotait toujours, entassait les paires de bas sur les paires de chaussettes, Jeanbernat fumait des cigarettes, heureux de voir un culot brunâtre faire tache entre le pouce et l'index de ses mains blanchies par l'inaction. Parfois leurs yeux se rencontraient. Ils étaient presque ennuyés de se voir en face l'un de l'autre. Lui, étouffait un bâillement tandis qu'elle jetait ses regards sur un coin de la chambre comme

pour y trouver une distraction. Il y avait beau temps qu'ils n'étaient plus allés au spectacle et que les forains des allées Lafayette avaient tous porté plus loin leur bagoût et leurs marchandises. Donc, plus de sujets de conversation. Ils se disaient maintenant des riens qu'ils s'étaient cent fois entendu dire. Annil racontait souvent des histoires de Castelpezet, ne se figurant pas combien elle agaçait son amant à qui le souvenir d'Arnoussac était particulièrement odieux. Il se détournait alors, crachottait sur le feu de charbons de maïs, le coude appuyé sur la cuisse, perdu dans un rêve nul, vague et sans pensées. Parfois il essayait de chanter. Mais sa voix mâle et forte avait besoin du grand espace, de l'air libre des champs où les mélodies se perçoivent claires et sonores mais adoucies par les distances. Dans cette petite chambre, les sons se cassaient aux angles et se perdaient.

Les deux amants n'étaient heureux que la nuit, alors qu'ils se livraient aux caprices de leurs chairs jeunes et chaudes ou qu'ils dormaient perdus dans les ombres du sommeil. A mesure que le soir tombait, ils se voyaient avec des yeux meilleurs, se sentant meilleurs eux-mêmes.

Cette vie à deux si charmante dès le début finit par leur peser horriblement au bout de six mois. Plus que jamais Jeanbernat se promettait d'aller

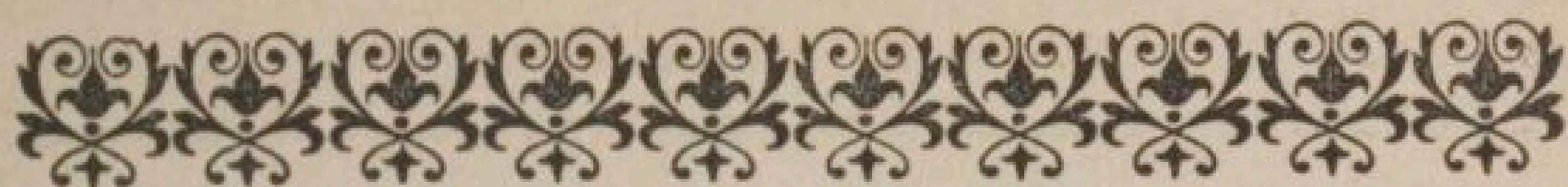
chercher du travail le lendemain. Plus que jamais aussi il restait livré à son inertie.

Un matin, pourtant, il prit son courage à deux mains et il dit à Annil :

— Je vais m'occuper de la voiture et du cheval dont je t'ai déjà parlé l'autre jour.

Il sortit et ne rentra que très tard dans la nuit. Il était terriblement soûl. Il se cogna aux murs et aux meubles. Il avait un hoquet de tous les diables, parlait très haut de cette canaille de Byrrh avec qui il avait failli avoir une vilaine affaire et jurait, tout cela dit dans un patois mêlé de français burlesquement écorché. Il voulut faire le gentil avec Annil qui lui allongea un coup de poing dans le dos et l'envoya ronfler dans la ruelle du lit.





VI

Maintenant Annil travaillait.

O le rude labeur! La maîtresse du roulier s'était enrôlée parmi les *faissaïres*. Ce sont ces femmes qui déchargent les sacs de blé apportés de la campagne chez les marchands et chez les minotiers. On a deux sous pour porter les quatre-vingts kilos de bladette dans les greniers. Deux sous, c'est le prix fort. On ne donne que six liards par sac au moulin du Bazacle, là-bas, à l'autre bout de la ville, sur la Garonne. Annil aimait mieux travailler au faubourg Guillemery. C'est plus gai. Elle y apprenait souvent des nouvelles de Castelpezet par les gens qu'elle connaissait et qui venaient à la

ville. Ensuite, les *faissaïres* de Guillemery sont moins rudes, moins harpies que celles du Bazacle, sans doute parce qu'elles gagnent quelques sous de plus. Annil ne fut pas la mal-venue parmi elles. Naturellement, elles ne lui firent pas des politesses à bouche-que-veux-tu. Elles ne la comblèrent pas de prévenances. Elles lui firent même porter les sacs mal attachés ou ceux qui, s'étant déchirés en route, laisaient s'échapper le grain en filets minces. Annil perdait toujours deux bonnes minutes à tamponner la déchirure avec un charbon blanc de maïs ou avec un chiffon ramassé dans la poussière de la chaussée mal balayée. N'importe, encore une fois, la petite n'avait pas trop à se plaindre des *faissaïres*. Elles lui permettaient de prendre place à côté d'elles, sur la margelle des trottoirs, dans les heures de repos. Toutes tricotaient alors avec rage. La mieux renseignée racontait les nouvelles du jour, s'étendait longuement sur les potins sales qui couraient la ville, les grossissant à plaisir, non par amour du mensonge, mais parce que le tempérament méridional exagère tout. Et dans l'air chaud, où bourdonnaient les moustiques et les *cousins*, se croisaient les exclamations des auditrices. C'étaient des *Jésusss!* des *boun Diou!* des *oh! le pauvre!* qui revenaient à chaque passage de la narration

comme un refrain de ballade. Parfois le récit était interrompu. Une connaissance quelconque passait. On l'interpellait, on l'arrêtait même. On faisait causer les lavandières qui allaient rincer du linge au canal. On lançait une plaisanterie à un roulier qui répondait une saleté grasse. Et toutes de faire les pudibondes mais de rire en dessous. Telles étaient les joies des heures calmes.

Annil avait bien une autre raison pour préférer Guillemery au Bazacle. Là au moins elle était plus près de Jeanbernat. Maintenant il passait toutes ses journées à l'*Agneau favori*, jouant à la manille, buvant du demi-vin, se faisant inviter par les rouliers auxquels il donnait un coup de main. Il se soûlait ferme. Quand la manille ne lui rapportait rien et que les rouliers faisaient les avares, il sortait du cabaret, sûr de trouver Annil dans les environs. Il la tirait à part, lui causait à voix basse et la petite lui mettait quelques gros sous dans la main. Elle avait les larmes aux yeux. Elle aurait voulu le prier, le supplier de ne plus boire. Elle n'osait vraiment pas. Elle le craignait moins qu'elle ne le vénérait. Elle voyait toujours en lui son sauveur, un être presque surnaturel, une sorte de saint qui commençait à déchoir, mais que la bonté du Seigneur ramènerait dans la droite

voie. Elle faisait brûler des cierges pour lui à Saint-Aubin, à Sainte-Anne et à Saint-Michel. Par exemple, quand il avait trop bu et qu'il lui poussait des idées galantes d'ivrogne amoureux, elle était impitoyable, elle le repoussait rudement. Un soir, il voulut être brutal, elle lui mordit la main. Il jura, il l'accusa de coucher avec Byrrh, il l'accabla de grossièretés. Elle ne répondit rien, étouffant en elle son grand chagrin qu'elle considéra religieusement comme une expiation de ses fautes.

Toutes les fois que Jeanbernat était ivre, il reprochait Byrrh à sa maîtresse. Il n'avait pourtant aucune raison de soupçonner ou d'incriminer la conduite d'Annil. Elle était vraiment sage, ne prêtait aucune attention aux galanteries que lui servaient les hommes.

Byrrh papillonnait, tournait autour d'elle, c'est vrai. Mais elle se montrait toujours très froide avec lui, répondant sèchement à ses politesses et ne daignant même pas accorder un sourire à ses plaisanteries de monsieur qui cherche à se rendre intéressant. Très souvent il l'avait rencontrée au moment où elle chargeait sur ses épaules les lourds sacs de blé. Il lui avait souvent proposé de l'aider, de porter les sacs pour elle. Toujours elle avait refusé.

Une autre fois, le jour de la Sainte-Anne, il se

trouva sur son chemin et voulut lui offrir comme cadeau de fête un foulard de soie à ramages rouges et bleus. Elle n'accepta pas. Mais elle se dit très involontairement que Jeanbernat n'avait pas de pareilles attentions pour elle.

Le grand roulier en voulait surtout à Byrrh parce que celui-ci l'agaçait. Byrrh ne perdait pas une occasion d'aiguillonner son adversaire. Le roulier se montait d'autant plus qu'il mettait plus de temps à comprendre les allusions et les plaisanteries que lui décochait le Pyrénéen. Ah! comme il aurait voulu tenir entre ses mains le cou de ce bellâtre, comme il l'aurait serré jusqu'à ce que mort s'en fût suivie. Il détestait crânement cette bête malfaisante qui glissait toujours entre ses doigts comme une vipère. Parfois à l'*Agneau favori*, il campait son menton sur son poing et il fixait ses yeux sur ceux de Byrrh, espérant que cette provocation muette amènerait une explication, une rixe. Mais Byrrh détournait le regard, se contentant de jeter des allusions dans la conversation qu'il soutenait avec des consommateurs. Ceux-ci ne comprenaient pas toujours. Byrrh se chargeait alors de leur ouvrir l'intelligence en leur indiquant par un clignement d'yeux rapide ou par quelque autre geste vif, Jeanbernat qui se mordait les poings à une table voisine. La plupart du temps

ce maquereau effronté jouait l'homme vertueux, s'indignait contre les ivrognes qui se font entretenir par les jolies filles, raillait les drôlesses naïves qui peinent, suent et s'esquintent pour rincer le gosier de pareils pochards. Ah! elles pourraient trouver mieux, beaucoup mieux. Une chose l'étonnait du reste. Il se demandait et il demandait à l'honorable société pourquoi les amants assoiffés de ces trop bonnes filles n'allaient pas proposer leurs maîtresses aux jeunes gens comme il faut de la ville. Ce serait tout bénéfice pour eux, pour la demoiselle et pour les jeunes gens. Ceux-ci paieraient à coup sûr bien cher le plaisir de coucher avec une jolie femme qui serait heureuse, à son tour, de ne point supporter à côté d'elle un affreux goujat puant la vinade à plein bec. A ce compte l'ivrogne pourrait boire autre chose que des saletés et épargner à son entreteneuse la fatigue de travaux rebutants. Vrai, il y avait des gens qui ne savent rien calculer.

D'autres fois, Byrrh se faisait le reporter de tous les cancans des femmes qui rincent du linge au canal ou qui portent du blé dans les greniers des minoteries. Ah! elles en avaient conté de rudes sur l'une d'elles, une pauvre petite bougresse s'éreintant, se tuant pour donner à boire à un affreux soûlard qui n'était même pas son

mari et que les ivresses quotidiennes empêchaient de remplir ses fonctions d'amant! Elles l'avaient blâmée, elles l'avaient bien conseillée, elles lui avaient dit : « Quitte-le! Laisse-le! Il y » en a de plus beaux, de plus riches, de moins » dégoûtants. Tu es bien bête de travailler quand » tu pourrais devenir la première fille entrete- » nue de Toulouse. Ah! si nous étions jeunes et » jolies comme toi... »

Et Byrrh copiait les voix des mégères, reproduisait leurs intonations, reprenait leurs gestes un à un. Grâce à cette mimique, il obtenait de grands succès de rire. Jeanbernat furieux, le cerveau troublé par les alcools, croyait alors que l'auditoire se moquait de lui. Plus que jamais il se promettait de faire un mauvais coup et il ruminait mille vengeances contre Byrrh.

Celui-ci n'exagérait pas toujours. Il était vrai, par exemple, que les commères de Guillemery jasaient fort et ferme sur le compte d'Annil. Elles la trouvaient vraiment stupide. Elles la plaignaient beaucoup et très sincèrement de se montrer si bête et de rester acoquinée à un pareil homme. Les plus charitables lui donnaient des avis qu'elles estimaient très sages et pas du tout immoraux. Mais, Annil ne pouvait pas quitter son Jean, c'était plus fort qu'elle. Elle aurait cru offenser Notre-Seigneur.

Cependant cette vie lâche et soumise l'avait considérablement dépoétisée. Elle n'avait plus comme naguère de ces échappées d'imagination vers des horizons meilleurs. Elle se résignait, avait cessé volontairement peut-être d'entrevoir un au-delà merveilleux. Elle ne faisait plus de rêves tout éveillée. Elle se laissait aller au terre-à-terre de l'existence banale. Le métier de bête de somme qu'elle faisait l'empêchait sans doute de voyager au pays des chimères. D'autre part, les soûleries de Jeanbernat la désillusionnaient rudement à son insu, sans qu'elle pût s'en rendre compte. Elle en était arrivée à pratiquer la religion par devoir routinier et par habitude acquise. Son catholicisme lui-même était devenu banal et plat. Elle eut pourtant comme un renouveau d'illusions. Elle esquissa encore un poème naïf. Mais il fut moins large et plus vulgaire que les précédents.

Une de ses amies, une faissaïre, qu'on nommait vulgairement la *Catti*, diminutif de Catherine, venait de se marier. La Catti avait épousé un brigadier de l'octroi, un homme très bien quoique un peu vieux, décoré de la médaille militaire, pensionné du gouvernement. Il s'était épris de la porteuse de sacs après avoir fait la conquête de quelques cuisinières. La Catti ne lui avait pas cédé, bien qu'elle eut déjà jeté son

bonnet par-dessus les moulins. Mais elle approchait de la trentaine. Elle s'était dit qu'il fallait faire une fin. Elle avait émoustillé par ses refus les passions séniles du gabelou, qui avait dû en passer par le mariage.

Maintenant, ils vivaient tous deux là-bas, au diable, dans le faubourg St-Cyprien. Ils avaient un appartement de trois pièces bien claires, avec des meubles en acajou canaille à tons roses. Au mur, la Catti avait glorieusement suspendu sa couronne de mariage mise sous un cadre à verre bombé. Ce trophée matrimonial servait de pendant à un brevet de pointe et de contrepointe qui avait été délivré au brigadier des douanes alors qu'il était maréchal-des-logis dans les dragons. Annil trouvait la Catti bien heureuse. Elle enviait, elle aussi, une vie semblable en compagnie d'un homme sage qui remonte régulièrement la pendule tous les dimanches matins et qui est réglé comme du papier à musique. Ah! si Jeanbernat prenait exemple sur le mari de la Catti, ce serait un vrai paradis. Vraiment, il y avait des gens qui ont de la chance, sans compter que, maintenant, Catherine avait abandonné le rude métier de faissaïre. Elle s'était mise crieuse de journaux. C'est une profession très propre qui vous permet d'être toujours en toilette convena-

ble et de piquer un brin de réséda à l'une des boutonnières du corsage.

Annil finit par se dire qu'elle n'était pas plus bête que son ancienne compagne. Elle savait lire et compter tout juste. Elle pourrait fort bien, elle aussi, gagner un centime par exemplaire vendu, elle aurait plus de profits et moins de fatigues. Toujours très soumise, elle s'ouvrit de cette idée à Jeanbernat. Tout d'abord, il s'y montra fort hostile, prétendant que quand on a un métier, on ne l'abandonne pas ainsi pour se lancer dans l'inconnu. Puis, s'animant davantage, il accusa sa maîtresse de vouloir courir les rues à la poursuite des galants. Elle cherchait à lui échapper. Il n'était pas dupe de ses intentions. Mais enfin, il désirait lui prouver combien il se croyait plus fort qu'elle. Oui, elle pouvait aller vendre des journaux dans les rues. Mais sûrement, il lui casserait les reins si elle ne venait pas le retrouver à l'*Agneau favori* tous les jours à midi et tous les soirs à huit heures. Au fond, il était bien aise d'être débarrassé plus complètement d'elle et de ne la voir qu'aux heures où elle pourrait lui rendre compte de sa recette.

Recommandée et mise au courant par la Catti, Annil fut peu en butte aux jalousies des autres crieuses de journaux. Elles se conten-

tèrent de lui assigner son parcours quotidien. Tous les jours Annil partait de la place Lafayette, faisait les rues Duranti et Montardit, traversait la rue Alsace-Lorraine, descendait la rue Lafayette jusqu'au Capitole, enfilait la rue du Taur, s'en allait tout droit jusqu'à l'église St-Sernin, entrait dans la rue Royale, s'arrêtait un instant rue Gramat, puis, reprenant la rue Royale, elle longeait tout le boulevard d'Arcole et tout le boulevard de Strasbourg qui la ramenait à son point de départ.

C'était un rude trajet, mais il n'était pas mauvais au point de vue des bénéfices. Place Lafayette et dans toutes les rues où la foule va, vient, circule et se croise, Annil criait un à un tous les titres de ses journaux. On lui avait fait comprendre que, dans ces endroits-là, il en faut pour toutes les opinions. Et elle y allait crânement de sa voix gasconne : « Demandez la *Dépêche*, la *Souveraineté du peuple*, les *Nouvelles*, l'*Emancipation*, le *Républicain du Sud-Ouest*. Voyez ce qui vient de paraître. »

Mais plus loin, dans les quartiers cléricaux comme la rue du Taur et les environs de Saint-Sernin, Annil y mettait plus de discrétion et se montrait moins éclectique. Là les *Nouvelles* et la *Souveraineté du Peuple* se vendaient comme pain bénit. Dans la rue toute chauffée par le

soleil, aucune voiture ne passait, les maisons semblaient dormir, les jalousies et les persiennes étaient closes. Tout à coup la voix de la marchande des journaux troublait ce grand calme de la ville dévote faisant la sieste. Des servantes ouvraient les portes avec un grand fracas de vieilles serrures qui grincent, tendaient un sou à Annil qui leur donnait en échange le journal orthodoxe et, après un bout de causette, rentraient dans la maison dont les corridors frais avaient une odeur de cave. Parfois aussi, une vieille logée au rez-de-chaussée montrait le bout de son nez fin et achetait les *Nouvelles* pour savoir ce qu'on fait à Rome ou si la santé de Mgr le cardinal-archevêque s'est rétablie.

En outre, Annil avait sa clientèle fixe. Tous les jours elle remettait une feuille ou l'autre chez des épiciers, des pharmaciens et autres boutiquiers qui la payaient régulièrement à la fin du mois. Jeanbernat l'avait grondée à ce sujet. Il n'acceptait pas cette combinaison, affirmant que l'argent doit toujours porter intérêt.

Le meilleur client à terme qu'eut Annil était un cafetier du boulevard d'Arcole. Il prenait tous les journaux de la localité et Annil lui apportait en outre chaque jour le *Figaro*, la *Petite République française* et le *Réveil* de Paris. Aussi parlait-elle avec respect de M. Amat,

ainsi s'appelait le cafetier, dont l'établissement plein de glaces et de dorures criardes l'émerveillait. Il y avait toujours chez Amat, aux heures où elle apportait les journaux, des jeunes gens bien mis, avec des fleurs à la boutonnière. Ces gommeux de province venaient tuer le temps au café. Amat, très bienveillant pour leurs vices qui lui rapportaient leur avait ouvert son arrière-boutique dans laquelle ils jouaient au baccarat loin des yeux de la police. Ces messieurs, tirés à quatre épingles, avaient des odeurs de patchouli, d'opoponax ou d'ylang-ylang qui semblaient délicieuses à Annil. Mais elle n'aurait pas voulu les entendre parler. En effet, dès qu'elle entrait au café, ils quittaient leurs places, abandonnaient leurs bavardages nuls, s'empressaient autour d'elle et lui débitaient des ordures. C'était insupportable. Et pas moyen de se fâcher pourtant. On ne perd pas une clientèle par bégueulerie. Jeanbernat était de cet avis. Au risque d'irriter la jalousie de son amant, Annil lui avait, en effet, dénoncé dans un moment d'expansion bête, les polissonneries des jeunes gens. Mais lui ne s'était pas irrité autrement contre ces messieurs « qui badinaient ». Très digne, il fit un cours de civilité puérile et honnête à Annil, lui prouva qu'il faut savoir vivre avec la bonne compagnie et lui démontra qu'elle n'entendait rien à la politesse.

En somme, il aurait été furieux si elle avait cessé de servir M. Amat.

Elle continua donc à apporter ses journaux chez le cafetier. De jour en jour, les habitués devenaient plus pressants avec elle. Ils la serraient de près, chiffonnaient le madras qu'elle avait croisé sur ses seins. Ils essayaient même d'aller plus loin, d'égarer leurs mains plus bas. Elle, devenue rageuse, se défendait, mordait, griffait, donnait des coups de pied. Et les autres de rire.

Un seul parmi ces jeunes gens ne prenait aucune part à ces plaisanteries qui, au contraire, paraissaient l'irriter profondément. C'était encore presque un enfant. Il sortait à peine du collége, ayant été reçu bachelier l'année précédente. C'était un de ces adolescents qui ont trop lu derrière leur pupitre les œuvres fausses des premiers romantiques. Il y a encore en province des gobeurs qui jouent au Werther et au René. Henry de Gloustal était de ceux-là. Au fond, il était très charnellement épris d'Annil, mais il se plaisait à croire qu'il serait beau de faire l'éducation de la marchande de journaux et de lui donner les sentiments d'une héroïne de Châteaubriand. Rêve de moutard qui ne demandait qu'à s'effacer devant la bonne réalité de la possession.

Henry se monta la tête peu à peu mais très fort. Il suivit Annil, eut des conversations avec elle et entama des bouts de dialogue dans des coins sombres, au fond des couloirs frais des maisons où elle allait porter les journaux. Elle n'eut aucune peur de lui parce qu'elle avait remarqué combien il s'était montré réservé avec elle pendant que les habitués d'Amat la taquinaient. Et puis elle le trouvait gentil. Il sentait bon. Il éveillait sa curiosité de fille des champs. Elle se disait qu'un monsieur doit savoir aimer avec beaucoup plus de raffinement qu'un conducteur de mules. Les déclarations passionnées du petit jeune homme, les grands mots d'amour qu'il employait et qu'elle ne comprenait pas très bien accréditaient encore cette idée en elle. Elle était heureuse de l'entendre longuement causer. Il parlait presque aussi bien qu'un prédicateur. Il avait les mêmes inflexions de voix et les mêmes mollesses de langage. Ils se donnèrent des rendez-vous. Durant la journée, ils se rencontraient dans l'église Saint-Sernin. Ils étaient si prudents,si discrets, qu'ils troublaient à peine les six ou huit vieilles dévotes endormies dans les ombres du sanctuaire. Henry et Annil se tenaient du reste plus volontiers dans les chapelles latérales. A part celles de la Vierge et du Sacré-Cœur, toutes les autres étaient désertes les neuf

dixièmes du temps. Les deux enfants causaient là à voix très basse, les yeux dans les yeux, se serrant parfois les mains. Annil était bien heureuse à ces heures-là. Il ne lui manquait rien, rien qu'un prêtre qui aurait béni son union avec Henry. Dans la soirée, ils se retrouvaient sur les allées Lafayette à l'heure où les grisettes et les filles se font suivre par de vieux messieurs. Annil et Henry ne prenaient du reste pas le milieu de l'allée. Ils longeaient les trottoirs et quand, par hasard, il y avait trop de passants en cet endroit, ils se réfugiaient dans une des rues adjacentes presque toujours désertes. C'est ainsi qu'ils s'entretinrent longuement maintes fois dans la rue de Belfort dont les hautes maisons construites en briques rouges prenaient dans les ombres du soir des tons noirâtres. Leurs rencontres débutaient toujours par l'une de ces conversations timides, niaises et embarrassées d'amoureux transis. Puis à mesure qu'ils se parlaient, ils s'enhardissaient peu à peu l'un et l'autre et ils finissaient par être tout à eux-mêmes. Annil jugeait du reste Henry très peu entreprenant, mais elle ne l'excitait pas autrement parce qu'elle pensait que l'amour platonique est le propre des gens bien élevés. Les manières délicates du jeune homme la relevaient, la rehaussaient singulièrement et la poussaient à

s'estimer davantage. Elles lui faisaient prendre toutes ses misères en patience et c'était peut-être à cause de cela qu'elle avait plus grande pitié de Jeanbernat et qu'elle ne l'abandonnait pas. Le soir, en rentrant à l'*Agneau favori*, elle trouvait régulièrement le roulier vautré dans ses soûleries. Elle payait ses dépenses de vinade et elle le ramenait dans leur petite chambre où il cuvait ses cuites couché à côté d'elle toute rêveuse et fort éprise du bel adolescent parfumé.

D'autre part, Henry de Gloustal avait fini par s'apercevoir qu'Annil était avant tout et surtout une passionnée. Elle lui avait serré la main, presque en se pâmant. Un soir, comme il l'embrassait au fond d'un corridor de maison, elle avait grincé des dents et ses yeux s'étaient fermés voluptueusement. Lui-même ne se sentait pas très sûr de n'avoir pas éprouvé de ces émotions physiques qui sont la preuve des besoins érotiques de la vingtième année. Enfin, il souffrait étrangement de la non-possession de la femme aimée. Annil au surplus s'était confessée à lui. Elle lui avait tout conté : il savait à quoi s'en tenir sur Arnoussac et Jeanbernat et il se trouvait bien sot en somme de ne point profiter des restes de ces drôles.

Un soir, ils traversèrent le canal et longèrent

loin, bien loin du centre de la ville le mur blanc du cimetière Saint-Aubin. Annil reconnut l'endroit. C'est par là qu'elle était entrée à Toulouse le jour où le roulier l'avait recueillie mourant de faim sur la route. Involontairement elle frissonna et s'appuya plus fort sur le bras d'Henry. Le jeune homme la prit par la taille et, la soulevant presque de terre, il l'entraîna derrière l'Observatoire. La nuit était alors froide et toute claire. Une lune d'hiver éclairait le paysage coupé au fond par les côteaux de Saint-Jean, au centre par ceux d'Auffréry. Plus bas, il y avait une ligne grise : c'était l'Hers qui roulait ses eaux sales. A gauche des deux amoureux, un gabelou en faction chantait à voix haute le refrain de la *Toulousaine*. Derrière eux, le cimetière laissait apercevoir tout un fouillis de tombes blanches sous le ciel bleu. Ils allaient toujours. Tout à coup, comme affolé, Henry saisit Annil dans ses bras, colla ses lèvres sur les siennes et voulut la posséder contre le mur du cimetière. Elle prit le dessus :

— Non, s'écria-t-elle, pas ici ; je t'en prie. J'ai peur. Chez toi, tant que tu voudras. Ce soir même. tout à l'heure, dis?

C'était la première fois qu'elle le tutoyait depuis qu'ils se faisaient la cour. Ce *tu* alla au cœur du jeune homme. Aucune femme, pas

même sa mère, ne lui avait dit ce simple mot jusqu'à ce jour. Longuement il embrassa Annil et il lui dit :

— Comme tu voudras.

Ils reprirent le chemin qu'ils venaient de parcourir et, serrés l'un contre l'autre, ils redescendirent vers la gare d'où le tramway les ramena au *Marché couvert*. Henry demeurait tout près, rue Mage, au second étage d'une maison ancienne et petite habitée par une vieille dame qui louait des chambres meublées aux étudiants.

Henry avait sa bougie dans une niche, au bas de l'escalier. Après avoir doucement ouvert la porte, il éclaira Annil et l'introduisit chez lui. Puis brusquement, il éteignit la lumière, jeta sa maîtresse sur le lit dont la paillasse cria et la posséda. Toute la nuit ce fut la fête d'amour des vingt ans... Henry avait fini pas déshabiller Annil. Elle l'avait aidé, le trouvant maladroit. Il s'était empêtré dans les lacets du corset et il avait eu toutes les peines du monde à défaire les grosses bottines de la grisette. Puis ils s'étaient endormis las, mais non rassasiés, et ils s'étaient souvent réveillés. De prime abord, Annil avait bien pensé à aller rejoindre Jeanbernat. Mais il s'était fait tard. *L'Agneau favori* fermait de bonne heure et Milhès avait sans doute envoyé

dormir l'ivrogne dans le grenier sur quelque botte de foin. D'ailleurs, Henry lui avait juré, après qu'elle se fut donnée à lui, qu'il ne l'abandonnerait pas. Elle était rieuse maintenant. Pour rien au monde il n'aurait voulu qu'un autre la possédât. Sûre du lendemain, elle oublia tout pour ne se souvenir que de sa nouvelle passion.

A l'aurore, elle voulut se lever pour aller à son travail. Mais Henry qui était heureux de la sentir à ses côtés, la pria de rester et, pour l'empêcher de quitter le lit, il l'étreignit vivement. Elle se rendormit tout enlacée dans les bras du cher amant. Vers neuf heures seulement il se leva et il donna congé à Annil tout en lui faisant jurer de venir le retrouver le soir même. Il lui offrit de l'argent. Elle le refusa.

Elle revint, en effet, et ils vécurent ainsi côte à côte pendant tout le mois de janvier. Les premiers jours ce fut charmant. Ils paressaient délicieusement l'un et l'autre dans le grand lit à bateau, se laissant assoupir par la douce chaleur de leurs corps allongés sous l'édredon. Parfois un cri strident de revendeuse montait de la rue jusqu'à eux et Annil qui connaissait toutes les marchandes des rues de Toulouse, savait quelle était celle qui venait de se faire entendre. Elle avait des histoires sur le compte de chacune et elle les racontait à Henry. A la longue pourtant

elle se répéta et elle fatigua son amant avec ses ritournelles.

Dans les après-dînées, Annil continuait à vendre les journaux. Seulement maintenant elle avait changé son itinéraire. Elle faisait le faubourg Saint-Michel. Elle avait toute une clientèle comme il faut de magistrats, de militaires et de rentiers. Elle vendait beaucoup aux promeneurs du Grand-Rond qui étaient bien aises d'apprendre les nouvelles, là, en plein air. Henry lui avait défendu de suivre son ancien parcours. D'abord il ne voulait plus qu'on la vît chez Amat. Il n'aurait pas souffert les plaisanteries adressées à sa maîtresse et il ne tenait pas autrement à rompre avec ses camarades à cause d'elle. D'autre part, il se doutait que Jeanbernat se mettrait en quête d'Annil et ne manquerait pas de la reprendre. Il ne se trompait pas. La fugue de la crieuse de journaux avait positivement désoûlé pendant quelques jours le grand roulier. Il chercha la maîtresse qu'on venait de lui enlever. Il mit dans ses poursuites toute l'énergie qui pouvait lui rester. Sa nature paysanne reprit le dessus et l'emporta sur ses appétits d'ivrogne. Il lui parut qu'on l'avait dépouillé. Il se montra aussi furieux que le cultivateur auquel on vole du terrain. Un moment, il songea à s'adresser aux juges. Mais outre qu'il avait une horreur instinc-

tive de la magistrature, il finit par comprendre l'impossibilité de sa réclamation.

Cependant Annil ne se doutait pas qu'elle fût recherchée par Jeanbernat. Tout au plus, à certaines heures, avait-elle comme un poids très lourd sur le cœur au souvenir de son ancien amant. A de pareils instants, elle oubliait volontiers la misérable conduite du roulier et le revoyait tel qu'elle l'avait connu dans les premiers temps. Il redevenait le bon Samaritain. Puis, par un violent effort de volonté, elle perdait le souvenir de Jeanbernat et elle revenait toute à Henry. Elle était devenue très folle de lui. La nature féminine du jeune homme la séduisait énormément. Elle le trouvait plus affiné qu'elle-même et elle avait pour lui un grand amour charnel auquel se mêlait une de ces passions semblable à celle qu'elle aurait éprouvée pour une sœur ou une amie. Les premiers jours, ils s'étaient examinés curieusement l'un et l'autre, cherchant à se connaître, analysant sans le vouloir et presque à leur insu leurs habitudes et leurs manies, leur langage et leur accent. Avec cet instinct de singe qui est dans la femme plus encore que dans l'homme, Annil s'efforça d'abord d'imiter les manières d'Henry. Rien ne pouvait autant déplaire à celui-ci. Il n'aimait point les caricatures et Annil le singeait sans parvenir

à lui être semblable. Il la jugea vite très sotte. L'ignorance de la pauvre petite le révoltait. Tout crasseux encore de son éducation universitaire, il était plein d'un beau dédain pour ceux qui ne savaient point par cœur les premiers vers de *Rolla* ou les grandes tirades soufflées des romantiques. Il essaya un jour de lire tout haut devant Annil la *Nuit de Mai*. Vers le milieu du poème, au moment où Henry levait au plafond des yeux inspirés, il aperçut sa maîtresse qui dormait, sa tête appuyée sur la table de nuit, avec un joli sourire sur les lèvres. Il l'aurait bien gifflée, ce soir-là. Au lit, il fut très maussade avec elle et il la fit pleurer. Elle compara la froide injustice du jeune homme avec les brutalités franches de Jeanbernat et celui-ci eut réellement gain de cause dans son esprit. En somme, l'étudiant aurait voulu que cette jolie paysanne eut une éducation analogue à la sienne et se révoltait quand Annil s'efforçait d'imiter ses allures.

A la suite d'une bouderie mutuelle dans laquelle il reconnut avoir eu tous les torts, Henry fit une surprise à Annil. Un soir, vers cinq heures et demie, au moment où la vente des journaux finissait, il l'amena aux grands magasins Lapersonne et il lui fit prendre mesure. Les *rouffionnes* toulousaines et les dames des confections parurent un peu scandalisées d'avoir à servir

cette fille encore coiffée d'un madras. Mais, le surlendemain, Annil étrennait une robe de soie, cambrait sa taille dans une visite à brandebourgs en grosse passementerie et nouait autour de son cou les brides d'une capote en velours noir doublée de satin bleu. Henry la regarda longtemps quand elle fut habillée. Elle était toute joyeuse de se voir en dame. Mais lui tournait autour d'elle presque impatient, muet et comme désillusionné. Il avait cru qu'elle serait plus belle, plus excitante en grande toilette. Et voilà qu'il la trouvait lourde, maladroite, commune, beaucoup plus paysanne que dans ses vêtements de tous les jours. C'était une déguisée qu'il venait de créer et il était furieux au fond d'avoir dépensé beaucoup d'argent pour arriver à un aussi piètre résultat. Tous ses projets étaient contrecarrés. Il s'était promis en effet de sortir avec Annil dorénavant, de la lancer, d'en faire la fille la plus élégante de Toulouse, d'avoir des duels à cause d'elle. Sa maîtresse devait lui servir à acquérir une réputation de grand dandy provincial, le poser en petit Brummel de préfecture. Il savait qu'il n'en faut pas davantage souvent pour épouser plus tard une riche héritière. Et voilà que cette petite imbécile de paysanne décevait tous ses calculs. Il venait de mettre trois cents francs à la loterie dans un magasin de nouveau-

tés et il faisait déjà chou-blanc. Il essaya de s'illusionner. Il pensa d'abord qu'Annil s'habituerait peu à peu à la toilette. Il compta sur la manie imitatrice, sur l'instinct mimique de la jeune femme. Il la supplia même d'observer la démarche des dames du Grand-Rond, leur manière de chiffonner un nœud ou de donner une cassure à la soie de leurs robes. L'habitude première chez Annil reprenait toujours le dessus. Elle essayait bien un instant de suivre les conseils d'Henry, mais alors elle exagérait la note, froissait trop le nœud ou faisait à la soie un pli mauvais qui ne s'effaçait pas. Et puis elle étouffait dans le corset trop haut et toujours trop serré qu'on lui avait vendu chez Lapersonne. Ça lui donnait des maux d'estomac. Elle n'y pouvait tenir. Depuis qu'elle portait sa nouvelle toilette, elle ne vendait plus de journaux. Elle avait cessé, complètement cessé de travailler, elle passait de longues journées ennuyeuses et ennuyées dans la chambre de son amant. Il lui avait défendu de parler à âme qui vive et, quand il était sorti, elle restait dans la plus complète solitude, les yeux fixés sur la pendule d'albâtre rococo, écoutant sonner dans le lointain le carillon de Saint-Jérôme ou tricotant près de la fenêtre tandis que, dans la rue, en bas, des femmes qui allaient au marché des Carmes passaient avec de grandes corbeilles sur

la tête. Maintenant elle connaissait par cœur tous les menus objets de la chambre d'Henry. Si elle avait su dessiner, elle aurait pu les reproduire de mémoire et les yeux fermés. Au lit, il y avait de grands rideaux en damas bleu fané, où d'anciennes taches de bougie enlevées au fer chaud avaient quand même laissé une trace noirâtre et grasse. La table de nuit ronde avec des cuivres lourds dans le goût de la Restauration était surmontée d'un marbre vulgaire, qui disparaissait sous une pile de livres. Henry avait en effet l'habitude de lire couché. Il ne pouvait pas s'endormir sans avoir feuilleté une quinzaine de pages. Annil ne s'expliquait pas du tout cette manie. Plusieurs fois, dans son isolement de la journée, elle avait essayé de se distraire en jetant les yeux sur ces volumes. Mais ils étaient tout pleins de grands mots qu'elle ne comprenait pas, de formules savantes, de termes aussi indéchiffrables pour elle que des hiéroglyphes ou des cunéiformes. Alors elle s'amusait à compter les fleurs rouges qui s'étalaient sur le fond noir de la descente de lit. Il y en avait quatorze. Le papier peint collé depuis quarante ans sur les murs l'avait intéressé également dès les premiers jours avec ses losanges violets sur fond jaune au milieu desquels un point brun gros comme un bouton de pardessus se reproduisait à l'infini. A la

longue elle finit par trouver cela atroce. Si elle ne s'était pas retenue, si surtout elle n'avait pas eu pour la propriété ce respect instinctif inné chez les paysans, elle aurait déchiré cette odieuse tenture. Il lui eût été agréable d'en détacher de longs lambeaux qui se seraient séparés du reste avec un bruit d'étoffe que l'on partage. Aux deux bouts de la cheminée, il y avait sous verre des vases d'albâtre pleins de fleurs artificielles que le temps avait jaunies et décolorées. Puis, au milieu, entre les vases, une pendule également en albâtre avec des filets de cuivre doré marquait deux heures vingt-cinq depuis 1850. Au mur quatre lithographies d'un mauvais tirage représentaient les Quatre Saisons d'après Vidal. Il y avait en outre un énorme secrétaire, dont les tiroirs qui servaient de commode ne fermaient plus. Au-dessus de ce meuble massif, une perruche empaillée et condamnée maintenant au silence à perpétuité montrait son petit bec crochu qui rappelait à Annil le nez des sœurs Arnoussac. Au milieu de la chambre, la table couverte d'un tapis fané en reps vert était encore encombrée par les livres et les papiers d'Henry. Il y avait par exemple des feuilles à demi-couvertes de l'écriture maigriotte du jeune homme et qui témoignaient d'un travail inachevé. Maintenant elles restaient à la poussière qui leur donnait peu

à peu une couleur grise et sale. Plusieurs fois Annil avait voulu les ranger. Mais Henry lui avait positivement défendu de toucher à ses papiers lorsqu'elle lui avait manifesté son besoin d'ordre. Naturellement elle se montra contrariée. Ces paperasses sales l'agaçaient et lui portaient sur les nerfs. Si elle s'était écoutée, elle les aurait jetées au feu de *charbons blancs* allumé dans la cheminée. En somme, cette chambre meublée qui suait la négligence et le délabrement l'attristait. Elle ne se plaisait que dans le cabinet de toilette attenant. Ce n'était pas plus luxueux. Il y avait une vulgaire table couverte d'un marbre blanc sur laquelle un pot à l'eau gueulard se pavanait dans une cuvette rafistolée avec des agrafes, grosses cicatrices noires sur le blanc de la porcelaine. Un rince-bouche, une boîte à savon complétaient l'assortiment. Mais Henry avait ajouté à ce maigre attirail, tout un régiment de flacons pleins d'odeurs et de pots de pommade. Aux heures les plus mornes de sa nouvelle existence, Annil se dirigeait vers le cabinet de toilette, débouchait un à un les flacons, respirait longuement leurs odeurs, fermait les yeux tout heureuse d'aspirer le parfum du foin coupé ou la senteur violente des vinaigres musqués. Puis, lorsqu'elle éprouvait une sorte de lassitude de cette griserie, elle s'approchait de la

fenètre du cabinet de toilette qui donnait sur des jardins et elle cherchait un ressouvenir de la campagne dans l'horizon qui s'étendait devant elle. Au fond, elle avait la nostalgie des champs, le besoin des fumiers, des étables, des grands bois et des terres brunes dont les mottes luisantes gardent l'empreinte des socs de charrue.

Il n'y avait qu'un moment dans la semaine où elle fut vraiment heureuse. C'était le dimanche. Sans doute elle était privée d'Henry. L'étudiant, en effet, ne manquait jamais d'aller passer ce jour-là chez une de ses tantes, vieille fille qui possédait de grandes propriétés à Martres, pays de la faïence. Il n'en revenait même généralement que le lundi matin et Annil profitait de cette absence pour faire une fugue. Généralement elle se rendait chez la Catti et elle y dînait. La femme du douanier n'avait nullement blâmé Annil de s'être séparée de Jeanbernat. Au contraire, elle persistait à trouver bon qu'une femme qui n'était pas mariée vécut avec un homme à l'aise, qui ne lui refuse rien. Elle fut peut-être un peu jalouse quand Annil se présenta chez elle en robe de soie et coiffée de velours noir. Mais elle la félicita tout de même.

— Tu vois bien, lui dit-elle, si tu avais suivi mes conseils, tu serais peut-être millionnaire maintenant.

Ces journées du dimanche se passaient uniformément. En général, la Catti mettait la table à onze heures et demie et l'on mangeait jusqu'à une heure. Son mari, le brigadier des douanes, était une si belle fourchette ! La plupart du temps, il invitait un de ses anciens camarades de régiment, un maréchal-des-logis de gendarmerie nommé Escoubens. C'était un Agenais grand, fort, épais comme les bœufs de son pays, avec une figure semblable à un pruneau qui aurait été ridé par le soleil, sur le toit d'une borde, là-bas, entre Penne et Villeneuve. Il affirmait souvent qu'il serait heureux de prendre sa retraite et d'aller vivre à la campagne. Pour sûr, on lui donnerait certainement une place de garde-chasse dans une propriété particulière. Avec des états de service comme les siens, on était certain d'être bientôt placé. Seulement, voilà, il aurait fallu être marié et il n'avait jamais eu la chance de rencontrer une femme convenable. « Mon Dieu ! il ne serait pas difficile. Il savait bien qu'à son âge on n'a plus guère le choix et d'autre part, ceux qui se figurent que les pucelages sont aussi communs que les *gaffarots* sur les routes ou dans les champs se fichent un peu bien le doigt dans l'œil. Quand on a été vingt-cinq ans gendarme, on n'ignore pas ce que vaut la vertu des femmes. Il ne disait pas

cela pour être désagréable à Catti ou à Mlle Annil. Non. Mais il était franc comme l'or. Quand il avait quelque chose sur la conscience, il ne le mâchait pas. Donc, ça lui serait bien égal d'épouser une femme qui eut un peu vécu. Au moins avec celles-là, on est à peu près certain de n'être pas cocu! » Chaque dimanche, Escoubens reprenait le même thême et le variait aussi peu que possible. Il semblait l'avoir appris par cœur. Toutes les fois, du reste, qu'il manifestait ses appétits matrimoniaux, il se tournait vers Annil et la regardait comme pour lui demander une approbation. Elle ne répondait rien, malgré les plaisanteries de Catti et du douanier qui affirmaient que c'était pour elle que le gendarme se mettait tellement en frais d'éloquence. Tout en avalant un morceau de salé d'oie, Annil songeait. Sans doute, elle serait bien heureuse de rencontrer une fois pour toutes le calme et d'aller revivre à la campagne avec un homme honorable comme le maréchal-des-logis. Mais elle avait déjà quitté Jeanbernat, elle ne pouvait pas abandonner Henry comme cela sans rien dire. Elle aurait eu vraiment trop de remords. On ne se conduit pas comme une gueuse après tout. D'ailleurs Escoubens était-il sincère? Il y a tant d'hommes qui parlent honnêtement aux femmes pour abuser d'elles

ensuite. La Catti avait joliment bien fait de ne pas céder à Berdoulat, son douanier. Si elle s'était montrée faible avec lui, est-ce qu'il l'aurait épousée? C'était un exemple cela et, pour le suivre plus ponctuellement, Annil répondait à peine aux avances du gendarme.

Après le déjeuner, Berdoulat invitait régulièrement sa femme et ses hôtes à aller faire un tour à la campagne. Ce qu'il appelait ainsi c'était les faubourgs suburbains : Périoles, Balma, ou de l'autre côté, Lalande et Croix-Daurade. Ils s'en allaient deux à deux, le douanier donnant le bras à sa femme et le gendarme marchant à côté d'Annil. Ils ne se pressaient pas, se trouvant très bien sur les routes grises de poussière qui déroulaient devant eux leurs longs rubans. A tous les dix mètres, il y avait un tas de cailloux dont Escoubens admirait l'ordonnance et la structure géométrique. Vraiment les cantonniers avaient beaucoup d'ordre. On ne pouvait pas dire le contraire. Puis les promeneurs passaient devant des briqueteries. Les deux hommes se livraient alors à une longue discussion sur les avantages et les inconvénients de la tuile à crochets. Escoubens trouvait que c'était une invention bien commode, à cause des rats qui pénètrent plus difficilement sous les toitures. Le douanier était bien du même avis, mais,

selon lui, la tuile à crochets était vraiment trop coûteuse et les gens, les petits propriétaires, ne voulaient pas s'en servir. Durant ces conversations, Annil jetait les yeux au loin, demeurant toute rêveuse quand elle pouvait distinguer dans la campagne la grosse tour d'un clocher qui annonçait vaguement l'heure des vêpres. Son esprit se reportait aux jours anciens et elle évoquait les souvenirs de Castelpezet. Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle restât longtemps songeuse. Son silence la rendait alors beaucoup plus attrayante pour Escoubens. Ce gros bavard de maréchal-des-logis la trouvait excessivement comme il faut ainsi. Il se disait qu'Annil était décidément une petite femme bien distinguée qui, malgré tout, se ressentait d'avoir fréquenté du beau monde.

Enfin l'on arrivait au but de la promenade. Généralement alors les deux hommes éprouvaient le besoin de se rafraîchir. Annil et la Catti ne répugnaient point trop d'entrer à l'auberge. Tous les quatre finissaient donc par s'installer dans une salle basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux, orné çà et là d'images d'Epinal ou de mauvaises chromolithographies. Cette pièce était déjà remplie de messieurs à gros becs et de paysans endimanchés assis autour de petites tables en bois blanc. Ces consommateurs

économes ingurgitaient à petites lampées un café douteux qu'ils arrosaient fortement d'alcool. Les plus distingués s'offraient une *panachée*, c'est-à-dire une canette de petite bière coupée de limonade gazeuse qu'ils faisaient sortir d'un abominable siphon violet. Annil et Catti tenaient fort pour les *panachées*. Elles trouvaient ça très rafraîchissant, aigrelet et doux à la fois ; le seul défaut de cette boisson-là c'était de donner des gaz et de ramener en foule les souvenirs du repas du midi. C'était pour cette raison qu'Escoubens, qui avait l'estomac délabré depuis la campagne du Mexique, préférait boire du café et du cognac.

D'ailleurs, par tempérament et par métier, il était pour le roide. Berdoulat, lui, ne dédaignait pas les mélanges. Ils ne lui valaient rien cependant, mais ils le tentaient. Volontiers, il aurait sifflé un petit verre de toutes les liqueurs rangées en bataille sur une planche au-dessus de la porté du cabaret. Il y en avait de roses, de vertes, de blanches comme de l'eau limpide, de brunes et de jaunes d'or. Un rayon de soleil venait parfois caresser le ventre de tous ces litres sur lesquels il mettait comme des paillettes et le douanier se sentait subitement le gosier sec quand il les contemplait. Catti s'était rendu compte de cette sensation et elle avait toujours bien soin de faire

asseoir son mari le dos tourné aux fioles rangées en bataille.

Dès qu'ils étaient installés tous les quatre, les deux femmes se mettaient à bavarder dans le tumulte du cabaret tout plein des cris, des jurons et des rires qui tombaient larges et lourds de la bouche des consommateurs. Quant à Berdoulat et Escoubens, ils commençaient une longue série de parties de manille à un sou chacune. Cela n'en finissait pas et généralement il fallait que Catti intervînt. Elle rappelait alors aux deux joueurs qu'il était temps de rentrer à Toulouse car il se faisait tard.

Alors ils s'en retournaient dans la fraîcheur du crépuscule. Des cloches éloignées tintaient leurs *Angelus* auxquels se mêlaient des aboiements de chiens et des appels de gens. Un peu émoustillés, les deux couples avaient le verbe plus haut et généralement Annil consentait alors à prendre le bras du gendarme au lieu de marcher les mains ballantes à côté de lui. C'est à ces heures-là que le sous-officier se montrait plus expansif. Il avait un cœur de belle-de-nuit. Plus que jamais alors, il esquissait la félicité de l'existence à deux. Il ne mettait pas tout à fait les points sur les *i*; mais il procédait par allusions si claires, si transparentes, qu'Annil aurait été la dernière des sottes si elle ne les avait pas com-

prises. Il ajoutait d'ailleurs à ses déclarations des mouvements très significatifs, serrant contre ses aiguillettes le bras que lui avait abandonné sa compagne. Elle ne répondait rien, ayant fort envie d'accepter le mariage au fond, mais ne pouvant se résoudre à quitter Henry. Celui-ci lui tenait vraiment au cœur. Elle était si orgueilleuse d'être à un homme de la haute classe. Et puis, encore une fois, elle ne pouvait courir comme cela de l'un à l'autre. Ce n'eût pas été honnête. Elle avait toujours un gros poids sur la conscience toutes les fois qu'elle songeait à Jeanbernat. Que serait-ce si elle laissait Henry? Même mariée, il lui resterait un de ces lourds remords qui ne vous quittent jamais.

Un dimanche, cependant, vers la fin de janvier, en sortant d'une auberge de Balma, Escoubens, un peu gris, se déclara tout à fait. Presque brutalement, il gronda Annil qui le faisait *languir*. Il fallait se décider. Il aurait sa retraite à Pâques et il était tout prêt à se marier. Voulait-elle de lui, oui ou non? Annil répondit simplement. Elle remercia beaucoup le gendarme, mais vraiment elle ne pouvait pas accepter. Elle s'en voudrait trop et elle le rendrait malheureux en ménage. Elle avait fait une faute en abandonnant Jeanbernat. Elle ne voulait pas recommencer à tenir la même conduite avec

Henry. Elle avait eu des malheurs, sans doute, mais elle jugeait que ce n'était pas un motif pour se montrer malhonnête. Le gendarme répondit par des arguments d'homme expérimenté. Il parla raison. Il fit comprendre à Annil qu'Henry la quitterait un beau matin et la laisserait sur le pavé, à la merci du premier venu. Est-ce qu'il fallait compter sur ces gamins d'étudiants? La Catti et son homme, qui marchaient derrière, appuyaient vivement Escoubens. Mais Annil demeurait dans l'obstination de sa loyauté. A la fin, comme ils étaient arrivés tous les quatre aux allées Lafayette où ils prenaient ordinairement congé les uns des autres, le sous-officier poussa un gros soupir, serra vivement la main d'Annil et lui dit :

— Au revoir, petite. A dimanche, n'est-ce pas? Je veux encore attendre huit jours avant d'en chercher une autre. Vous avez tort, allez! Nous nous serions bien convenus.

Elle ne répondit rien et toute songeuse se hâta de regagner la rue Mage.

Il y avait foule — la foule du dimanche — dans les grandes avenues toulousaines. La rue Lafayette, la rue d'Alsace étaient pleines de monde. Annil évita d'y passer ; le bruit des conversations, la crudité des becs de gaz illuminant les boutiques, le tapage des endimanchés lui

pesaient étrangement ce soir-là. Elle avait réellement besoin de tranquillité, d'isolement et de calme. Elle voulait réfléchir loin du tumulte à l'avenir que lui proposait le gendarme. Et puis — malgré elle — une sorte d'oppression lui pesait sur le cœur. Elle avait de mauvais pressentiments dont elle ne pouvait se défendre. Elle passa par les rues plus désertes. Des bourgeois causaient doucement dans l'ombre sur le pas des portes. Au milieu de la chaussée, de grandes filles sautaient à la corde ou jouaient aux grâces. L'on était presque en famille et Annil se trouvait plus à son aise dans ce monde-là. Cependant il lui vint à l'idée de compter les becs de gaz alignés devant elle. Aussi loin que pouvait s'étendre son regard, il y en avait treize. De nouveau, des appréhensions s'emparèrent d'elle. Follement, sans réflexion, elle hâta le pas. Il lui tardait vraiment d'arriver chez Henry, de retrouver dans le grand lit un bon sommeil qui procure l'oubli des terreurs et des épouvantes. Place St-Etienne, les cochers des citadines qui stationnent devant la vieille cathédrale de Toulouse, voyant cette jeune femme marcher si vite, si vite, lui offrirent leurs services. Elle ne les entendit pas. Elle allait, elle allait. Enfin elle arriva. Timidement elle sonna à la porte de la petite maison habitée par l'étudiant. Une fenêtre fut ouverte au

premier étage et encadra bientôt la figure parcheminée de Mme Riquepens, la propriétaire de la maison. Elle tenait à la main une lampe qui éclairait en plein son visage et qui fumait sous le courant d'air. Cette vieille se pencha vers le noir de la rue mal éclairée et demanda :

— Qui est la?

— C'est moi, madame, répondit Annil. Est-ce qu'Henry n'est pas rentré?

— M. de Gloustal ne rentrera plus, fit alors la vieille. Sa tante l'a fait déménager d'ici ce matin. Elle a su la vie qu'il menait avec vous et elle a voulu y mettre ordre. Vous m'avez fait perdre là un bon locataire, mademoiselle. Je n'aurais pas dû vous supporter ici... Enfin ce qui est fait est fait. Il y a quelques cotillons à vous là-haut. Revenez-les chercher demain. Ce soir, il est trop tard pour les prendre.

Et Mme Riquepens poussa la fenêtre dont l'espagnolette grinça dans le silence de la rue noire.

La trahison d'Henry fut comme un grand coup de massue sur la tête d'Annil. Pendant quelques minutes, l'enfant demeura stupide, bouche béante. Puis elle se remémora une à une les paroles de la propriétaire. Non, Henry n'était pas coupable. Il avait obéi à sa famille : voilà tout. Ces choses-là se doivent et elles sont bien naturelles.

Annil ne pouvait pas lui en vouloir. Sûrement elle le reverrait demain ou après-demain et ils pourraient encore s'aimer tous les deux en cachette, s'embrasser — comme au début de leurs tendresses — dans les coins sombres des églises ou dans les corridors des maisons. Mais, en attendant, où aller? que faire? que devenir? Elle ne pouvait passer ainsi la nuit à la belle étoile. On allait la ramasser comme vagabonde, la conduire au poste, place du Capitole, lui faire subir un interrogatoire, la mener peut-être demain à la prison. Instinctivement elle avait la grande terreur de l'autorité et toute son attention se concentra sur ce point : ne pas être empoignée. On lui avait dit que les femmes sur lesquelles la police met la main sont soumises à une visite minutieuse. Ses sens se révoltaient devant les brutalités médico-légales. Rien qu'en pensant à ces choses, elle avait des frissons à fleur de peau. Elle pensa bien à aller passer la nuit chez les Berdoulat. Mais vraiment, elle n'osait pas avouer à la Catti qu'elle avait été délaissée. Elle ne voulait pas qu'on pût dire du mal d'Henry devant elle. Elle se serait fâchée. Et puis, qui sait si le douanier aurait consenti à la recevoir? Heureuse et maîtresse d'un étudiant, elle pouvait marcher de pair avec ces humbles, unis légitimement par-devant le maire

et le curé. Abandonné, elle devenait à leurs yeux une roulure que ramasse le premier venu. Elle eut la perception très nette de ce qui arriverait si elle se présentait chez la Catti. Aller à l'hôtel, il n'y fallait pas songer. Elle n'avait que quinze sous en poche, ayant dépensé deux francs durant la journée, à payer sa part de *panachées* au gendarme et au couple Berdoulat. Or, le moindre cabinet garni pour une nuit coûte vingt sous.

Elle marcha.

Elle s'en allait au hasard, revenant sur le chemin qu'elle avait déjà fait. Dans les rues, il y avait toujours beaucoup de monde — moins cependant que tout à l'heure. Les gens paisibles qui se couchent tôt étaient déjà presque tous rentrés, il ne restait guère plus dehors que les noctambules, les attardés, les flaneurs et les *grisets* qui circulent bras-dessus bras-dessous en chantant à gorge déployée les chœurs du Grand-Théâtre. Un vieux qui marchait à petits pas rue St-Antoine du T., murmura des polissonneries à l'oreille d'Annil. Elle eut peur et, se mettant à courir, elle arriva tout essoufflée place Lafayette. Elle eut l'idée de stationner à la porte d'un café-concert qui se trouve là et d'attendre le premier venu qui lui ferait des propositions. Elle se dit qu'elle le suivrait passi-

vement. Puis, arrivée devant le beuglant, elle ne se sentit pas le courage de faire ce métier-là. C'était plus fort qu'elle. Non, non, elle ne pourrait jamais et elle continua à marcher droit devant elle, ne sachant où elle allait, la tête perdue. Qu'est-ce qui aurait pensé dans la journée qu'elle serait comme cela, ce soir? Si elle avait su, si elle s'était doutée qu'un pareil malheur dût lui arriver, elle aurait pris ses mesures, elle aurait continué à vendre ses journaux. Au moins, avec ce métier-là on est sûr de ne pas mourir de faim. Mais voilà, c'était l'orgueil qui l'avait perdue. Elle s'était crue riche parce qu'elle était devenue la maîtresse d'un monsieur. Et maintenant, elle était aussi abandonnée que quand le grand roulier l'avait recueillie et soignée sur la route de Toulouse. Au fait, ce qui lui arrivait ce soir n'était-ce pas un châtiment que lui infligeait Notre-Seigneur? Dieu ne lui avait sans doute point pardonné d'avoir délaissé celui qui fut pour elle une sorte de bon Samaritain. Oui, oui, maintenant elle expiait son infidélité et ses trahisons. Elle n'avait plus qu'à solliciter son pardon, qu'à se jeter aux genoux de Jeanbernat, à le prier, le supplier de la reprendre. Il la battrait sûrement. Eh bien! soit. Mieux valait être contusionnée que devenir une ordure du ruisseau. Alors, revenant de nou-

veau sur ses pas, elle se dirigea très rapidement vers l'*Agneau favori*. Les cochers qui stationnaient place St-Etienne la reconnurent et se la désignèrent en échangeant des propos obscènes. Le faubourg était tranquille. Place Dupuy, un ivrogne solitaire adressait une allocution sentimentale au bâtiment de la Halle-aux-Grains. Annil hâta le pas, traversa le pont du canal et arriva devant l'auberge. Elle s'arrêta à la porte et regarda à travers le vitrage ce qui se passait à l'intérieur. Tout d'abord, elle ne vit pas grand'chose, les deux lampes de pétrole suspendues au plafond éclairaient mal le cabaret et l'on distinguait à peine les ombres massives de six ou huit consommateurs attardés. En revanche, Annil perçut très bien le bruit peu à peu grandissant d'une querelle. Les voix ne lui étaient que trop connues : c'étaient celles de Byrrh et de Jeanbernat. Tous deux échangeaint des propos gras de fange. Le roulier reprochait à son mortel ennemi d'être le souteneur de toutes les sales filles de la ville. L'autre avouait cyniquement ses succès et ses victoires auprès des femmes en carte.

— Au moins, ajouta-t-il. on sait à quoi s'en tenir avec elles et jamais elles ne vous abandonnent complètement pour un *Moussurot* d'étudiant. Mets cela dans tes oreilles, pauvre cocu !

En entendant ce dernier mot, Jeanbernat s'était levé et s'approchait de la table devant laquelle Byrrh était assis et tourné de trois quarts. L'ombre du grand roulier s'allongeait énorme sur le mur blanchi à la chaux et allait se perdre au plafond.

—Cocu ! cocu ! hurla-t-il, répète-le, maquereau du diable !

Et il serrait ses deux poings.

A son tour, Byrrh s'était levé. Il se tenait un peu voûté, ramassé sur lui-même, dans l'attitude mauvaise d'un félin qui prépare un coup perfide. Il avait immédiatement plongé sa main droite dans sa poche, comme s'il y voulait prendre un instrument de défense.

En voyant les deux hommes face à face, Annil était entrée dans l'auberge. Au moment même où elle y pénétrait, Byrrh reprenait en ricanant :

— Oui, cocu, cocu stupide, qui ne peut pas même requérir la police pour faire entrer au logis celle qui te...

Il n'acheva pas. Le poing de Jeanbernat s'était abattu sur la face du drôle qui éprouva comme un éblouissement passager. Satisfait, le roulier se croisa alors les bras en attendant la riposte de son adversaire. Byrrh avait reculé de trois pas. Toujours replié sur lui-même,

maintenant il semblait tenir solidement quelque chose dans sa main droite fermée. Annil, pâle et toute tremblante, vit que les doigts de Byrrh se crispaient autour du manche en corne agrementée de cuivre jaune d'un de ces couteaux espagnols qu'on vend dans les foires de la frontière. Elle aperçut le reflet de la lame. Elle était alors tout près de Byrrh, presque sur ses talons. Lui ne la sentait pas là.

Tout à coup, il essaya de se jeter sur Jeanbernat. Il n'en eut pas le temps. Annil s'était accrochée à lui, le serrait au cou et lui mordait la joue droite Le sang du rustre pissa sous les dents de la fille.

Alors désespérément, ne sachant plus à qui il avait affaire, le misérable frappa derrière lui. Son couteau fit une large entaille dans la robe de l'enfant. La soie cria. Puis, la lame pénétrant davantage, ouvrit dans toute la largeur le ventre d'Annil.

— Boun Diou ! Boun Diou ! gémit-elle.

Et, lâchant prise, elle tomba lourdement à terre.

Tandis qu'elle se débattait contre la mort avec des mouvements de moins en moins brusques dans tout le corps, deux consommateurs tenaient Jeanbernat, trois autres s'étaient emparés de Byrrh qu'ils avaient désarmé. Milhès, le patron

de l'*Agneau favori*, essayait de secourir Annil tout en disant :

— Quelle affaire ! Quelle affaire pour ma maison !

Vingt minutes après cette scène, Annil eut comme un hoquet et elle expira.

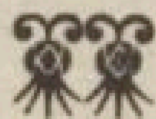
Le surlendemain, on la jeta dans un trou au cimetière de Terre-Cavade. . . . .

. . . .

Byrrh, après avoir fait six mois de prévention, a été acquitté par le jury toulousain, qui a admis en sa faveur l'excuse de légitime défense.

Quant à Jeanbernat, il est heureux, il ne dessoûle plus.

Ainsi vécut, ainsi finit Annil, la petite bâtarde du bourg de Castelpezet.



LA SORTIE D'ANGÈLE



La sortie d'Angèle

I

En bas, dans la rue chaude de soleil, un marchand des quatre-saisons qui passait régulièrement tous les matins venait de glapir : « Pois ve-e-erts, pois ve-e-erts au bo-ï-s-seau, au bo-ï-sseau. » A l'entresol, la perruche de *Madame* avait répondu par une série de cris gutturaux.

Angèle s'éveilla.

Elle jeta les yeux autour d'elle. Très habituée à la demi-obscurité des maisons à volets clos,

elle distingua rapidement les objets qui l'entouraient. Elle avait couché dans la chambre bleue. Sur le fauteuil capitonné, sa robe de salon traînait encore. Toute blanche, en satin, cette robe faisait une tache claire dans la pénombre. Angèle s'étonna tout d'abord de ne s'être pas déshabillée au bahut, avant d'entrer au lit. Pour sûr, il ne faudrait pas que Madame ou la sous-maîtresse s'aperçoive que la robe traînassait comme cela. Angèle recevrait un joli galop et on la fourrerait à l'amende. D'avance elle apercevait les lèvres pincées de Mme Lenoir et le front rembruni de Marthe, la sous-maîtresse.

Comment donc avait-elle pu oublier de monter pour mettre son peignoir de nuit? Jamais ça ne lui arrivait. Alors elle se recueillit cherchant une cause, un motif à ce manquement au devoir habituel.

Assise sur le lit, un peu abrutie encore par le sommeil lourd, elle fixait stupide ses yeux sur le bouquet du tapis d'Aubusson. Un moment elle eut envie de se rendormir. Mais obstinée dans sa méditation, elle se raidit et finit par se souvenir.

Gachon était venu après le souper, vers une heure du matin et il avait couché. Avec ses bêtises d'érotomane, il avait exigé impérieusement qu'elle gardât sa robe blanche : « Je te veux

comme cela, avait-il dit, c'est plus drôle. Tu ressembles à ma femme le jour où nous nous sommes mariés. Ta toilette me rajeunit de dix ans et puis par moments j'aime les filles juponnées. On a toujours l'air de les avoir surprises. » Angèle avait averti Madame qui l'avait autorisée à garder la robe. Il ne fallait pas mécontenter Gachon, un bon client, un petit homme sérieux, mais difficile et tatillon comme tout.

Puis les souvenirs d'Angèle devinrent plus précis. Gachon l'avait agacée avec ses saletés et ses histoires bêtes jusqu'à deux heures et demie du matin. Pour la centième fois, ce gâteux précoce lui avait raconté qu'il s'était séparé de Mme Gachon parce qu'elle couchait avec leur premier commis. Ç'avait été un grand scandale dans le quartier Montorgueil où il avait son magasin de cafés en gros. Pendant quelque temps, il n'avait pu se consoler d'être cocu. Il avait positivement aimé Mme Gachon, une fille de cordonniers ruinés sur la boutique desquels les syndics de faillite n'auraient pas tardé à poser les scellés si lui, Gachon, n'était pas survenu. Et voilà ce qu'il en coûte d'être bon. Ah! nom de Dieu, on ne l'y repincerait plus. Du reste, il en avait fait son deuil de cette bougresse-là qui crevait de faim, maintenant, à Batignolles, dans un garni. Il s'était dit que toutes les femmes se

valent : une de perdue, cent de retrouvées et quand ça lui passait par la tête, il venait faire un tour chez la mère Lenoir. Au moins là on en avait pour son argent. Puis continuant son papottage de perroquet radoteur, le marchand de cafés répétait à Angèle pourquoi il aimait mieux monter avec elle qu'avec les autres. Elle ne faisait pas l'article au salon, comme ses compagnes. Elle avait presque des airs de femme comme il faut : on aurait dit une demoiselle anglaise. Enfin une fois en haut, dans la chambre, elle n'avait pas des exigences croissantes. Elle n'était pas de celles qui mettent leurs services aux enchères. Elle traitait à forfait : un louis pour une nuit, dix francs pour une heure. Lui qui était rond en affaires, aimait ces procédés-là et il prenait toujours la nuit. Au fond c'était plus économique parce que l'on revenait moins souvent. En résumé, Angèle coûtait soixante francs par mois à Gachon qui donnait la même somme à la mère Lenoir : total cent vingt francs pour être heureux en amour. Il n'avait pas à se plaindre. Il la trouvait bien gentille quoique trop peu expansive. Mais c'est le métier qui veut cela.

Le bavardage de Gachon revenait maintenant très précis au souvenir d'Angèle. Elle savait par cœur toutes les banalités qu'il ressassait à chacune de ses visites et elle se les répétait à voix

presque haute, avec un sourire de mépris et d'écœurement dans le silence matinal de la maison.

Suivant son habitude, Gachon avait dû partir à sept heures pour se rendre à ses affaires. Le marchand de pois verts venait de passer, il pouvait donc être environ dix heures. Jusqu'à midi, Angèle avait encore le temps de dormir. Avant de fermer les yeux, elle passa la main sous son traversin. Une idée comme ça ou plutôt une habitude. Elle prit son mouchoir roulé en petite boule, le développa et en retira son porte-monnaie qu'elle ouvrit.

Tous les matins, elle avait ainsi coutume de vérifier la recette de la veille. Il y a des hommes qui sont si canailles! Au fond, elle n'avait pas plus confiance en Gachon que dans les autres. Elle le jugeait très capable de lui voler ses *gants* pendant qu'elle dormait.

Elle fit son compte : rien ne manquait.

Il y avait soixante-cinq francs sur lesquels vingt lui avaient été donnés par Gachon, dix par un petit jeune homme blond qu'elle ne connaissait pas autrement, le grand Jules, un bookmaker, lui avait glissé les dix autres dans son bas. Quant aux vingt-cinq francs qui restaient, ils n'étaient pas à elle. Les autres femmes les lui avaient donnés en cachette pour qu'elle leur rap-

portât des objets du dehors. Elle n'aimait pas beaucoup se charger de ces commissions parce qu'elles la mettaient toujours mal avec Marthe. La sous-maîtresse avait, en effet, ouvert des crédits à ces dames pour les menus objets que ne fournissait pas la mère Lenoir et elle se croyait volée quand elles achetaient au dehors. Angèle se félicita quand même d'avoir fait ses comptes: sans cela, elle aurait presque oublié que c'était son jour de sortie.

Et de nouveau elle resta songeuse.

Au loin, dans la rue, un orgue de Barbarie égrenait les notes cassées de la *Fille du Tambour-major*, des charrettes de maçons passaient avec un gros fracas qui faisait tremblotter les vitres. Aucun bruit dans la maison que les piaillements de la perruche de Madame. A travers les volets clos des bandes de lumière diurne venaient rayer le tapis. Angèle avait chaud, elle se leva, semant les épingles à cheveux de sa coiffure savamment étagée dont les boucles en se déroulant laissaient voir les crépons. Après s'être étirée, elle ouvrit la fenêtre. L'espagnolette grinça ; un rayon de soleil qui s'était brisé contre les vitres envahit soudainement la chambre ; cent mille grains de poussière lumineux se croisèrent et voltigèrent dans le sillage doré. Angèle aspira longuement l'air nouveau

qui venait de la rue. Alors elle s'aperçut que la chambre bleue puait l'homme. Elle éprouva un besoin de fraîcheur, de grand jour, de vie au dehors. C'était certain : elle irait à la campagne aujourd'hui. Jamais depuis qu'elle n'était plus gamine, elle n'avait pu se payer franchement ce plaisir. Elle était bien décidée maintenant. Elle forcerait Auguste à la conduire hors de Paris.

Son plan ainsi arrêté, elle prit une des cigarettes qui restaient sur la cheminée, à côté de la pendule aux aiguilles éternellement immobiles surmontée d'un Amour en bronze doré dans l'attitude du silence. Angèle alluma le tabac et, s'étant remise au lit, elle fuma lentement, s'amusa à regarder se dérouler les spirales bleues qui allaient se perdre au plafond avec des courbes molles et des inflexions douces comme des caresses. Ça l'intéressait énormément. Elle croyait voir une toute petite réduction du ciel où les nuages, eux aussi, se brisent, se découpent et prennent des formes successivement différentes. Sans vouloir se rendre compte de ses pensées, elle devenait positivement très sentimentale. Il lui vint des idées tendres, des désirs de quiétude complète dans un coin campagnard très calme et elle se mit à susurrer la romance pleurarde qui courait alors les rues :

Le beau lilas blanc qu'adorait ma mie
S'est bientôt fané, quand a fui l'Avril.
Mais, quand reviendra la saison bénie,
Ton cœur, ô Mignon, me reviendra-t-il ?

Elle avait commencé à fredonner. Elle s'emballa, chanta à voix haute, avec cet accent qui part du nez et cette façon prétentieuse qu'ont les filles de changer en *l* les *r* de tous les mots.

Elle se trouvait très bien ainsi, se sentait inspirée, un peu plus elle aurait essayé de mettre du sien à ces couplets veules. Elle soupira toute pleine d'attendrissement les paroles suivantes :

Avec émoi je me rappelle
Le temps de nos douces amours
Et le lilas qui, de ma belle,
Me fit aimer pendant huit jours.
Dans le nid témoin de mes larmes
Je songe encore à tes serments,
Au beau poème plein de charmes
Qui finit avec le printemps.

Elle achevait à peine le dernier vers de cette ritournelle quand on cogna à la porte, presque en même temps une voix à l'accent un peu traînard fit entendre ces mots :

— C'est moi, Pâquerette. Ne te déranges pas. Est-ce qu'on peut entrer, Duchesse?

— Entre, répondit Angèle pas contente en somme d'avoir été dérangée dans ses rêveries.

Pâquerette apparut très grande dans sa chemise ornée sur le devant d'une broderie à jour. Elle avait de longs cheveux noirs rudes au toucher qui lui tombaient dans le dos, un front étroit, des yeux d'un bleu gris un peu dur, le nez court, les narines et les lèvres pincées, des seins fermes, des mains et des pieds épais, les attaches lourdes : une belle génisse en somme.

— Tu serais bien gentille, fit-elle, puisque tu sors, si tu voulais m'acheter un collier de perles bleues.

— Encore ! Combien en as-tu donc usé depuis que tu es chez la mère Lenoir ?

— Oh ! c'est le douzième... Mais, vois-tu, c'est parce que la sous-maîtresse ne m'achète rien que de la saleté. Quand je lui donne cinq francs, elle prend quelque chose qui coûte trente sous. Ça se casse tout de suite.

— Mais c'est affreux ces colliers-là. Il n'y a que les femmes de Grenelle ou de la barrière d'Italie pour porter des choses aussi toc.

— Ah ! je sais bien, vous êtes toutes à vous gausser de moi parce que j'aime les perles. Chacun ses goûts pourtant. J'ai toujours rêvé d'avoir des colliers comme ça et je me rappelle quand j'allais aux champs, chez nous...

— Tiens! c'est vrai, tu es de la campagne toi...

Et Angèle achevant sa cigarette restait accoudée sur son lit tandis que Pâquerette assise à califourchon sur une chaise attendait la fin de la phrase.

Angèle tira encore une ou deux bouffées, puis, suivant son idée, elle s'écria tout à coup :

— Eh bien! tu as une rude veine d'être de la campagne. C'est moi qui, à ta place, ne serais pas venue dans ce cochon de Paris.

— Dame! si tu avais été obligée de faire comme moi, tu aurais fait comme moi, répondit Pâquerette avec un gros rire de gars qui croit avoir lancé un trait d'esprit.

Cette Lapalissade ne dérida pas Angèle. Elle reprit avec entêtement :

— Moi, je dis que les filles qui viennent à Paris pour entrer en maison sont de rudes moules tout de même. Il y a quinze jours que tu es ici, c'est ta première boîte Tu peux encore te monter le Job. Mais nous, vois-tu, nous autres Parisiennes, on ne nous le met plus.

— Tiens, est-ce que tu te figures que c'est pour mon plaisir que je suis ici? répondit Pâquerette.

Et elle raconta toute son histoire à Angèle. C'était très court, très simple, très terrible.

Servante chez des fermiers nouvellement mariés, Pâquerette s'était laissé faire un enfant par son patron. Elle accoucha dans un champ et, pour cacher sa faute, elle enterra tout vif le moutard. Deux jours après, quand les gendarmes vinrent l'arrêter, on trouva dans ses hardes la montre de la fermière, la bourse du fermier. L'infanticide n'était rien, le vol fut sévèrement puni : acquittement pour le premier crime, trois années de réclusion pour le second. Pourtant Pâquerette n'avait rien pris, rien volé, elle le jura à Angèle. Sûrement ce devait être la fermière, la jalouse fermière qui lui avait joué le tour de mettre la montre et la bourse dans ses habits. Sortie de prison, Pâquerette erra, cherchant à se placer, travaillant ici aujourd'hui, impitoyablement chassée par les paysans demain quand ils apprenaient son histoire. Elle connut les promiscuités quasi-bestiales qui s'accomplissent dans les granges. Pour vivre, elle fut l'amante passagère des chaudronniers ambulants, des marchands d'aiguilles et des raccommodeurs de cribles qui vont de village en village. Elle voyagea en tout temps, en toute saison, marchant dans des routes rôties par le soleil, dans des chemins pleins d'une boue grasse où le pied s'enfonce avec un clapotis. Elle fit de la prison pour prostitution clandestine; à cinq

reprises elle fut cinq fois condamnée pour vagabondage. Toutes les fois on lui rappelait son enfant tué par elle; on lui jetait son vol à la face. Un soir, elle sortit de la prison d'Etampes, elle vint tout droit à Paris et demanda son inscription. Elle avait ouï dire que les filles sont très heureuses; on ne l'avait pas trompée. Au moins, maintenant, chez Madame, elle mangeait, elle buvait, elle couchait dans des draps avec des hommes pas trop sales, elle avait toujours des sous à elle. Enfin elle était bien mise. Tous les jours, le coiffeur venait la peigner avec les autres; il lui mettait dans les cheveux des pommades et des huiles qui sentent bon. Quand elle trouverait l'occasion, elle ferait comme ses amies, elle se paierait dehors un bon petit homme bien gentil auquel elle offrirait des cadeaux de temps en temps et qui serait tout plein aimable.

— Oui, compte là-dessus, dit Angèle en allumant une seconde cigarette, c'est encore de jolis salops, va, que les mecs. Tu n'es pas encore à la coule, ma pauvre fille.

— Tiens! mais il me semble qu'avec son argent on peut tout de même se donner quelqu'un de comme il faut.

— Achète des colliers bleus, c'est très mouche, sans doute, mais cela vaut encore mieux que les hommes.

— Mais pourtant le tiens...

— Le mien? Oh! le mien : c'est différent, ce n'est pas un homme comme les autres d'abord. Auguste est très chouette, c'est vrai. Seulement il n'y a que six mois que nous sommes ensemble et il faudra encore voir. Moi qui ne tape pas dans tous les godants, je me méfie, je tiens mon Auguste à l'œil et le jour où il flanchera, ce sera cassé. Et puis quoi, j'en ai plein les fesses après tout de ce sale turbin. J'ai une ambition, moi. Je voudrais devenir sérieuse, me faire épouser par un imbécile quelconque, un Gachon, par exemple, et aller vivre loin de Paris, à la campagne. Crois-tu que c'est une existence que de trimer dix ou quinze ans en maison pour aller crever ensuite à l'hospice? Les plus veinardes sont celles qui comme cette vieille peau de Marthe deviennent sous-maîtresses. Enfin! zut pour le truc. Tiens! passe-moi donc une allumette, ce sacré tabac est humide comme tout.

Et Angèle ayant fini par faire tirer sa cigarette, reprit sa chanson.

Elle murmura :

Sous le triste vent de l'automne
Les oiseaux se sont exilés,
Et les lilas, chère mignonne,
Avec eux se sont envolés.
Mais, hélas! pourquoi donc, cruelle,

14

Oubliant que tu m'as aimé,
Ton cœur que je croyais fidèle,
A mon amour s'est-il fermé?

— C'est très beau ce que tu chantes là, fit Pâquerette émue.

— Très beau, ma chère, et d'un triste!...

Puis il y eut un silence. Angèle tout à fait couchée sur le lit de palissandre avait levé ses deux bras ronds, fermes, potelés et blancs au-dessus de sa tête. Deux touffes de poils fauves buissonnaient sous ses aisselles. Elle se laissait aller à la fantaisie de son *far niente*. Elle devait cependant poursuivre avec obstination son rêve de félicité rurale.

Pâquerette se trouvant mal à califourchon sur la chaise qu'elle menaçait d'ailleurs d'écraser, s'était étendue tout de son long sur le canapé. Couchée à plat ventre, elle soufflait à petits coups sur le rayon solaire plein de myriades poussiéreuses. Elle s'amusait étonnamment à troubler les allées et venues de ces infiniment petits.

Dans l'escalier et aux étages supérieurs, on entendait maintenant un peu plus de bruit : voix de femmes, tapage des hauts talons de pantoufles sur les marches. Evidemment ces dames se levaient. A l'entresol, la perruche piaillait toujours :

— Cocotte ne dort donc jamais? hasarda Pâquerette.

— Cocotte! Encore une sale vipère d'oiseau. Je ne comprends pas que Madame, qui a tant de bon-sens, puisse s'être toquée de cette bête-là. Mais quoi! les béguins, est-ce que ça se raisonne, ma fille? En tous cas, moi qui te parle, je serai joliment maboule, va, le jour où l'on me verra faire des bêtises pour un perroquet. Si encore cette ordure de Cocotte parlait comme un cacatoès que j'ai connu quand j'étais une toute petite mômignarde. Il n'y a pas à dire : c'était rudement chouette d'entendre cet animal-là jurer, commander l'exercice, crier : bonjour, maîtresse. Tiens! chaque fois que Rita est dans les brindezingues, elle a une voix comme celle du cacatoès. Mais la perruche à Madame : de la roustissure, ma chère! Une bête qui ne parle pas et qui ne fait que gueuler : C'est moi qui te l'enverrais à l'ours. On est assez malheureuse tout de même d'être en maison : vrai, ce n'est pas la peine d'être encore enguignée par des animaux.

Angèle poussa un profond soupir. Il y eut un nouveau silence. Pâquerette continuait à souffler sur les poussières lumineuses. Dans l'escalier on entendait maintenant des bruits de cuvettes et d'eau coulant des robinets à grand fracas.

— C'est comme ce sacré règlement de la boîte, reprit Angèle. Tu diras ce que tu voudras, mais c'est roide tout de même quand on a son jour de sortie, d'être obligée d'attendre jusqu'à midi et demie. Il n'y a qu'ici qu'on voit cela et ça passe pour être une maison comme il faut. Mais quand j'étais chez Mme Morisset, rue de Flandre, je sortais à huit heures du matin et je rentrais le lendemain à une heure. J'ai quitté rapport aux samedis qui étaient trop durs, à cause de la paie. Ces soirs-là, on ne savait où donner de la tête et le médecin m'a déclaré que je m'échignais trop. Sans cela, j'y serais encore. Au fond, les ouvriers, ça m'allait. J'avais des clients avec lesquels j'avais joué étant toute gosse. J'étais en pays de connaissance, pas vrai? Avec les bourgeois, c'est plus fort que moi, je n'ai jamais confiance. Ils vous ont des manières à eux. Ils ne sont pas à la bonne franquette. Au lit, ils sont peut-être plus aimables, mais je n'y tiens pas, moi, aux amabilités. Elles me font suer. Et dire qu'il y en a, comme cet imbécile de Gachon, qui prétendent que j'ai l'air d'une grande dame. Oh! là là, je les écoute. Enfin, ce qu'ils disent ou rien, c'est la même chose... Oh! ma petite Pâquerette, tu serais tout plein belle, si tu allais me porter ma robe de satin là-haut et si tu me redescendais

mon peignoir. Si tu savais comme j'ai la flemme !

— J'y vas, répondit Pâquerette avec un gros reste d'accent rustique.

Toujours étendue sur le lit, Angèle avait ouvert sa chemise sur la poitrine et demeurait absorbée dans la contemplation de ses seins.

Ses yeux verts restaient amoureusement fixés sur les deux globes de chair. Inconsciemment elle avait pris l'attitude d'un beau sphynx. Elle avait raison, bien raison de se trouver belle, de s'admirer, de s'aimer. Ses seins de femme qui n'a pas été mère et n'a pas envie de le devenir se tenaient droits, fermes et solides. La peau très blanche était par place légèrement marbrée de veines d'un bleu pâle. Au bout de chaque mamelon, il y avait une tache rose surmontée d'un bouton gros comme l'extrémité du petit doigt d'un enfant. Cela ressemblait à ces fleurs qui sont toutes fraîches au matin.

Coquettement Angèle caressa ses seins qui se hérissèrent sous le toucher des mains et laissèrent voir un grain de beauté situé entre chacun d'eux, juste au milieu de la poitrine. Angèle sourit. Puis elle emprisonna dans ses dix doigts repliés son sein gauche dont l'extrémité rosée pointa entre les index et les majeurs. Un peu écrasé, le sein droit restait appuyé sur le bras

que la belle fille avait été obligée de ramener haut. Un léger frisson vint la chatouiller très doucement, elle ferma les yeux et grinça des dents. Il y avait longtemps qu'elle n'avait été aussi heureuse. Cette bonne sensation avait duré l'espace d'une demi-seconde. Angèle ne chercha pas à se l'expliquer. Mais, avec beaucoup d'égoïsme, elle se dit qu'on pouvait trouver la félicité en s'abîmant dans la contemplation et dans l'adulation de soi-même.

— Eh bien ! tu peux compter que j'ai eu de la peine à ravoir ton peignoir, dit Pâquerette qui rentrait. Figure-toi que cette grue de Rita qui a sali le sien hier, quand elle était si soûle, avait pris le tien et ne voulait pas me le rendre. J'ai vu le moment où j'allais lui ficher des claques. Heureusement la sous-maîtresse est arrivée et l'on s'est expliqué. Il n'était que temps.

Angèle fit la moue et se leva. Elle chaussa ses mules rouges, endossa le peignoir, mit dans l'une des poches son mouchoir au milieu duquel était toujours enroulé le porte-monnaie et, après s'être lavé les mains et la figure, elle dit à Pâquerette :

— Tu serais encore bien gentille si tu voulais m'arranger les cheveux. Tu comprends que, si j'attends le coiffeur, je serai encore ici à dix heures du soir. Tiens, ma petite Pâquerette, il

y a des épingles et le peigne, là, sur la toilette. Tu n'as qu'à rouler autour des crépons les cheveux qui ont cavallé. Auguste n'est pas difficile, il me trouvera toujours assez belle. Du reste, s'il n'est pas content, il pourra l'aller dire au pape.

— Assieds-toi là, répondit Pâquerette en désignant une chaise à Angèle. Ça ne va pas être long.

Et, sans défaire l'édifice patiemment construit, la veille, par le coiffeur de la maison, l'amie d'Angèle restaura les parties qui s'étaient effondrées Elle lissa de nouveau les fins cheveux blonds roux qui avaient été dérangés de leur ordre symétrique. Ce fut à peu près convenable. Au moment où cette opération allait être terminée un son de cloche se fit entendre et stridents, aigus, prononcés par une voix féminine, les mots suivants parvinrent jusqu'à Angèle et Pâquerette :

— Déjeuner, mesdames, déjeuner.

— Tout à l'heure, ma sœur, chantonna Angèle, amie des assonances comme ses pareilles.

Dans l'escalier cependant le tapage augmentait. Le bruit des talons de pantoufles frappant les marches se mêlait au froufrou des peignoirs trop empesés et aux criailleries des dialogues échangés.

Angèle et Pâquerette furent les dernières à

descendre dans la salle-à-manger située à l'entresol. La lumière crue de cette pièce dont les volets n'étaient pas clos leur fit papillotter les yeux. Outre Madame assise au centre de la table, il y avait là sept femelles pâles, fatiguées, presque horribles dans la blancheur du jour. L'arrivée d'Angèle et de Pâquerette fut accueillie par des sourires, des toux ironiques. Une petite, maigriotte à figure de souris avec des yeux trop allongés par le kohl, murmura quelque chose à l'oreille d'une Alsacienne, blonde fadasse, contre laquelle elle était très serrée. L'autre répondit avec un gros sourire qui lui coupait en deux le bas de la face. Les deux femmes se parlaient presque lèvres contre lèvres, yeux dans les yeux.

Angèle entendit ou devina ce qu'elles se disaient. Elle s'écria :

— Je n'ai jamais rien vu de bête comme cette *Matthilde* et cette Camélia. Ah ! mes pauvres filles, ça vous passera avant que ça me revienne.

— Voyons, ne te fâche pas, Angèle, dit à son tour Madame, on sait bien que tu n'es pas de celles-là. Laisse les dire. Il faut bien qu'elles s'amusent.

— Oh ! je ne les empêche pas. Mais pour sûr, Madame, il n'y a que celles qui font le mal qui y pensent. Je vous demande un peu, parce que

Pâquerette m'a aidée à me recoiffer, si c'est la peine d'en mettre long comme le bras.

Très indignée, Angèle était devenue un peu rouge, ses narines eurent un frémissement et elle pinça les lèvres. Ses paupières frangées de longs cils s'étaient baissées sur ses yeux. En pleine lumière, dans le rayonnement de midi, son profil se détachait avec netteté. Elle avait des cheveux dorés, le front haut, le nez droit aux narines frémissantes, la lèvre inférieure plus forte que la supérieure, le menton rond; l'oreille un peu trop grande était à moitié dissimulée par la coiffure. Quand Angèle ouvrait la bouche, elle laissait voir des dents médiocrement bien rangées, mais très blanches : à gauche près de la commissure des lèvres, la dent de l'œil avait disparu. Dans les moments d'indignation ou de colère, Angèle tordait légèrement la bouche et, le trou laissé par la quenotte absente donnait alors à la figure une expression triviale et canaille. A part cela, aux heures de repos, Angèle avec ses traits fins avait vraiment l'air distingué. C'était d'ailleurs une de ces fausses maigres si fertiles en surprises au déduit. Superbement faite, de taille moyenne, ayant malheureusement les inconvénients chlorotiques et les leucorrhées inhérents aux rousses ou aux blondes, cette fille avait une clientèle toute spéciale dans la maison.

Elle ne faisait rien avec les rigolos qui viennent chahuter, entre minuit et deux heures. Mais elle était chère aux natures artistiques ou aux bourgeois épris de sentimentalité. Ceux-ci la gobaient comme ils gobent les toiles de M. Desgoffes, les vers de M. Manuel, la musique d'Auber. Pour ceux-là Angèle était un sujet d'études. Elle les intéressait par ses réflexions amusantes, sa justesse de raisonnement, la grande science de ses poses et de ses attitudes. Au fond, elle aimait assez les deux ou trois rapins et les quelques gens de lettres qui venaient la voir de temps en temps. Ils comprenaient son langage, le parlaient au besoin, ils étaient *populo* pour lui plaire. Avec les bourgeois, elle restait sur la défensive et ses allures réservées lui valaient leur clientèle.

Mme Lenoir avait une très grande considération pour cette pensionnaire qui se tenait bien au salon et qui, sans faire des affaires multiples, ne chômait jamais. Aussi prenait-elle presque toujours la défense d'Angèle devenue sa préférée. Elle n'allait cependant pas jusqu'à lui faire des passe-droits. Femme intègre, ayant au cœur le sentiment de la justice, Madame mettait Angèle à l'amende comme les autres femmes. Elle lui vendait aussi cher qu'à elles les objets de lingerie ou de toilette. Comme les autres, Angèle

avait de lourdes dettes contractées envers la maison ou la sous-maîtresse. Elle devait près de trente louis à la mère Lenoir et environ trente-cinq francs à Marthe. Elle ne comptait jamais payer ni l'une, ni l'autre. Le jour où elle voudrait s'acquitter, elle se ferait embaucher par le patron d'une autre maison qui dédommagerait Madame et Marthe. Aussi Angèle ne murmurait-elle jamais quand on lui infligeait une amende ou lorsqu'on lui faisait payer dix francs un pot de pommade rance acheté quinze sous à une liquidation. La grande sympathie que Madame éprouvait pour elle venait sans doute aussi de cette docilité et de cette soumission.

Le déjeuner allait être fini. Une odeur fade de haricot de mouton brûlé écœurait ces dames accablées déjà par la lourdeur de la digestion et par la chaleur de la journée. Seule, Pâquerette, qui avait repris de la sauce et des pommes de terre, frottait vigoureusement son assiette grasse avec un morceau de pain. Angèle, tout en battant la charge avec ses ongles roses sur la toile cirée qui servait de nappe, fixait pour la millième fois peut-être les yeux sur des gravures de Chaplin, accrochées à la muraille. Ces petites cochonneries sentimentales et hypocrites la dégoûtaient positivement. Elle aimait encore mieux les photographies obscènes que

l'on montre aux vieux dans les grandes circonstances. Au moins, c'est plus nature. Mathilde et Camélia se faisaient des niches enfantines, s'amusant à se donner des pichenettes sur le bout des doigts et trouvant cela très drôle. Une grande brune aux yeux noirs se râclait les ongles avec un cure-dents ; sa voisine, une boulotte, qui avait des joues pareilles à un fessier de poupon, semblait délicieusement absorbée par la lecture du *Petit Journal*. A côté d'elle, une pauvre petite louchonne, très anémique, paraissant gênée dans ses allures, s'amusait à confectionner des boulettes de pain. Deux autres, des fillasses de barrière, solides luronnes aux nénés élastiques ballottant sous le peignoir, glissaient sournoisement des mies trempés dans du vin à Cocotte dont la cage était placée derrière elles. Toutes les deux secondes, on entendait le hoquet de Marthe, la sous-maîtresse, une grande femme de trente-cinq ans, coiffée d'un bonnet rose, vêtue d'une robe de cachemire noir et ayant encore, malgré ses rides précoces, des restes de jolie fille. Enfin, au centre de la table, Madame, qui étouffait littéralement, venait de dégrafer son corset. Cette opération achevée, Mme Lenoir se retourna, comme mue par un instinct maternel, vers la cage où Cocotte déchiquetait à coups de bec un morceau de pain tout teinté de vinasse.

— Encore une farce de Rita et de Blanche, s'écria la patronne ; vous serez bien avancées, pas vrai, quand vous aurez soûlé Cocotte ? Ce n'est pas une raison parce que vous êtes ivres tous les soirs pour donner vos vilaines habitudes à cette pauvre bête.

— Oh ! Madame, répondit une des filles avec une voix toute cuite par les alcools, ça ne regarde que nous ce que nous buvons. Nous le payons toujours d'abord, on n'a rien à nous reprocher.

— Ne fais pas la méchante, ma pauvre Rita, répliqua aigrement Madame, et surtout, ne sois pas si fière. Tu me dois encore quatre francs douze sous d'hier pour des consommations. Tu sais bien pourtant que ça se paie au comptant, ces choses-là.

Rita pencha immédiatement sa main droite vers son mollet et elle retira de son bas une pièce de cent sous qu'elle jeta sur la table.

—Tenez ! rendez-moi huit sous. Il fera chaud, allez ! quand on me reprendra à boire de vos cochonneries.

Madame haussa les épaules, non sans avoir préalablement fait sonner la pièce de cent sous sur la table. Puis elle reprit :

—Quelles sont les dames qui veulent du café ?

Toutes levèrent la main en criant : « Moi !

moi! » à l'exception de Rita et de la petite louchonne anémique.

— Marie, la cafetière, cria Madame.

Et Marie, la cuisinière, une formidable dondon, à la face couperosée, entra, apportant d'une main une lourde cafetière en ruolz et de l'autre un carafon de cognac gradué. Au même instant, Rita très digne sortit :

— Au revoir, tiroir, lui dit Mathilde.

Toutes se mirent à rigoler, excepté Angèle qui, de plus en plus absorbée dans sa contemplation, trouvait positivement idiotes les petites filles grêles de Chaplin.

Quelques-unes de ces dames jouèrent leur mazagran. La sous-maîtresse leur avait donné des cartes grasses et sales qui sentaient la soutane de vicaire indigent. C'était une interminable partie de piquet. Les joueuses abattaient les cartes en frappant du poing sur la table avec de grands gestes. Madame, qui ne jouait jamais, avait d'abord pris un intérêt médiocre à la partie. Puis, comme elle avait la digestion lourde, elle s'était endormie et ses lèvres entr'ouvertes soufflaient un petit et très léger ronflement à intervalles égaux, avec une sorte de cadence. Marthe causait à mi-voix avec Pâquerette. Elle lui faisait promettre de ne rien dire et l'autre jurait ses grands dieux qu'elle serait muette

comme le poisson dans l'eau. Plusieurs fois cependant, Angèle surprit le mot *mariage* prononcé avec une espèce d'émotion par la sous-maîtresse. Mais n'étant pas autrement curieuse, elle ne chercha pas à savoir comment il était amené dans la conversation. Elle s'écria tout à coup :

— Tiens! suis-je bête tout de même. J'oubliais : c'est mon jour de sortie.

Madame ouvrit un œil et murmura d'une voix toute alourdie de sommeil :

— Ne rentre pas trop tard demain, ma fille.

— Tiens! justement moi qui voulais vous demander la permission de ne revenir qu'après-demain matin, reprit Angèle. Si vous saviez ce que j'ai envie d'aller à la campagne.

— Oh! c'est impossible. Tu peux rester dehors, mais, en ce cas, tu paieras ta sortie.

Angèle ne répondit pas et monta s'habiller au bahut. Elle redescendit peu de temps après, vêtue très simplement d'une pauvre robe de cachemire noir garnie de faux jais. Sur son chapeau de paille brune, une grosse plume défrisée et lamentable jetait une tache blanche. Angèle ressemblait ainsi vêtue à une petite demoiselle employée dans un magasin de soldes. Elle évoquait également le souvenir de ces humbles maî-

tresses de piano qui courent le cachet dans les quartiers élégants.

Elle embrassa Madame sur les deux joues et l'excellente femme revint à son idée fixe.

— Tu sais, dit-elle, tu paieras ta sortie si tu ne rentres qu'après-demain.

— Oui, Madame, répliqua Angèle, toujours soumise.

La plupart de ces dames voulurent accompagner leur camarade dans l'escalier. Chacune lui fit alors successivement et à voix basse sa petite recommandation.

— N'oubliez pas mon collier de perles bleues, dit Pâquerette.

— Surtout, murmura à son tour Mathilde, rapporte-moi ma natte.

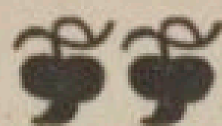
— Tu sais, reprit Blanche, tu m'as juré sur la tête de ton père que tu m'achèterais le dernier volume du *Vicomte de Bragelonne*. Voilà six semaines que je veux finir ce sacré feuilleton et je n'y arrive jamais : une vraie guigne, ma chère !

Puis toutes, assemblées sur le palier de l'entresol où leurs peignoirs blancs formaient des taches lumineuses dans le demi-jour, se mirent à parler en même temps.

— Etes-vous bêtes, dit Angèle, la sous-maî-

tresse va vous entendre et c'est encore moi qui écopperai pour vous.

Très rapidement elle descendit l'escalier, ouvrit la porte d'entrée dont le timbre sonna et se perdit dans la clarté de la rue ensoleillé.





II

Eh bien! vrai, mon pauvre chien-loup, fit Angèle en entrant dans la chambre d'Auguste, c'est rien haut chez toi. Mais tu as une bonne bille aujourd'hui.

Auguste allongé dans son petit lit en fer laissait son regard se perdre sur son uniforme de garçon de recettes accroché au mur où le papier peint à fleurs bleues et vertes s'en allait par grandes déchirures.

— Je comprends ce que tu as, mon lapin aimé, continua Angèle. Je t'ai réveillé trop tôt. Ce n'est pas un métier tout de même que tu fais là. Moi je sais ce que c'est de passer les nuits. Mais je n'ai pas la responsabilité de veiller sur

la caisse d'un banquier. Tiens, on devrait te décorer pour ton honnêteté. Moi je pense souvent que si les voleurs venaient, ils t'estourbiraient tout net. J'ai vu ça aux figures de cire. Rien que d'y songer, j'en ai froid dans le dos. Mais qu'as-tu? que tu ne dis rien?

Auguste bailla à se décrocher les lèvres, puis tranquillement, avec l'impassibilité d'un convaincu, il répondit à Angèle :

— Tiens, veux-tu que je te dise? Eh bien! tu me fais suer.

Et il se retourna du côté du mur.

Elle resta abasourdie. Jamais il ne l'avait aussi mal reçue. Ordinairement quand elle venait le voir, il était habillé, tout propre en costume bourgeois et ils sortaient ensemble comme deux jeunes mariés qui se paient une petite ballade. C'était très gentil. Auguste, premier garçon de caisse au Crédit foncier égyptien, l'avait séduite par ses bonnes manières et son éducation distinguée d'ancien sous-officier de hussards. Il était venu un soir en flâneur, à la maison, et elle l'avait agacé jusqu'à le faire monter avec elle. Ils avaient été enchantés l'un de l'autre, s'étaient donné des rendez-vous au dehors. Puis elle avait fini par aller chez lui, rue Germain-Pillon, à Montmartre. Chaque fois qu'ils étaient sortis ensemble, ils avaient payé leur écot à part.

Auguste avait déclaré qu'il détestait les *dos* et les hommes qui grugent les pauvres filles. Angèle, de son côté, ne voulait pas le voir se ruiner pour elle.

C'était la première fois qu'il se montrait grossier. Angèle eut une forte envie de pleurer. Mais elle se contint et très pâle, demanda :

— Est-ce que je suis venue trop tôt, mon petit homme, dis? Tu as peut-être encore envie de dormir. Ne te gêne pas pour moi, va. Roupille encore un peu. Pendant ce temps, moi, je mettrai en ordre tes affaires. Elles en ont rudement besoin.

Et elle jeta un regard autour d'elle. Ses yeux allaient des chaussettes sales jetées sur la descente de lit lépreuse aux objets de toilette pleins de poussière. Elle fixait surtout le peigne avec obstination.

— Puisque je te dis que tu me fais suer, répéta Auguste avec un entêtement querelleur.

— Mais qu'as-tu, qu'as-tu donc aujourd'hui ? Ah! je vois ce que c'est.

Angèle saisit le démêloir et en retira dix ou douze cheveux de femme qui s'étaient enroulés autour des grosses dents.

— Je vois ce que c'est, reprit-elle. Tu me fais des queues et tu crois peut-être que je serai jalouse. Oh ! non, va. Je sais bien ce que vous valez

tous. Les hommes, ça me connaît. Seulement, si ton béguin est fini, ne te gêne pas, avoue-le, mon chien, va, je cavallerai.

Auguste se redressa sur son séant. C'était un beau garçon d'une trentaine d'années. Il portait les favoris en pattes de lapin, la moustache droite et cirée. Il avait une maigreur d'homme distingué, les yeux bruns, les cheveux châtains coupés ras, le nez un peu recourbé, la voix brève de l'homme qui en a commandé d'autres. Angèle venait de parler avec un léger tremblement. Il la regarda un moment et la voyant debout, très pâle, presque humble, il eut pitié d'elle et lui dit d'un ton embarrassé :

— Ce n'est pas tout ça, ma fille. Il faut s'expliquer. Je ne suis pas méchant, moi, mais, tu le sais, les affaires sont les affaires.

— Oui, les affaires sont les affaires. Il faut ce qu'il faut, c'est ce que je dis toujours.

— Et tu as bigrement raison. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je ne t'aurais jamais plaquée. Mais voilà, à ma boîte, ils ont su que tu étais en maison et tu penses si ça a fait du pétard. Par exemple, si je connais jamais le mouchard qui nous à dénoncés, je te jure que je lui laverai le nez à ce moineau-là. Donc, M. le directeur qui ne couillonne pas, lui, m'a fait appeler et m'a dit : « Auguste nous serons obligés de nous sé-

parer de vous si vous ne rompez pas avec certaines relations. Vous comprenez que nous ne pouvons pas avoir confiance dans un homme qui peut être trop souvent tenté de mal faire. »

— Ils me prennent donc pour une voleuse, tes patrons? Voilà encore de jolis mufles. Je leur souhaite d'être aussi honnêtes que moi.

— Ne te fâche pas. A quoi ça te sert-il? Donc en fin de compte, le directeur m'a mis le marché à la main. Ou te lâcher et me marier, ou bien donner ma démission. Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place?

— Dame! Je ne sais pas.

— Tu te serais mariée, je te connais. Eh bien! ma fille, c'est ce que je fais. Oh! je perds au change, va. Celle que j'épouse n'est pas plus vertueuse que toi et puis elle est moins jeune. Seulement elle a des économies. Il faut ça pour se mettre en ménage.

— Et tu as déjà pris des à-comptes avec elle?

— Tiens! cette idée. Je te crois. Mieux on se connaît, moins on se trompe. Ma pauvre Angèle, je te regretterai tout de même. Il n'y a pas de comparaison entre elle et toi. Mais, tu sais, si tu veux, je serai encore à ta disposition. Tu es tout plein gentille avec ton air triste. Si tu savais comme je te gobe ainsi.

Angèle eut un sourire dédaigneux, leva les

épaules et ne répondit rien. Il y eut un long silence. Par la fenêtre à tabatière le jour entrait crument dans la mansarde, éclairant les moindres objets. Sur une chaise dépaillée traînait un vieux numéro de l'*Opinion*. Angèle avait posé le peigne sale à côté du pot à eau égueulé en terre de pipe. Au mur, une grossière chromolithographie sans cadre, piquée à l'aide de quatre épingles, représentait les bataillons scolaires défilant devant la statue de la République. Sur la table de nuit en noyer, un carafon de cognac et un verre au fond duquel une mouche achevait de se noyer dans un reste de grog jetaient une note claire et gaie. Auguste sifflotait.

Angèle s'était assise sur le bord du lit, aux pieds de son amant. Elle avait roulé une cigarette et, très songeuse, elle faisait sortir par le nez des grosses bouffées de fumée. Tout à coup elle dit :

— Tu avoueras tout de même que c'est rudement moule ce que tu me fais là. Tu aurais pu me prévenir et ce n'était pas difficile puisque tu as rencontré la sous-maîtresse de la maison avant-hier. Elle s'est même vantée que tu avais été tout plein aimable avec elle. Elle se serait bien chargée de me dire que tu me lâchais. Au moins, j'aurais été prévenue et je ne me serais pas éreintée à grimper à ton sacré Montmartre.

— Dame! ma fille, murmura hypocritement Auguste, il y a des commissions qu'on n'aime pas à faire et je suis sûr que Marthe n'aurait pas voulu te causer de peine. Voilà pourquoi je ne lui ai pas dit de t'annoncer ce que tu sais maintenant.

— Enfin là, avoue-le, ça te faisait plaisir de me crever le cœur. Tu es comme tous les hommes. Ils aiment à voir pleurer les femmes. Ça flatte leur amour-propre. Je t'aurais cru moins bête que les autres, mon pauvre Auguste. Enfin, ça y est. Je suis sûre que tu me regretteras. Je ne t'ai jamais fait de mal, moi, au moins. Tout ce que je souhaite, c'est que ta femme ne te rende pas malheureux. Et, là-dessus, nous allons nous dire adieu. Là, embrasse-moi.

Très gravement Angèle se rapprocha d'Auguste et lui tendit sa joue droite. Il saisit aussitôt son ancienne maîtresse par la taille et voulut aller plus loin. Angèle très vigoureuse se débattit et finit par se dresser libre de ses allures.

— A quoi cela te servirait-il, mon petit homme? dit-elle. Je t'avertis que cela me ferait beaucoup de peine et que tu n'aurais aucun plaisir non plus. C'est fini, fini, n'est-ce pas? Nous resterons bons amis, mais quant à l'autre histoire, c'est peau de balle, maintenant. Adieu, mon chien.

Angèle ouvrit et referma la porte de la chambre d'Auguste. Quand elle se trouva sur le carré où les plombs puaient ferme, il lui prit un grand écœurement et une forte envie de pleurer. Elle se retint cependant. Devant une des chambres du carré, une grosse femme en jupon rapiécé et en camisole cirait une paire de bottines. A chaque coup de brosse qu'elle donnait, ses seins mous et flasques avaient un ballottement rhythmique. Elle regarda bêtement Angèle qui leva un peu les épaules et descendit.

Par les fenêtres de l'escalier, la chanson d'un mendiant qui grattait du jambonneau dans la cour de la maison, arrivait aux oreilles de la pauvre fille. C'était justement la mélodie sentimentale qu'elle avait débitée elle-même le matin. Elle en fut énormément touchée, appliqua à sa propre situation les paroles de chacun des couplets. Elle s'étonna de nouveau qu'on eut pu mettre en musique des choses aussi tristes et aussi vraies en même temps. Elle s'arrêta un instant au troisième étage pour mieux écouter le chanteur et, très émue, elle lui jeta deux sous. Lui, interrompit son couplet à l'endroit le plus pathétique et, avec sa voix nasillarde de voyou, lança un : « Merci bien ! messieurs et dames ! » Puis machinalement, en descendant, Angèle s'amusait à lire les plaques ou les cartes placées

sur chacune des portes de cette maison ouvrière : *Jeanmaire, horloger-rhabilleur; Clotilde Huguenin, robes*; au second, c'était *Daniel Lebègue, comptable*; *Manufacture de fleurs et plumes;* au premier, il y avait un marchand de reconnaissances du Mont-de-Piété et un tailleur.

Quand elle fut arrivée au rez-de-chaussée, elle eut grande envie de questionner le portier qui, brûlot au bec et alène en main, recousait une paire de souliers devant un pot de géraniums. Elle aurait voulu savoir de lui quelle était la femme qui venait d'embobiner cet imbécile d'Auguste. Mais elle mit très vite de côté ce sentiment de curiosité féminine. Elle l'avait dit elle-même au garçon de caisse : C'était fini, bien fini. A quoi lui aurait-il servi de faire jaser un pipelet? Tout le monde n'avait pas besoin de savoir ses affaires. Elle passa très digne, très fière devant la loge.

La rue Germain-Pillon lui parut horrible. Elle se hâta de la redescendre, ne sachant du reste pas trop bien où elle allait, très embarrassée maintenant de son jour de sortie. Un moment elle eut envie de n'en pas profiter, de rentrer à la maison. Mme Lenoir, qui était bonne femme après tout, la consolerait.

Elle allait donc à travers la pauvre rue du

vieux Montmartre. Dans le ruisseau rapide un établissement de bains avait déversé le contenu des baignoires pleines de Baréges. Il y avait de la viande trop noire à l'étal du boucher, des choux flétris et des carottes lamentables à la devanture de la fruitière. Des gamins sales et pouilleux contemplaient avec de grands yeux étonnés la boutique d'un petit épicier où se fanaient d'affreuses pralines en fécule de pomme de terre dans des bocaux gris de poussière. En bas, tout près du boulevard extérieur, un ébéniste-réparateur lavait à grands coups de brosse trempée dans de l'eau à la potasse, un fauteuil vermoulu, contemporain de Louis XIV. Vue à cette distance, la rue Germain-Pillon ressemblait à un Calvaire moderne gravi tous les soirs par des milliers de crucifiés à la tâche routinière qui leur assure à peine l'existence.

Arrivée au boulevard de Clichy, Angèle hésita un peu. Rentrerait-elle chez la mère Lenoir? Resterait-elle dehors? Elle traversa la chaussée où les voitures étaient rares. Dans l'avenue du milieu, sur des bancs, des hommes en cottes et en paletots rapés étaient étendus tout du long et dormaient. Un apprenti portait une glace sur son dos et, un moment Angèle s'amusa à le regarder. Dans la glace, les maisons et tout le paysage parisien défilaient. Deux jeunes gens,

qui descendaient du tramway de la Villette arrêté devant la station de la place Pigalle, vinrent regarder Angèle sous le nez et l'un d'eux déclara que cette petite femme n'était pas mouche du tout. Ils étaient assez bien mis, mais ils avaient le laisser-aller de rapins en goguette. Angèle qui n'était pas en train de badiner, les toisa des pieds à la tête, puis, leur ayant lâché les mots : « Sales mufles ! » elle s'éloigna tandis qu'ils riaient ferme.

Place Pigalle, devant la fontaine dont le bassin est toujours plein d'eau croupie, des modèles attendaient qu'on vînt les chercher pour poser dans les ateliers voisins. Ils étaient là deux grands drôles avec des cheveux noirs bouclés tombant sur les épaules, des chapeaux de Fra Diavolo, des petites vestes en gros drap bleu à boutons de métal, des culottes courtes. Ils avaient les jambes serrées dans des bandelettes et portaient des sandales. Impassibles et muets, ils découpaient des oignons par tranches menues qu'ils avalaient. Angèle les trouva très beaux. Si Auguste ne l'avait pas positivement dégoûtée des hommes, elle aurait vraiment gobé ces *macaronis*. Ça devait être rudement « romantique » tout de même de faire l'amour avec eux. Elle eut un petit soupir et s'engagea dans la rue Frochot. En passant devant la boutique d'un mar-

chand de bijoux en chrysocale, elle pensa au collier de Pâquerette. Elle entra, se fit montrer toutes les perles bleues que contenait le magasin. Il y en avait de tous les tons depuis l'indigo sombre et le violet funèbre jusqu'au bleu pâle, couleur de ciel. Longtemps, longtemps, elle hésita. Enfin elle arrêta son choix sur le collier le plus clair. Elle le marchanda avec la bonne obstination d'une femme forte en affaires et, après s'être fait rabattre quinze sous par le marchand, elle exigea que le collier fut renfermé dans une boîte. L'autre se récria, prétendant qu'il faisait faillite à ce métier et, enchanté au fond d'avoir à faire à l'une de ces dames qui payait comptant, il finit par s'exécuter.

Cela fait, Angèle regarda minutieusement toutes les belles choses du magasin. Il y avait surtout des fausses émeraudes grosses comme des œufs de pigeon et montées en pendants d'oreilles qui l'éblouissaient positivement. Avec beaucoup de complaisance et l'énorme désir de vendre, le marchand faisait un éloge démesuré de ces bijoux en toc. Il affirmait qu'ils étaient d'un très grand effet, le soir, à la lueur des becs de gaz et que c'était bien la saison pour les porter. Au mois de juillet, il y a toujours, à Paris, des tas d'Anglais qui ne demandent pas mieux que de godailler avec des petites dames

bien frusquées. Avec son expérience consommée, Angèle répondit que les Anglais étaient bien vieux jeu. Ceux qui viennent à Paris l'été s'amusent presque toujours en famille et les autres ne s'épatent plus devant les femmes en toilette; ils jugent d'après le déballage. Elle essaya encore deux ou trois bracelets en doublé, un collier de faux sequins et une demi-douzaine de parures. Quand elle fut bien fatiguée de tout ce clinquant, elle mit dans sa poche le petit carton où étaient renfermées les perles bleues de Pâquerette et promit au marchand de venir le revoir. Elle avait passé près d'une heure dans cette boutique où elle avait tué le temps, oubliant le lâchage de son amant. Dès qu'elle fut dehors de nouveau, le souvenir du garçon de caisse lui revint en tête. Quelles que fussent ses tentatives pour se rendre forte, elle ne pouvait se roidir contre l'idée d'avoir été abandonnée, comme cela, lâchement, sans motif, sans provocations de sa part. Elle fut très surprise de s'avouer qu'elle aimait réellement Auguste. Jamais elle n'aurait cru que cet imbécile eut pu l'empaumer ainsi. Maintenant, elle avait envie de revenir sur ses pas, de retourner chez Auguste, de faire une bonne petite fricassée de museaux avec lui et de lui dire : « Mon petit chien chéri, vrai, on » ne peut pas casser son lacet comme cela. Nous

» allons nous remettre ensemble jusqu'au jour où » tu tâteras du conjungo. » Pour sûr il accepterait et, le soir, ils s'en iraient tous deux rigoler dans un pince-cul, à la Reine-Blanche ou à la Boule-Noire. Tandis qu'elle pensait à ces choses, elle sentait au fond de la gorge comme un gros sanglot qui ne pouvait pas sortir et dont elle souffrait beaucoup. Très brusquement, sans transition apparente dans son esprit, elle se jugea fort lâche. Comment elle, Angèle, une des gonsesses les plus mariolles de Paris, pouvait-elle se conduire ainsi et avoir eu même une seconde l'idée de se remettre avec un homme qui la lâchait ? Sûrement, elle n'était pas fière pour deux sous. Elle dompta de nouveau sa grande envie de pleurer. Elle avait descendu la rue de Bréda et se trouvait engagée maintenant dans la rue Clauzel. Elle allait toujours, sans savoir où, très indécise, ayant oublié les désirs de campagne qu'elle avait éprouvés dans la matinée.

Tout à coup, elle s'entendit appeler. Elle leva la tête vers une des maisons qui se trouvaient devant elle, y reconnut à une des fenêtres du troisième étage Flore, une grosse fille rousse, qui avait été en maison avec elle, autrefois, à la Villette, chez Mme Morisset. Derrière le volet à demi-entr'ouvert, Flore était en matinée blanche garnie de dentelle crême. Sa main

droite dont les doigts étaient chargées de bagues s'agitait étonnamment et faisait signe à Angèle de monter. Celle-ci ne se fit pas prier.

Flore avait ouvert sa porte et elle accueillit son amie avec de grandes démonstrations de joie.

— Oh ! ma petite Angèle, en voilà une surprise. C'est moi qui suis heureuse de te retrouver. Justement j'allais m'enguigner toute seule aujourd'hui. Mon ami ne doit pas venir et tu penses je n'ose pas lui faire des queues ici. C'est lui qui paie le loyer, les meubles sont à son nom. Et puis pour ce que c'est agréable, pas vrai ? Tu peux te vanter de tomber comme le nez au milieu du visage, toi, par exemple. Mais entre donc, sommes-nous bêtes de blaguer comme cela pour que tout le monde nous entende. Si encore je n'avais pas un sale pipelet, mais un vrai mouchard ! Tu ne peux pas t'en faire une idée.

Flore poussa Angèle dans son appartement dont elle referma la porte. Elle l'introduisit dans un petit salon bourgeoisement meublé de reps vert et la fit asseoir sur un fauteuil crapaud. Angèle demeura là un peu abrutie par son chagrin, le regard errant de la pendule en bronze trop doré qui venait de sonner cinq heures à un portrait de M. Thiers pris dans une feuille illus-

trée et accroché sous verre au mur. Sur une table ovale en acajou trop rose garanti par un ridicule tapis au crochet, il y avait des bibelots en faux Saxe, un exemplaire de *Monsieur le Ministre* emprunté à un cabinet de lecture et un torchon sale que Flore se hâta de faire disparaître en disant :

— Excuse-moi, c'est ma salope de femme de ménage qui m'a encore joué ce tour-là. C'est plus fort qu'elle : il n'y a jamais moyen de lui faire ramasser les torchons. Mais, n'est-ce pas? c'est gentil ici, tout de même.

Oui, répondit mollement Angèle dont les yeux étaient fixés maintenant sur un petit bureau en bois de rose très garni de cuivres et au-dessus duquel était accrochée la photographie d'un monsieur maigre, moustachu, chauve et correct.

— Oh ! ça, ma fille, dit Flore, en décrochant la photographie et en la présentant à Angèle, c'est mon ami, un petit homme pas beau, plus tout jeune, pas toujours aimable, mais très sérieux. Il a été militaire autrefois, ma chère. J'ai là dans mon bureau une ancienne photographie qui le représente en officier de la garde. Il a dû démissionner rapport à ce qu'on lui donnait plus d'avancement. Il paraît que les républicains font comme cela avec tous ceux qui ont servi

Napoléon. Tu diras ce que tu voudras, mais c'est rudement injuste. Moi je ne m'occupe pas de politique, mais je trouve que Gaëtan, il s'appelle Gaëtan, un joli nom, hein ? eh bien ! oui, je trouve que Gaëtan a bien fait de leur donner son sac. Il est maintenant sous-directeur au Crédit foncier égyptien, une nouvelle maison de banque où il y a des millions et des millions. Mais qu'as-tu, ma petite duchesse, tu me parais toute triste? Allons bon, voilà que tu pleures maintenant. Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai fait de la peine, dis, ma mignonne?

Angèle ne répondit rien. Elle avait la figure cachée dans son mouchoir et de gros sanglots la secouaient par moments. Le Crédit foncier égyptien avait éveillé en elle le souvenir d'Auguste et maintenant qu'elle était seule avec une amie à qui elle pouvait se confier, elle ne se gênait plus et donnait libre cours à son chagrin. Cependant Flore s'était assise sur un tabouret aux pieds de son ancienne camarade et elle continuait à bavarder.

— Mais qu'as-tu ? qu'as-tu, ma pauvre Angèle ? Allons, remets-toi, sois raisonnable. Conte-moi tes peines. Si tu savais comme je suis heureuse de te revoir, ça me rajeunit de cinq ans. Tiens, rappelle-toi nos noces chez cette gaupe de mère Morisset. Vrai, de ce temps-là, je ne me faisais

pas vieille comme aujourd'hui. Mais dis-moi donc ce qui t'enguigne comme ça. Est-ce que ton mec t'a lâchée?

Toujours la figure écrasée dans son mouchoir, Angèle fit cependant un signe de tête affirmatif.

— Ah ! ces cochons d'hommes ! ces cochons d'hommes ! gémit Flore en menaçant du poing le plafond.

Elle se leva du tabouret qu'écrasait son énorme fessier, quitta le petit salon et revint bientôt apportant sur une assiette un verre d'eau et un flacon tout habillé dans une robe de papier dentelé. Flore dit à Angèle en lui offrant le verre :

— Tiens, bois ça, ma fille, s'il n'y a pas assez de fleur d'oranger, tu en remettras. C'est souverain contre les maux de cœur et d'estomac. Du reste, tu es bien bête de te gêner chez moi : dégrafe ton corset, si tu te sens malade. J'ai eu tout de même un rude nez de te dire de monter. C'est ça qui n'aurait pas été drôle, hein ? si tu t'étais trouvée mal dans la rue.

Peu à peu, cependant, Angèle finissait par se remettre. A petites gorgées, elle avait avalé le verre d'eau à la fleur d'oranger. Elle poussa encore une série de soupirs, essuya ses dernières larmes et, se trouvant laide avec ses yeux qu'avaient rougis les pleurs, demanda un peu d'eau à Flore. Celle-ci lui apporta aussitôt une serviette

dont le coin avait été trempé dans le broc de son cabinet de toilette.

— Tiens, dit-elle, bassine-toi les quinquets. Dans une minute, il n'y paraîtra plus.

— Oh ! répliqua Angèle, je m'étais bien promise de ne pas pleurer ; mais que veux-tu ? ça m'étranglait, là, dans la gorge. On est vraiment bête tout de même de se faire du mal comme cela par orgueil. Enfin maintenant, c'est fini. Je te remercie, ma chère, tu as été bien gentille, bien complaisante pour moi. Oh ! je suis très calme, nous pouvons causer, va.

Flore qui voulait connaître par le menu les peines du cœur d'Angèle, lui demanda :

— Tu l'aimais donc bien ?

— Mais non, mais non, je m'étais attachée à lui, voilà tout. Il ne ressemblait ni aux mecs, ni aux michés. C'est un petit homme qui a des manières à lui.

Elle s'appliqua à définir longuement, très longuement le caractère d'Auguste, un garçon rangé, qui ne donnait pas de gants, mais qui ne briffait pas non plus la galette des dames. C'était bien ce qu'elle avait rêvé. Il répondait à l'idéal qu'elle se faisait en devenant expérimentée et positive. Tout à fait confiante, elle raconta à Flore que son dépit venait du mariage d'Auguste. Pourquoi n'était-ce pas elle qu'il épousait ? Elle

aurait fait une bonne ménagère tout comme une autre. C'était même son ambition de devenir popotte, de se ranger, de trouver un homme avec lequel elle vivrait très honnêtement. Elle et lui feraient des économies et ils iraient vieillir à la campagne. De nouveau, Angèle esquissa devant Flore les projets qu'elle avait déroulés le matin devant Pâquerette. Elle s'emballa là-dessus.

Son ancienne camarade l'écoutait en hochant la tête avec une moue dédaigneuse au bord des lèvres.

— Ah! ma pauvre fille, s'écria Flore, quand Angèle eut mis fin à ses tirades, tu te montes le bourrichon. Ce n'est pas facile de se marier quand on a été en carte. Tout ce qui peut nous arriver, c'est de vivre à la colle avec un homme sérieux. Et si tu connaissais cette vie-là comme je la connais, tu verrais qu'elle ne vaut rien, rien du tout. Tu me croiras si tu veux, mais, moi qui te parle, j'ai l'ennui des maisons. Il y a des jours où je me tiens à quatre pour ne pas retourner chez la mère Morisset. Avant-hier, j'avais tant de noir dans le cœur que j'allais me mettre en chemin pour la rue de Flandre et préparer mon balluchon. Crac ! voilà Gaëtan qui s'amène et qui me fait une scène terrible. Tu n'as pas idée ce qu'il est mariolle, il devine tout ce que je veux faire. Tu sais si j'avais froid

aux yeux dans le temps ! Eh bien ! aujourd'hui cet homme-là n'a qu'à me regarder et j'ai le trac. Il me bat, ma chère, il me donne tout ce que je veux, et des coups de canne par-dessus le marché. Je sais qu'il a une autre femme rue Prony, une ancienne grande dame qui truquarde comme une bonne gonsesse. Quand elle lui a fait des saletés, il vient ici et c'est sur moi qu'il se revenge. Est-ce une vie, dis, est-ce une vie? Eh bien ! tout ça ne serait rien si je n'étais pas seule les trois quarts du temps. Il ne veut pas que je sorte. Il devine très bien quand j'ai mis le pied dehors. Du reste, mon sale pipelet moucharde, je ne te dis que ça. Je n'ai même plus un jour de liberté par quinzaine comme toi. Tu penses si je me fais vieille dans cette cassine? Il faut être juste cependant : Gaëtan ne me laisse manquer de rien. C'est lui qui paie tout : le loyer, la femme de ménage, les gueuletons et mes frusques. Sans compter qu'il place de l'argent à mon nom. Je crois bien que j'ai maintenant une douzaine de mille francs depuis trois années que nous sommes ensemble, c'est gentil, pas vrai?

— Mais à ta place, dit Angèle, je lâcherais ton Gaëtan et avec mes sous je monterais un petit commerce.

— Ma pauvre duchesse, tu ne sais donc pas qu'on n'a rien pour douze mille francs. Et puis,

pour être dans le commerce, il faut être un peu canaille; moi, à tout coup les clients me mettraient dedans. Avec cela, du reste, que les affaires vont si bien! Si tu entendais Gaëtan qui est renseigné sur ces choses-là, tu n'aurais pas envie de te mettre dans le commerce, ma fille. Il dit tous les jours que tant que nous aurons la République, il n'y aura rien, rien du tout à faire.

— Ah! ce n'est pas drôle la vie, tout de même, s'écria Angèle en poussant un long soupir.

— C'est-à-dire que c'est amusant quand on est jeune. De seize à vingt-cinq ans, on se paie du bon temps. Mais après cela, c'est toujours la même chose. Nous nous faisons vieilles, voilà le fin mot de l'histoire.

— C'est joliment vrai ce que tu dis là. A trente ans nous sommes plus vieilles que les autres femmes à soixante. Seulement nous avons vu ce qu'elles ne voient jamais. Avons-nous roulé toutes les deux, hein?

Angèle hantée par les souvenirs reprit alors les grands événements de sa vie de fille.

Toute jeune, elle avait connu Flore. Elles étaient nées l'une et l'autre à Belleville : Angèle rue Houdard, Flore rue de Tlemcen. Ensemble, elles avaient vadrouillé de bonne heure, cou-

rant toutes petites encore le long des fortifications, faisant instinctivement leur apprentissage de pierreuses. Flore avait une épouvantable mère, une veuve qui noçait avec tous les ouvriers des raffineries de la Villette, une vraie roulure des garnos du boulevard extérieur. Angèle, au contraire, était la fille d'un bronzier et d'une pauvre phthisique dont elle conservait un très lointain souvenir. La mère mourut jeune, le père, un organisateur des grèves de 1869, fut impitoyablement fusillé par les Versaillais, la fille exploitée pendant dix-huit mois par un garçon boucher fut emballée par les roussins un beau soir et obligée d'opter entre la maison de correction ou la maison de prostitution. Elle n'hésita pas et alla retrouver Flore chez Mme Morisset, rue de Flandre. Plusieurs fois les deux amies quittèrent cette maison où elles revenaient presque toujours par l'habitude acquise.

Flore avait eu pendant six mois des succès dans les parages de l'Ecole militaire. Sa tignasse rousse et ses appas de dondon précoce avaient fait le bonheur des adjudants et des sergents-majors. Elle adorait se promener en costume rose de bébé dans la grande salle de l'estaminet, tout entourée de glaces trop dorées, de divans recouverts en velours de coton rouge et de tables en marbre sur lesquelles il y avait toujours des

canettes vides et des demi-tasses poisseuses. Cette grosse gaupe était vraiment reine dans ces maisons-là. Les dimanches, elle y avait remporté de véritables triomphes avec ses bottines de drap rouge à glands d'or, ses bas couleur chair, son bébé court qui laissait voir ses bras nus où souvent à côté de la tache laiteuse du vaccin se trouvait une plaque d'un bleu noir, morsure d'un passionné. Flore avait beaucoup gobé la culotte rouge et, sans vouloir s'en rendre compte, elle était pleine de respect pour Gaëtan parce qu'elle voyait toujours en lui le militaire. Par instants cependant, elle avait la nostalgie des faubourgs lointains où elle avait couru toute petite et c'est alors qu'elle revenait rue de Flandre.

Toute autre était Angèle. Victime des événements et du mauvais milieu dans lequel elle avait vécu, elle conservait une sorte de délicatesse et d'élégance qu'elle tenait de sa mère en même temps qu'elle avait l'orgueil paternel. Chez Mme Morisset, elle avait une répugnance à être aimable pour les hommes attachés aux rudes labeurs. Elle détestait les maçons, les terrassiers, les scieurs de pierre. Elle adorait au contraire les demi-messieurs, les ouvriers de luxe, tapissiers, doreurs, carrossiers, qui arrivaient toujours en veston et en petit chapeau. Ils avaient des mains blanches et ils chantaient

des romances tristes qui rappelaient à Angèle sa mère morte de la poitrine.

Mme Morisset, qui avait remarqué de tels goûts, avait surnommé Angèle la *duchesse*. Ce sobriquet lui était resté. On le lui donnait dans toutes les maisons où elle entrait. Elle était restée la duchesse au Quartier latin, dans les environs de la Bourse et non loin de l'Opéra. C'était surtout dans ces deux dernières régions qu'elle se plaisait lorsque pour un motif ou pour un autre elle quittait la rue de Flandre. Les étudiants et les calicots de la rive gauche lui paraissaient trop poseurs et trop gamins. Dans les quartiers élégants, si elle méprisait les bourgeois à l'égal des gâcheurs de plâtre, elle retrouvait dans les peintres, les gens de lettres et les musiciens les allures des ouvriers de luxe. Jamais elle n'avait voulu suivre Flore à Grenelle. Les soldats la dégoûtaient. Toute jeune encore, elle les avait suppliés de ne pas amener son père. Elle avait contre eux la solide rancune que conservent les enfants devenus grands. D'autre part, elle n'était pas indifférente aux élégances, au luxe vrai, simple et de bon ton. Chez Mme Lenoir comme chez Mme Morisset, comme chez la mère Blondeau et chez la mère Alexandre, elle s'était maquillée juste ce qu'il faut pour ne pas paraître atroce sous la lumière

crue et violente des becs de gaz. Jamais ou presque jamais on ne la vit au salon dans des robes chamarrées de couleurs criardes. Ce fut elle qui inventa chez la mère Alexandre ce fameux accoutrement qui eut tant de succès parmi la clientèle de la maison. Se sachant la peau très blanche et les cheveux dorés, Angèle chaussa des bas de soie noire, des hautes bottines de satin de même couleur à boutons d'argent mat et, pour tout vêtement, elle n'eut qu'un grand morceau de tulle également noir dans lequel elle se drapa.

Il y eut bien deux ou trois imbéciles qui l'appelèrent *Corbillard ambulant*. Elle ne répondit à ces insultes que par un silencieux dédain. Elle se savait sûre de plaire ainsi costumée et elle plut.

Les premières années, elle aima singulièrement la vie qu'elle menait. Pourtant, elle n'eut jamais aucune des joies folles de ses semblables. Elle ne buvait pas ou presque pas. Une seule fois, elle se soûla épouvantablement. Elle était alors chez la mère Blondeau, près de l'Opéra. Elle lut dans le *Petit Journal* que Jolivet, son premier amant, celui qu'elle avait entretenu pendant six mois, venait d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité, après avoir tué une femme du boulevard des Batignolles. Cette con-

damnation émut tellement la duchesse qu'elle but et pensa mourir de sa formidable cuite.

Ce qu'elle adorait dans les débuts de sa vie de recluse, c'était les bavardages de ces dames attendant, le soir, la clientèle au salon, les longues somnolences des matinées, les cancans apportés du dehors par le coiffeur, la lecture des feuilletons empoignants, les parties de cartes qui n'en finissent pas, les travaux au crochet, l'insouciance du lendemain pour tout dire.

Cependant à mesure qu'elle vivait de cette vie monotone et banale, il lui venait des désirs d'au-delà, de bien-être individuel et d'indépendance. Elle commençait à se lasser des viandes mal cuites du déjeuner et du dîner, de l'éternelle charcuterie du souper, de la vie en commun au bahut les jours où « elle ne faisait pas de coucher ». Maintenant, devant Flore, elle s'irritait carrément des contradictions de la destinée.

— C'est épatant, s'écria-t-elle, toi, tu serais bien aise au fond de retourner en maison, tandis que, moi, je ne sais pas ce que je donnerais pour vivre dans mes meubles.

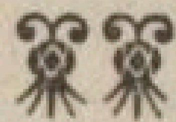
— Oh! si tu en avais tâté, répartit philosophiquement Flore, tu serais tout comme bébé.

La grosse fille se frappa le sein droit dont la chair ballotta.

— Je n'en sais rien, dit Angèle, il faudrait voir.

— Eh bien! essaie, ma pauvre duchesse. Fais comme moi. Profite de ton jour de sortie pour dénicher un homme sérieux qui te fasse un sort. Tu crois peut-être que ça ne se trouve pas dans un sabot de cheval; eh bien ! ma fille, quand on a des connaissances comme nous en avons, on ne doit pas être embarrassée.

— Tu as peut-être raison. Au fait, tu me donnes là une idée. On n'a pas besoin de chercher si loin quand on a ce que l'on veut sous la main.





III

Toi ! toi ici ! Mais enfin qu'es-tu venue faire ? Qu'est-ce que tu veux ?

Derrière son comptoir en chêne, le marchand de café posait ces questions à Angèle qui le regardait fixement. En plein jour, avec ses vêtements râpés, sa ridicule calotte de velours un peu penchée à gauche, sa barbe non faite, Gachon dans le renfermé de sa boutique parut à Angèle encore plus atroce que d'ordinaire. Il avait un double menton, la bouche tirée, la lèvre inférieure pendante, le nez fort et sillonné de petites veines violettes, les oreilles larges et plates, les paupières lourdes tombant sur des yeux gris, des plaques d'un rose hon-

teux dans les sourcils aux poils rares. Gachon vivait dans un encadrement de sacs de cafés amoncelés les uns sur les autres au fond de la boutique à la vitrine de laquelle étaient disposés des échantillons de Moka, de Bourbon et de Martinique.

— Et moi qui t'avais cru épicier, dit Angèle sans répondre aux questions de Gachon.

Il fut révolté de la bêtise de cette fille qu'il avait jugée intelligente. Comme on se trompe pourtant. Pour qui le prenait-elle donc? Il répondit cependant avec tranquillité :

— Non, je fais le gros et le demi-gros. Mais me diras-tu pourquoi tu es venue?

— Oh! pour ça. Ça m'a fait de la peine que tu sois parti ce matin sans me réveiller. J'aurais voulu te dire au revoir.

Gachon fut très touché. Il répliqua :

— Tu es bien gentille, ma petite duchesse, bien gentille. Si tu veux, nous allons dîner ensemble. Va m'attendre au café Bollet, rue d'Aboukir, tout en haut de la rue des Petits-Carreaux. Tu verras bien : il y a sur la porte : *Maison fondée en* 1812.

— Tu sais, j'aime autant t'attendre ici.

— Oui, oui. Mais c'est impossible. Il me tombe un tas d'histoires sur le dos depuis ce matin. Ma femme plaide contre moi. Elle est

poussée par son amant, Persier, un cochon de magistrat. Je te conterai tout cela, ce soir. Mais tu comprends, si l'on te trouvait chez moi, quel potin!

Et doucement Gachon, qui était sorti de son comptoir, poussa Angèle jusqu'à la porte.

— Dans vingt minutes, je suis à toi: le temps de faire fermer la boutique et de me barbifier.

Angèle remonta la rue des Petits-Carreaux. Quand elle fut parvenue au coin de la rue d'Aboukir, elle se retourna et regarda.

Il était sept heures du soir. Un soleil couchant tout doré s'en allait mourir du côté des Halles, laissant des sillons lumineux dans le ciel, au-dessus de la rue Montorgueil. La rue des Petits-Carreaux grouillait de monde : hommes de peine et employés de maisons de gros regagnant le domicile lointain après la journée, ouvrières en cheveux avec des aiguilles piquées à leurs corsages et des bouts de fil égarés sur leurs robes de mérinos. Des sergents de ville faisaient circuler les derniers rouleurs qui s'obstinaient à rester en place. Il y avait entre autres une marchande de prunes discutant avec les agents, très sûre de son bon droit. Près d'elle deux femmes en jupons effrangés, en matinées bleu Oxford achetaient des escaloppes de veau grisâtre au boucher ambulant. Dans une cour, en

face la rue du Nil, un rassemblement s'était formé. Les dilettanti du trottoir se régalaient d'un concert donné là par un harpiste, deux violonneux et un joueur de clarinette affublé d'un casque à mèche. La foule des auditeurs débordait jusque sur la chaussée. Pas moyen de circuler. De loin, ce monde formait une tache d'un gris sombre au milieu duquel la veste blanche d'un garçon pâtissier mettait une note claire et gaie.

Les maisons, souvenirs du Paris ancien, se profilaient inégalement dans la descente de la rue. Très loin, à gauche, Angèle aperçut la lanterne d'un garni où elle avait couché une fois avec un homme qui avait payé sa sortie. Ce souvenir la reportait à trois années en arrière. Elle fit une moue du bout des lèvres, haussa les épaules et continua à regarder. Beaucoup plus près, elle arrêta ses yeux sur un entresol et un premier outrageusement barbouillés de vermillon. En passant, tout à l'heure, elle avait lu qu'on vendait et surtout qu'on achetait dans cette maison des reconnaissances du Mont-de-Piété. Elle pensa que les voleurs ont un rude toupet de s'afficher ainsi. De l'autre côté de la rue, à une fenêtre, il y avait une jalousie tombante sous laquelle bouffait un ample rideau blanc. Derrière le rideau, Angèle avait

reconnu Corinne, une ancienne camarade avec qui elle avait eu des histoires. Elle se souvint alors que, chez Mme Blondeau, Corinne avait été la femme des autres femmes. Comme c'était loin toutes ces dégoûtations-là ! Rien que d'avoir entrevu cette lesbienne, la duchesse éprouva une sorte de nausée. Maintenant, sur le point d'entrer au café Bollet, elle hésitait. Il y aurait peut-être là-dedans des hommes qui lui diraient des cochonneries. Elle en avait soupé. Positivement elle préférait attendre Gachon là, au coin de la rue. Durant cinq minutes, elle demeura donc en sentinelle, se promenant, regardant les bimbeloteries orientales qui se fanent à la devanture d'un marchand de chinoiseries, dégotté par ses concurrents établis dans les quartiers riches. Depuis qu'elle se connaissait, Angèle avait toujours vu cette boutique à ce coin de rue et elle s'étonnait que le marchand eût pu résister à la terrible concurrence des nouveaux-venus. Cependant les hommes commençaient à regarder Angèle sous le nez. Les uns la frôlaient en toussottant. Les autres passaient et repassaient devant elle. Un vieux lui murmura même deux ou trois bêtises à l'oreille. Très indignée, Angèle toisa le vieux, lui enjoignit de passer son chemin et le menaça des sergents de ville. L'autre fila. Ce manége amusait étonnamment

le cafetier, un grand sec à tête de larbin aisé, qui attendait la clientèle sur sa porte.

Angèle se décida à entrer chez ce limonadier. Il la reçut très poliment, avec une sorte d'obséquiosité galante. Elle le jugea idiot, lui commanda un vermouth et se fit apporter les journaux illustrés.

Le café Bollet était coupé en deux par une demi-cloison d'un mètre cinquante de hauteur. Angèle était restée assise dans la première salle. Toute seule, elle écoutait distraitement les bavardages des bourgeois qui prenaient leur bitter de l'autre côté. C'étaient des politiciens, des hommes qui n'hésitent pas à dire leur fait aux gouvernants. Ils venaient de lire dans la *France* une nouvelle qui les avait positivement indignés et ils promettaient que, si le député de leur arrondissement n'aidait pas la majorité à renverser le cabinet, ils ne voteraient plus pour lui. Cependant, l'un d'eux fit remarquer que ce député était précisément ministre. Il y eut d'abord stupéfaction, puis, ce fut un tolle contre l'homme politique en question. Un des plus indignés conclut que la République n'en avait pas pour longtemps. Mais les autres se récrièrent : Non, non, on ne pouvait pas, on ne devait pas rendre la République responsable des bêtises du ministère.

Angèle trouva que ces messieurs raisonnaient bien. Elle n'était pas pour les réacs comme cette bête de Flore et la plupart des femmes. Elle savait ce qu'elle savait. Quand on a eu un père fusillé par les Versaillais, on a le droit d'avoir une opinion.

Gachon ne la préoccupait plus. Elle était toute à la discussion politique qui continuait de l'autre côté. Pourtant, en levant les yeux vers le vitrage, elle aperçut le marchand de cafés. A petits pas pressés, il arrivait. Quand il fut entré, Angèle lui dit :

— Eh bien! tu peux te vanter que tu m'as fait faire le poireau, mon chéri.

— Que veux-tu? gémit Gachon. Il m'a fallu mettre la maison en ordre. J'ai un garçon de magasin, c'est vrai ; mais je n'ose pas trop compter sur lui, je t'assure que tout n'est pas rose dans le commerce, va! Eh bien! où veux-tu que je t'emmène dîner?

— Oh! à la campagne, dis.

— Tiens! c'est une idée, d'autant plus que c'est demain dimanche. Ces jours-là, je ferme. Nous pourrons coucher là-bas, pas vrai?

Et Gachon se passa la langue sur les lèvres.

Il avait commandé un bitter qu'il but à la hâte. Puis, après avoir soldé les consommations, il s'en alla avec Angèle prendre un fiacre place

du Caire. Ils ne trouvèrent qu'un horrible sapin à galerie.

— Bast ! prenons-le tout de même, dit Gachon. Il n'est pas joli. Mais, faute de grives, on mange des merles. C'est égal, je n'ai jamais compris pourquoi il n'y a pas dans notre quartier un omnibus qui nous mène à la gare St-Lazare.

Angèle et lui roulèrent bientôt vers cette destination. Etrangement cahotés, ils s'entendaient à peine parler dans le bruissement des roues sur les pavés inégaux. Le cocher avait pris la rue Montmartre. Il y eut un épouvantable embarras de voitures dans lequel ils restèrent engagés durant plus de cinq minutes. Gachon profita de ce répit pour achever de raconter à sa compagne la suite de ses malheurs conjugaux.

Sa femme était sortie de la noire débine dans laquelle elle avait été plongée depuis qu'il l'avait campée dehors. Elle ne vivait plus avec des cabotins de Montmartre dans des garnis de dix-huitième ordre. Elle avait raccroché un homme tout à fait sérieux : Persier, juge de première instance, ancien président d'un tribunal de Seine-et-Marne, où il avait réussi à se faire détester de tout le monde. Vraiment, Mme Gachon n'avait pas bon goût de coucher avec ce magistrat chauve comme un genou, faux bonhomme à la voix dure et sèche, aux yeux indécis, au teint

cendreux, aux favoris courts et rares. Il avait loué à sa maîtresse un appartement rue Nollet et il venait l'y retrouver, entre chien et loup, après le coucher du soleil, en homme ferré sur la loi. Il avait poussé Mme Gachon à réclamer une pension alimentaire et, c'était certain, il la lui ferait obtenir. C'était roide tout de même de donner de l'argent à une gueuse qui n'avait apporté que ses vices en dot. Un malin, ce Persier, du reste ! Il voulait bien coucher avec la femme de Gachon, mais il en laissait l'entretien obligatoire au cocu. Nom d'un chien ! C'était trop fort tout de même et le marchand de cafés promettait de se venger. Pour sûr, il les ferait pincer en flagrant délit d'adultère et l'on rigolerait rudement de voir un magistrat en correctionnelle comme les filous et les vagabonds.

— Peuh ! fit Angèle, ça te fera une belle jambe quand tout le monde saura que tu es cornard.

Mais lui s'entêtait. A tout prix, il aurait voulu pincer ce cochon de Persier. Il se fichait bien de l'opinion publique après tout. Ce qu'il voulait, c'était tenir sa vengeance, discréditer le magistrat, briser à tout jamais la carrière de cet ambitieux qui se voyait déjà conseiller à la cour. Angèle, étourdie par le bruit de la voiture, laissa Gachon ressasser et ruminer ses papot-

tages. Elle réfléchit qu'elle aurait toute la soirée à entendre les redites larmoyantes de ce gâteux. Elle se résigna d'avance, pensant à autre chose, à Flore, aux vieilles rigolades chez la mère Morisset et même à des festins ébauchés sur le talus des fortifications, quand elle était toute gosse, avec des petits marloupiats pleins de sentimentalité. Comme c'était bien! On voyait au loin la banlieue de Paris avec ses usines à longues cheminées en briques, ses cultures jaunes et vertes, ses routes monotones bordées de bouchons où l'on se cuite avec du picolot violet. Maintenant, elle allait voir quelque chose d'autrement distingué : la campagne. Elle se promettait de visiter les vaches dans les étables, de boire du lait chaud sortant du pis des bonnes bêtes laitières. de manger du pain bis, de faire des gros bouquets de fleurs champêtres, de poursuivre les papillons multicolores : toute une idylle bébête.

A la gare, Gachon avait pris deux secondes pour Asnières. Tous deux montèrent sur l'impériale du train. Six minutes de route et ils arrivèrent. Angèle trouva positivement ridicule ce coin de pays. A peine l'avait-elle entrevu qu'elle déclara à Gachon qu'on aurait mieux fait de rester à Paris. Lui répondit que c'était là une impression première : le tout c'était de se faire

au paysage. Il déclara ensuite qu'il avait l'estomac dans les talons et il emmena Angèle dîner dans l'un des restaurants qui se trouvent au bord de la Seine.

Un garçon à moustaches les installa en rechignant tout près de la route, sous une tonnelle garnie d'un lierre chétif tout plein de chenilles. Il jeta sur la table en guise de nappe deux serviettes humides. Puis, avec un grand fracas de vaisselle, il mit le couvert. Angèle trouva que c'était bien mieux chez Mme Lenoir. Au moins, l'on n'avait pas de ces grosses assiettes lourdes et le ruolz des couverts n'avait pas besoin d'être réargenté. Cependant, le garçon faisait son boniment. Gachon commanda une purée aux croûtons, un pigeon aux petits pois, une salade et du dessert. Angèle le jugea pingre, mais ne souffla mot. Si elle n'avait pas assez à béquiller, elle se promettait bien de lui faire payer des suppléments.

Sans mot dire, ils avalèrent le potage, de l'eau de vaisselle teintée de pois. Angèle finit la première et, regardant Gachon, elle fit :

— Tiens, tu me croiras si tu veux, mais quand j'étais chez la mère Morisset, où l'on ne mangeait pourtant pas toujours à sa faim, si l'on nous avait servi de la soupe comme celle-ci, la cuisinière aurait été rudement balancée.

— Que veux-tu? répliqua philosophiquement Gachon, moi je ne suis plus difficile. Autrefois, quand j'étais avec ma femme, je mangeais des choses propres; mais, depuis qu'elle m'a lâché, je suis obligé de me contenter des plats du restaurant. Ce serait pourtant si bon de vivre en ménage.

— Dame, il ne tient qu'à toi.

— Oh! non, vois-tu, c'est bien fini avec ma femme. Il faudrait que j'en trouve une autre. Ah! si tu voulais, duchesse...

— Il n'y a pas plan, mon pauvre lapin. Entre nous, une passade, deux passades et puis c'est tout. Tout de même, je te ferais manger de meilleure cuisine que celle du gargot. Du temps que j'étais chez la mère Alexandre, une fine gueule, Rose, la cuisinière de la maison, m'a appris à faire les plats sucrés.

— Et moi qui sais fricoter un civet rien que d'avoir vu opérer ma femme!

Ils se turent tout à coup.

Le garçon venait d'apporter le pigeon aux petits pois. Gachon s'empara du volatile, le plaça sur son assiette et se mit en devoir de dépécer. Pendant ce temps, des moucherons jouaient autour de la lampe mal essuyée placée au centre de la table. Quelques-uns de ces insectes s'empêtraient dans l'huile, tombaient dans le verre,

s'y brûlaient et faisaient épouvantablement filer la mèche qui puait.

— N'est-ce pas qu'on est bien ici? s'écria Gachon. Au moins on a de l'air.

Angèle ne répondit rien. Très consciencieusement elle s'offrait des petits pois, ne voulant pas les manger froids. Tout à coup elle poussa un cri aigu et devint très pâle.

— Qu'as-tu? dit Gachon.

Elle ne souffla mot, mais tremblant encore, les yeux mi-clos, elle désigna son assiette avec un geste d'épouvante.

Gachon aperçut alors une superbe chenille veloutée qui gigottait au milieu des petits pois. Délicatement, il cueillit l'insecte avec une fourchette et, l'ayant jeté sur le sol, il l'écrasa d'un coup de talon.

— Là, remets-toi, c'est fini, mon enfant, minauda Gachon. Ma femme était comme toi. Elle ne pouvait pas souffrir les chenilles. Mais, attends, je te promets que je vais laver la tête à cet imbécile de garçon. Mange un peu de pigeon. Ça te ravigottera.

Angèle était très dégoûtée. Mais elle avait faim. Elle avala la viande presque en se faisant violence.

Quant à Gachon, il boulottait.

— Tu sais, lui dit Angèle, je mangerais bien

autre chose : un bifteck aux pommes, par exemple. Appelle donc le garçon.

Il s'exécuta. Le garçon survint et fut admonesté. On lui fit remarquer qu'il était très désagréable de trouver des chenilles dans les légumes. Lui, très fort de son innocence, répondit que, quand on voulait dîner à la campagne, il fallait en supporter les inconvénients. Dans le feu des remontrances, Gachon avait oublié ou fait semblant d'oublier la commande du bifteck.

— Garçon, s'écria Angèle, faites-nous un entrecôte saignant avec beaucoup de pommes soufflées autour.

— Alors vous mangerez la salade après ?

— Oui.

Il partit. Tous deux restèrent accoudés en face l'un de l'autre ne sachant trop que se dire. Ils regardaient au dehors, à travers les barreaux de la tonnelle. Sur la route qui longe la rivière, des vélocipédistes juchés sur leurs bicycles passaient rapidement. De l'autre côté de la Seine, un apprenti corniste faisait des *couacs* en essayant de jouer faux le roi Dagobert. Sur l'eau, des barques filaient tous les cinq minutes, ne laissant derrière elles que leur sillage et le dernier écho des conversations de canotiers. De temps à autre un gros bruit, là-haut, sur le pont : des trains passaient.

Parfois un coup de vent enlevait des tourbillons de poussière, faisait trembloter la flamme de la lampe et menaçait de plonger les deux amants dans l'obscurité.

Parfois aussi l'air était plus lourd, plus étouffant et des rives du fleuve s'exhalait l'odeur du moisi et la pestilence de l'égout.

— Ça pue, dit Angèle à l'un de ces moments.

— Ce n'est rien ici, dit l'optimiste Gachon. Je voudrais te voir aux bords du lac d'Enghien. J'y suis allé une fois avec ma femme. Elle n'a jamais voulu y rester.

— Je comprends ça. Moi d'abord, je ne peux pas supporter les mauvaises odeurs. Je me ruine en opoponax. Tu n'as qu'à demander à Madame combien je lui en achète.

— Je te crois, murmura Gachon un peu impatienté d'entendre toujours Angèle parler de la mère Morisset et de la mère Lenoir.

Maintenant, du reste, il avait beau faire. Mais la duchesse ne lui paraissait plus du tout distinguée. En attendant l'entrecôte commandé, elle avait mis sa tête sur son coude gauche et, avançant trop la mâchoire inférieure, elle faisait une lippe grotesque. Il l'observa attentivement : elle avait un commencement de patte d'oie au coin des tempes, des petites rides sous l'arcade sour-

cilière. Elle était fanée et vannée. Il en vint à penser que cette pauvre fille ne valait pas pipette au naturel. Pour la trouver bien, il fallait la voir au salon, le soir, avec les autres femelles. Là elle gagnait vraiment à la comparaison. Elle était beaucoup mieux que toutes ces rouchies. Mais c'était presque honteux de la sortir. Quel dommage qu'elle fut finie. On aurait fait d'elle une petite maîtresse bien comme il faut, presque une épouse légitime. Ah! si sa femme ne l'avait pas abandonné, Gachon serait heureux, tout à fait heureux.

Le garçon cependant avait apporté l'entrecôte. Cette fois, ce fut Angèle qui découpa. Elle servit son amant qui mangea presque sans faim. Sa fringale avait cessé. Il avait des mollesses au cœur et une forte angoisse au fond du palais. Machinalement il avalait les pommes de terre soufflées qu'il prenait une à une et du bout des doigts dans son assiette.

Angèle l'observa, vit qu'il avait quelque chose, garda le silence et demeura songeuse. Elle se demandait ce qui pouvait être survenu. Peut-être Gachon était-il malade. C'est cela qui ne serait pas drôle s'il allait claquer d'une attaque d'apoplexie ou d'un anévrisme, dans ce gargot.

Le marchand de cafés surprit les regards in-

quiets d'Angèle. Il se roidit, se remit un peu, essaya une conversation banale qui tomba à plat.

Ils ne touchèrent pas à la salade.

Angèle cependant s'était servi des fraises de Plougastel qu'elle mangeait du bout des dents après les avoir coupées à l'aide de sa petite cuiller. Gachon trempait un biscuit dans du vin. Derrière la tonnelle, sur la route, un mendiant chantait : *N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous*. Très émue, Angèle lui commanda d'entrer. Il vint. C'était un horrible drôle en cotte et en veste bleues, trop bien peigné, un type de marlou qui a eu des malheurs. Dans sa main droite il tenait une casquette de drap. A la place du bras gauche, il laissa pendre un horrible moignon violet et rosé juste au-dessus de l'assiette d'Angèle.

La duchesse n'avait pas aperçu d'abord la plaie exhibée par l'homme. Elle se détourna ensuite avec horreur, jeta une pièce de dix sous dans la casquette et s'écria :

— Tirez-vous des gambilles.

L'autre effrontément alla montrer son moignon à Gachon qui, furieux, lui intima l'ordre de sortir.

Il partit menaçant.

— Tiens, mon chien, fit Angèle, ce salop-là

m'a dégoûtée. Demande l'addition et viens faire un tour dans la campagne, veux-tu?

Il obéit, solda en rechignant, fut très étonné d'avoir à payer onze francs soixante-quinze centimes et ne laissa que quatre sous de pourboire au garçon.

Ils quittèrent ce sale cabaret.

Gachon qui adorait les bords de l'eau voulut emmener Angèle sur les rives de la Seine.

— Non, non, s'écria-t-elle, n'allons pas de ce côté! Ça pue trop. Et puis, on ne sait pas ce qui peut arriver. Il y a des sales types, va, qui vous fichent dans la limonade rien que pour vous voler une chaîne de montre ou des boucles d'oreilles.

Il fut énormément contrarié de ne pouvoir agir à sa fantaisie. Il se soumit cependant. Tous deux alors vaguèrent dans Asnières. Ils allaient par les rues mal éclairées faites de longues murailles grises derrière lesquelles il y avait des maisons bourgeoises avec des jardins grands comme des mouchoirs de poche. Parfois, à travers le grillage du portail, ils apercevaient des bourgeois placides respirant le mauvais air dans le jardinet. Plus souvent leur passage était accueilli par les aboiements de chiens qui se répondaient dans la nuit. En marchant, Angèle faisait entendre un bruit cadencé qui marquait

son pas. Gachon en fut agacé. Il voulut savoir d'où provenait cette sacrée musique.

— Oh! ce n'est rien, dit Angèle, c'est le collier de Pâquerette. La pauvre fille a la rage de porter des perles bleues. Alors, moi, tu sais, pour lui faire plaisir, je lui en ai acheté ce matin.

Elle entra dans des détails, passa en revue toute la série des manies de filles. En avait-elle connu de ces gonsesses un peu louffoques! Chez la mère Alexandre, il y avait une Belge qui se soûlait avec de l'opium et une Bretonne très sale qui élevait des cochons d'Inde dans son bahut. Elle avait également été l'amie de Frisette, une fille morte de piqûres de morphine. Ah! cette Frisette, en voilà une qui gobait les carabins rien que pour pouvoir satisfaire sa sale passion. Elle était claquée au quartier latin, chez Mme Lainique, dans cette grande boîte située près de l'Odéon où les flanelles viennent casser les becs de gaz entre minuit et deux heures du matin. Il fallait avoir un rude courage pour vivre en maison sur la rive gauche. Ces cochons d'étudiants ne valent pas la corde pour les pendre.

Morne, l'oreille basse, Gachon écoutait ce bavardage sans fin. Et toujours les petites rues banales d'Asnières succédaient aux petites rues banales. On entendait par moments un son de

piano qui chantait la *Valse des Roses*. Les trains continuaient à passer là-haut avec un gros bourdonnement entrecoupé par le sifflet strident de la machine. Il y eut un long silence entre les deux promeneurs. Angèle avait fini de dévider ses souvenirs. Elle trouvait que Gachon n'était pas drôle du tout et elle commençait à s'ennuyer carrément. Puis, tout à coup, elle dit :

— Alors, c'est tout çà la campagne?

— Oui, répondit Gachon avec un gros soupir.

— Eh bien! ce n'est pas rigolo. Autant aurait valu rester à Paris.

— Dame! C'est toi qui as voulu venir.

— Oh! je ne te fais pas de reproches, mon chien. Pour sûr si tu avais inventé la campagne, tu l'aurais faite un peu plus chouette, pas vrai? Moi, j'aime autant Montmartre, sais-tu. Les buttes c'est très pittoresque; dommage qu'on y ait fourré une église. Je te demande un peu ce que la religion va ficher là-haut? Moi d'abord je ne suis pas bien sûre qu'il y ait un Dieu, dis, et toi?

— Est-ce que je sais?

— Ne te fâche pas. Ce que j'en dis, c'est histoire de causer. Si nous allions nous coucher, hein? Tu sais, j'aime aller au lit de bonne

heure, une fois par hasard, ça change mes habitudes.

Gachon ne refusa pas. Pour la première fois depuis qu'il l'avait amenée, Angèle venait de lui faire un véritable plaisir. Il était de ceux qui aiment à se coucher tôt et sa vraie joie aurait été de vivre avec une bonne petite femme qui se serait mise au dodo tous les soirs vers dix heures. Ah! si Mme Gachon avait voulu. Il conduisit Angèle à l'hôtel de la Navigation, en face de la Seine. On ne leur demanda pas leurs noms et on les installa dans une grande chambre dont les fenêtres donnaient sur la rivière. Au mur recouvert d'un atroce papier bleu et rose étaient accrochées dans des cadres en buis deux gravures de la Restauration : la *Femme du Marin*, la *Veuve du Soldat*. Angèle étalée sur un canapé recouvert de damas vert outrageusement maculé, laissait aller son regard de la pendule en bronze doré qui marquait onze heures et quart à la toilette en acajou sur le marbre fendillé de laquelle un pot à eau gueulard dans sa cuvette faisait vis-à-vis à une carafe.

Gachon s'était mis en manches de chemise. Puis, ayant ouvert la fenêtre, il s'était accoudé, tout songeur et les yeux fixés sur le paysage nocturne. Le vent du soir faisait vaciller la bougie dans la chambre et Angèle avait pour

tout horizon le derrière de son amant dont le buste disparaissait dans l'embrasure de la fenêtre.

Elle se trouva ridicule ainsi délaissée par ce bourgeois morose, ennuyeux et ennuyé. A la maison, il faisait autrement attention à elle. Il se montrait plus que bienveillant : c'était un petit père gâteau. Ses politesses et son amabilité tenaient donc uniquement à une influence de milieu? Serait-il grossier et dédaigneux avec Angèle devenue libre, affranchie de la discipline du lupanar? Mais alors la vie était impossible avec le marchand de cafés. Dans ces conditions, un *collage* devenait un long martyre. Intérieurement, Angèle était fort révoltée; mais, très patiente, elle résolut de rompre le silence.

— C'est dégoûtant, dit-elle, dans ces maisons meublées, il n'y a jamais assez d'eau. Sonnez donc le garçon pour qu'il nous en apporte, mon ami.

Gachon quitta la fenêtre, sonna et parut assez satisfait. Il aimait les petites dames qui prennent des soins de propreté. D'autre part, il était positivement bien aise d'aller au lit. Enfin, à la lumière, Angèle lui parut beaucoup mieux que tout à l'heure. Elle venait d'enlever sa robe et dans la blancheur des jupons, elle était telle qu'il avait l'habitude de la trouver. Tandis que

le garçon d'hôtel était allé chercher de l'eau, Gachon embrassait Angèle sur les épaules.

— Laisse-moi, laisse-moi, disait-elle, tu n'as pas été aimable ce soir. Pourquoi boudais-tu, dis? Est-ce que je t'avais fait quelque chose?

Alors il s'excusa, mit sa mauvaise humeur sur le compte de ce cochon de Persier et sur sa digestion toujours un peu lourde. Maintenant qu'il avait pris l'air, ce ne serait plus rien. Il était frais et dispos comme au jour de sa noce.

Le garçon avait apporté deux brocs pleins d'eau et s'était retiré. Gachon continua à bavarder. Il supplia Angèle de se déshabiller. Il était fou d'elle quand il la voyait délacer son corset.

— Tu as les mêmes manières que ma femme, dit-il en guise de conclusion. Tu défais tes bottines absolument comme elle.

— Tiens! répliqua Angèle, devenue très maussade, veux-tu que je te dise? Eh bien! tu me fais suer avec ta femme. Je te connais, va. Tu la gobes encore et si, ce soir, elle venait ici, à ma place, tu tomberais à ses genoux et tu lui demanderais pardon.

Gachon avait baissé les yeux vers le plancher. Sans mot dire, il esquissa un signe de dénégation.

— Ne dis pas le contraire, continua Angèle,

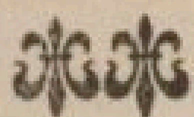
tu es fou de cette garce-là, elle te fait tourner en bourrique et c'est tant mieux ! Oh ! je vous connais, les hommes. J'en ai eu des amants à qui je rendais la vie dure et plus je les enquiquinais, plus ils m'adoraient. Toi avec ta femme, c'est kif-kif. Je ne te donne pas deux mois pour rebiffer au truc. Un beau matin, ta légitime va s'amener chez toi. tu la recevras la gueule enfarinée et ce sera rabiboché. Tu seras bien heureux de retrouver, tous les soirs, dans ton lit, une peau délicate, de longs cheveux qui sentent bon, des nénés solides et un fessier dur comme cette table. Et puis, quoi ? C'est tout de même gentil de ne plus manger tout seul dans des gargots où l'on vous sert un tas de saletés. Tu auras toujours quelqu'un pour te tenir compagnie à table. Tes chaussettes n'auront plus de trous et tu ne seras plus obligé de laisser pendus à ta braguette des boutons de culotte qui ont envie de cavaller. Enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver. Te vois-tu malade. hein ? Avec cela que tu serais si bien soigné chez Dubois ?

Elle allait continuer sa tirade quand elle aperçut deux grosses larmes roulant sur les joues de Gachon. Elle l'embrassa, puis reprit :

— Ce que je t'en dis, ce n'est pas pour te faire de la peine. Mais, tu vois bien, j'avais raison. Tu l'aimes, tu l'aimes encore. Il y a beaucoup

de cocus comme toi, va. J'en ai connu, moi qui te parle. Au fond tu as raison, il vaut encore mieux te remettre avec ta femme que de te coller avec moi. Nous n'avons rien à nous revendre ni l'une ni l'autre. Seulement, voilà, elle n'a pas été chez la mère Morisset ou chez la mère Lenoir, elle! Eh bien! crois-moi, fais lui dire de revenir, permets lui son Persier si ça peut lui faire plaisir. Est-ce que tu as jamais pu m'empêcher d'avoir d'autres hommes? Il faut savoir se faire une raison, vois-tu, mon chien.

— Oui, oui, gémit Gachon, il faut savoir se faire une raison. Ah! tu es une bonne fille, une bien bonne fille.





IV

Angèle revenait chez Mme Lenoir. Elle était tout attristée de la mélancolie des quartiers qu'elle traversait. Pas ou presque pas de voitures dans les rues. Paris avait la quiétude d'une grande province, durant ce dimanche d'été. Sur le pas des portes, des concierges proprets échangeaient des conversations banales, tandis que leurs enfants s'amusaient sur la chaussée. Place Louvois, les garçons d'un café complètement désert avaient engagé une formidable partie de bouchon à laquelle le patron, un gros rougeaud en bonnet grec, avait daigné s'intéresser.

Tout en se dirigeant vers la maison, Angèle

ruminait sur sa sortie perdue. Elle résumait tout : le lâchage d'Auguste, les conseils de Flore, les chagrins de ce pauvre Gachon. Elle avait passé une bien mauvaise nuit à côté de ce cocu qui lui avait pleuré sur l'épaule jusqu'à deux heures du matin. Avant de le quitter, elle lui avait fait promettre qu'il reprendrait sa femme et il le lui avait juré. Eh bien ! il n'aurait plus manqué qu'elle fut devenue la maîtresse d'un pareil homme. L'aurait-il fait souffrir avec ses saletés conjugales ! Mieux valait encore rentrer chez Mme Lenoir où l'on n'est attachée à personne. Comme si d'ailleurs la vie du dehors était drôle ! Ce jour de sortie avait donc raffermi les convictions anciennes de la duchesse. La maison aux volets clos était une sécurité pour elle et elle y revenait sans joie mais avec le désir de se reposer des hommes et des choses de la rue.

Quand elle rentra, ces dames étaient dans la salle-à-manger où elles se disputaient aux cartes la rincette et la surrincette. Seules Mathilde et Camélia, se tenant par la taille comme deux pensionnaires, achevaient de lire le feuilleton du *Petit Journal*. Rita vidait un bock de vilaine bière aux tons d'urine. Madame sommeillait. Ce fut Pâquerette qui aperçut la première Angèle droite, pâle et souriante devant la

porte de la salle-à-manger qui était restée entr'ouverte.

— Madame, s'écria-t-elle, Madame, voilà Angèle.

Toutes les autres filles se mirent à bavarder très bas, les yeux fixés sur la rentrante, tandis que Madame qui s'était réveillée dit gravement, avec une attitude quasi-pontificale :

— Ah ! c'est toi, duchesse. Tu as bien fait, très bien fait de nous revenir aussi vite. Il y a du nouveau, ma fille. Viens causer avec moi au petit salon.

Elle l'entraîna dans une pièce sombre où les meubles en satin bleu capitonné puaient le musc. Les deux femmes s'assirent. Madame devint alors très maternelle. Elle expliqua à Angèle que Marthe, la sous-maîtresse, épousait Auguste. Il y avait longtemps que cette vieille bique guettait l'amant de la duchesse qui ne devait décidément pas regretter un homme aussi dégoûtant. Et comme Angèle poussait un soupir, Mme Lenoir reprit :

— Nous savons comment il t'a lâchée. Il est venu nous conter ça, lui-même, hier soir. Il paraît que tu as été très digne. Je lui ai signifié de ne plus remettre les pieds ici et j'ai flanqué Marthe à la porte. Je ne veux pas de bruit chez moi, ma fille. J'ai une maison comme il faut et je tiens à

la conserver. Tu vois que je t'ai soutenue. Ne te chagrine pas, va : un de perdu, cent de retrouvés.

— Oh! Madame, c'est fini, fini, dit Angèle très posément.

— Allons, répliqua l'autre, puisque tu es si raisonnable, je peux te parler à cœur ouvert.

Madame déroula tout un plan nouveau devant la duchesse. Elle voulait créer une position à sa meilleure pensionnaire. Elle lui proposa de remplacer Marthe. Les bénéfices étaient certains, on ne se fatiguait pas trop et l'on pouvait arriver à quelque chose de bien. Madame parlait par expérience personnelle. Elle avait commencé ainsi.

Angèle accepta.

Le soir, au salon, la duchesse remplit à merveille ses nouvelles fonctions et le peintre Ludovic, un des plus vieux habitués de la maison, se chargea de corroborer les paroles prononcées, au salon bleu, par Mme Lenoir. Il félicita Angèle en lui disant :

— Ici, vois-tu, ma fille, c'est comme au régiment. On arrive quelquefois au choix et toujours à l'ancienneté.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 15 décembre 1883,



PAR A. LEFÈVRE, A BRUXELLES

POUR

Henry KISTEMAECKERS, Editeur

à Bruxelles.

Henry KISTEMAECKERS, Éditeur

65, rue des Palais, Bruxelles

DANS LA MÊME COLLECTION

LUCIEN DESCAVES. — **Le Calvaire d'Héloïse Pajadou**, 1 vol. . fr. 3 50

PAUL BONNETAIN. — **Charlot s'amuse**, 1 vol. »

C. LEMONNIER. — **Un Mâle**, 1 vol. . . . »

JULES GUÉRIN. — **Fille de Fille**, 1 vol. . »

FRANCIS POICTEVIN. — **Ludine**, 1 vol. . . . »

ROBERT CAZE. — **Le Martyre d'Annil**, 1 vol. . . . . »

THÉO-CRITT. — **Entre Amoureux**, avec illustrations d'Henriot, 1 vol. . . . .

HENRI NIZET. — **Bruxelles rigole.....** (mœurs exotiques), 1 vol.

ROBERT CAZE. — **Femme à Soldats!** 1 vol. »

EN PRÉPARATION :

LUCIEN DESCAVES. — **La Teigne** (mœurs parisiennes), 1 vol. . . . fr. 3 50

THÉOD. HANNON. — **Rimes de Joie** (édition définitive), 1 vol. .

O'BENNT. — **Les Coudes sur la Table** (contes savoureux), 1 vol. . . . . »

ROBERT CAZE. — **Vicieuse...** 1 vol. . . »

